3 1761 05309046 0

PASTICHES

GENÈVE, IMPRIMERIE F. RAMBOZ ET Cie

PASTICHES

OU

IMITATIONS LIBRES DU STYLE

DE

QUELQUES ÉCRIVAINS DES XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

POUR FAIRE SUITE AU

LIVRE CONSIDÉRÉ SOUS SES FACES DIVERSES

PAR

N. CHATELAIN

AUTEUR DU RUBIS DU PÈRE LACHAISE, ETC., ETC.

Du moins on ne *le* peut blâmer d'un MAUVAIS choix.

POLYEUCTE.

PARIS

JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE, RUE DE LA MONNAIE, 10

GENÈVE

MÊME MAISON, RUE DE LA CITÉ

1855

PQ
239
C4

597030
23. ii. 54

AVANT-PROPOS

Voltaire a dit: « Celui qui imite toujours les autres ne sera jamais imité à son tour. » Dans cet arrêt, le judicieux Aristarque a exprimé une grande vérité, seulement il s'agit de savoir quels imitateurs il a eu en vue.

Il en est de deux espèces: les uns ont un amour-propre excessif et des prétentions exagérées; les autres n'ont ni prétention, ni vanité. Les premiers, en se choisissant des modèles, imitent avec le fol espoir d'égaler, peut-être même l'absurde prétention de surpasser. Assurément c'est bien le cas où Voltaire a pu dire à

juste titre : «Celui qui imite toujours les autres ne sera jamais imité à son tour. » Les seconds, qui se mêlent également d'imiter, ne le font que pour se délasser d'occupations plus sérieuses par une manière de jeu d'esprit et surtout pour perfectionner leur propre goût par l'imitation des plus beaux modèles. Les premiers ne font qu'une œuvre ridicule, dont la désapprobation et le blâme doivent nécessairement retomber sur leur tête, tandis que ceux qui imitent pour s'amuser et par pur délassement, outre leur propre jouissance, peuvent encore espérer que ces exercices littéraires auront l'utilité d'inspirer le goût de se choisir le même genre d'occupations qui procure le même plaisir.

La première impulsion à laquelle il faut attribuer le goût d'imiter différents auteurs, c'est le charme secret et involontaire que l'on éprouve à leur lecture, c'est la convenance de leurs pensées, la beauté de leurs sentiments, la magie de leur style qui nous séduit.

Il est un mot bien connu de Buffon : *Le style est tout l'homme.* Peu de vérités, par l'intérêt même du principe, renferment plus de conséquences importantes et à la fois plus lumineuses. Le style, lorsque aucune considération extérieure ne l'oblige à se contraindre, n'est autre chose que l'expression fidèle des conceptions intellectuelles et morales de l'individu, manifestées au dehors et aussi nettement rendues qu'un cachet en cire représente en relief la ciselure d'une *intaglie,* l'empreinte d'une cornaline, ou de toute autre pierre précieuse. Or cette intaglie, cette image intérieure, nous l'avons au dedans de notre esprit, nous la portons pour ainsi dire au fond de notre âme, et en écrivant, bagatelle ou chose importante, nous ne faisons que la manifester au dehors, la rendre en relief. Le style est donc, comme l'a très-bien dit Buffon, tout l'homme, et par conséquent le style est l'expression morale et intellectuelle de l'individu, autant du moins qu'on peut caractériser et rendre

sensible, par la parole, une vérité aussi compliquée et aussi abstraite.

Il serait superflu d'ajouter que les considérations qui ont pour but d'expliquer comment le style tient nécessairement à l'individualité, ne sauraient se rapporter qu'à ceux que l'on imite, puis il faut observer encore qu'il serait bien impossible que chaque fois qu'un imitateur quelconque s'attache à copier un modèle, il revêtît l'organisation de l'auteur; qu'il devînt tour à tour Bernardin de Saint-Pierre, Voltaire, Mme de Sévigné, etc. En dernière analyse, le plus ou le moins qu'on se rapproche de l'objet de son choix et de son émule est donc uniquement dû aux facultés de notre propre imagination, qui s'identifie avec lui.

Je me serais fait un véritable reproche de n'avoir pas réservé cette singulière publication exclusivement à mes amis, si je n'avais eu le but, non de prouver à quel point, avec quelque talent, on peut se rapprocher des grands modèles, mais plutôt

de montrer au contraire combien, même avec quelque talent, on en demeure toujours *éloigné*.... C'est une leçon d'humilité qu'à la face du public j'ai voulu me donner; leçon qui pourra encore être utile à tous ceux qui, comme moi, font leurs délices de la lecture de Voltaire, de Sévigné, de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, etc. Enfin pour ménager à la sagacité du lecteur un plaisir piquant, celui de découvrir de temps en temps une page des originaux mêmes, j'en ai glissé quelques-unes qui prouveront mieux que chose au monde que, quoi que l'on fasse, on demeure toujours, comme l'a si bien exprimé Mme de Sévigné, à neuf cents lieues d'un cap, auquel on avait follement essayé d'atteindre.

BERNARDIN DE ST-PIERRE

LA MER DE L'INDE

Il est des choses simples mais ravissantes dans la nature, dans cette nature d'un autre hémisphère, si loin de nous et si belle, si grande et si majestueuse, que nous perdons tant à ne pas admirer de près. — Je ne citerai en exemple qu'une bagatelle, un rien, et qui tous les jours se renouvelle dans la mer de l'Inde. — Il n'est personne qui n'ait pu remarquer, dans les cabinets d'histoire naturelle, ces coquillages bivalves, qui ont non-seulement la légèreté, la ténuité de la feuille de rose, mais qui en ont encore la couleur, j'allais presque dire le teint. — Que l'on songe

qu'une innombrable quantité de ces productions (très-communes sous la ligne) est tous les jours jetée sur la grève par un océan du plus beau vert. Quel simple et beau contraste que celui de ces deux couleurs entièrement opposées, et néanmoins parfaitement amies! Quel charmant spectacle quand ces vagues, en s'élançant, en bondissant, en se brisant, secouent sur le rivage (comme un rosier agité par le vent) des milliers de feuilles de rose qui tombent, qui roulent, qui s'écartent, qui se rejoignent ici par masses, là restent séparées par peloton, là enfin n'en présentent qu'une seule à la fois, le tout comme dans nos jardins, comme dans nos bosquets. Ajoutez à ceci un ciel de l'azur le plus tempéré et le plus doux, et à un grand éloignement quelque voile blanchissante qui navigue avec fierté sur cette onde, et qui renvoie les rayons du soleil sans partage avec un autre objet quelconque. Un tel effet rassemble tout ce qu'une pensée de Bossuet a de grandeur, tout ce qu'une image de Racine a de charme. — Et pour que rien ne manque au tableau, supposez encore, sur le bord de cette mer, quelques couples de jeunes nègres, qui regardent l'immensité du ciel et des flots avec l'ingénuité du bonheur, tandis qu'à leurs pieds

leurs petits, avec des mains d'ébène, s'amusent à ramasser ces coquillages d'un rouge séduisant, et dites alors si rien est beau, si rien est riche, rien est imposant et riant comme la nature.

LE FIRMAMENT

Ce qui donne à de certains couchants magnifiques un attrait irrésistible pour l'observateur, c'est cette perspective à perte de vue qui, se prolongeant sous un dais de nuages gris foncé, paraît comme éclairée en dessous de tous les feux de l'aurore. Si l'on ne savait que ce spectacle magique va finir on croirait qu'il commence, tant la dégradation de la lumière est insensible; ce n'est qu'après une longue attente, dans une respectueuse immobilité, que l'on aperçoit enfin que le jour baisse...

Le silence du grand matin, à la pointe du jour, a quelque chose de doux et d'encourageant; le

silence du soir, et qui annonce l'approche de la nuit, a quelque chose de grave et de solennel.

Mais une belle soirée, même la plus belle du monde, qu'est-ce en comparaison d'une belle nuit? C'est là où toute la gloire de Dieu éclate dans sa plus grande splendeur! Le Psalmiste a dit: « Les Cieux racontent la gloire du Dieu fort « et l'étendue donne à connaître l'œuvre de ses « mains. Un jour parle à un autre jour et une « nuit enseigne une autre nuit. Il n'y a point en « eux de langage ni de parole et toutefois leur « voix est entendue. »

Et puisque nous voici sur le terrain biblique, j'avouerai franchement que, bien que j'accorde à la rédemption tout le tribut d'admiration ou de reconnaissance qui lui est dû; que je sache fort bien que Dieu a conçu cet immense projet, autant pour la manifestation de sa gloire que pour notre bonheur éternel, il est cependant quelque chose où cette gloire est encore plus universellement manifestée, c'est dans le *firmament*, témoignage à la fois de puissance, de sagesse et de bonté qui nous console dans le présent et nous rassure sur l'avenir. Le bienfait de la révélation est demeuré jusqu'ici circonscrit dans des limites

fort étroites, eu égard à la totalité des habitants du globe, tandis que le firmament a été dès la création l'objet de la contemplation respectueuse du genre humain tout entier.

Il est de nos jours beaucoup de musulmans, surtout dans les classes élevées, qui ont connaissance de la croyance des chrétiens ; il en est même qui possèdent fort bien tout le système et qui néanmoins n'acceptent nullement ses dogmes, qui ne sont ni ébranlés, ni touchés, ni tentés le moins du monde à se convertir. J'en dirai autant des Israélites : il en est beaucoup, surtout parmi les plus opulents de nos cités, qui sont tout aussi instruits, mais qui n'admettent pas le christianisme. Cependant ces Turcs, ces Juifs, placez-les pendant une belle nuit d'été sous la voûte étoilée et voyez ce qu'ils éprouveront, ce qu'ils diront.

Dans l'antiquité il est quelque chose de plus fort : Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, fit traduire, comme l'on sait, de l'hébreu en grec, les livres de l'Ancien Testament, traduction connue sous le nom de *Version des Septante*. On ne saurait douter qu'il ne s'en fit lire plus d'un chapitre, et néanmoins, ce qui doit étonner, c'est qu'aucun ne l'ait touché assez pour abandonner l'idolâtrie

et lui faire embrasser la croyance au vrai Dieu. Félix, gouverneur de la Judée, après avoir entendu prêcher saint Paul lui dit : « Pour le mo-« ment retire-toi, quand j'aurai le loisir je te rap-« pellerai.... » Il paraît qu'il ne le rappela point, car ni dans les Évangiles, ni nulle part ailleurs, il n'existe trace ni vestige comme quoi il l'aurait rappelé ;... mais si on eût demandé à Ptolémée, peu ébranlé par la lecture des Livres saints, et à Félix, peu convaincu par la prédication de saint Paul, ce qu'ils éprouvaient à la vue de la voûte céleste : qu'auraient-ils répondu ?

Les religions divisent les hommes entre eux et les rendent souvent irréconciliables ; la contemplation du firmament les apaise et les réconcilie. Pas d'esprit si borné qui, à la vue de ces millions d'étoiles qui scintillent, n'éprouve de l'exaltation ; pas d'âme, si vulgaire qu'on la suppose, qui n'arrive à son insu à ces sensations que le sublime seul peut faire naître.

Oui, c'est à l'aspect d'une belle nuit que la gloire de Dieu étincelle en traits de feu ; ce spectacle à la fois incomparable et incompréhensible, ravit tout ce qui pense, tout ce qui sent ; c'est alors que le savant pose sa plume, que le labou-

reur croise les bras dans une silencieuse admiration, et que même, dans une autre partie du globe que le nôtre, le malheureux nègre, qui a subi pendant la journée d'injustes traitements, espère en un meilleur avenir, et joignant les mains, élève les yeux au ciel, avec l'instinctive pensée que là-haut il y a quelqu'un plus puissant que son maître et auprès duquel il trouvera un jour justice et consolation.

LE MATIN

Qui peindra le matin !..... sa solitude profonde..... son silence..... sa délicieuse et restaurante fraîcheur !..... Qui peindra, au bord de l'horizon, sur la ligne indécise qui sépare le ciel de la terre, le combat mystérieux des ombres et de la lumière, mais où la lumière, semblable au bon principe, finit par l'emporter !..... Qui rendra la joie du premier insecte, un petit scarabée bleu, s'éveillant au fond du calice d'une rose à cent feuilles [1] !.... L'animal plongé dans une profonde

[1] Une nuée de ces insectes, qui ne sont point indigènes à ce pays, s'étaient pendant la nuit emparés de mes roses, je

léthargie par les douceurs du sommeil et la fraîcheur de la nuit est à la fois rappelé à la vie et à ses magiques fonctions par des exhalaisons enivrantes et par la renaissance du jour. Quel arrangement délicieux tout alentour de lui dans cette rose; quelle riche draperie, et froncée avec combien de grâce ! Quels magnifiques rideaux et combien légers et gracieux ceux que la nature a suspendus au-dessus de sa tête; que d'esprits suaves et restaurants s'échappent sans cesse de leurs innombrables plis !

L'insecte paraît déjà s'animer, s'agite, étend ses petites pattes d'azur contre ses parois purpurines, contre ces murs du plus pur vermeil; sa cuirasse qui, à la clarté nue de la lumière, n'eût été primitivement que du bleu le plus riche, tout à coup inondée d'une lumière rose, se couvre des teintes de la fleur, et sous ce demi-jour, ce qui n'était que bleu se transforme en pourpre éblouissant..... Je le demande, quel prince de l'Église, quel prélat, quel cardinal, quel pape même, processionnant au travers de la basilique de Saint-

les y trouvai tout établis le matin. Depuis ce jour-là, jamais des scarabées de cette espèce n'ont reparu dans nos jardins.

Pierre, fut jamais revêtu d'une couleur pareille à celle de cet insecte?..... Et n'est-ce pas le cas de rappeler ici les belles paroles de l'Évangile : « En « vérité, en vérité, je vous dis que même Salomon « dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme *l'un* « *d'eux*..... »

ROUSSEAU

Depuis nombre d'années, Mme la maréchale de Luxembourg était liée d'amitié avec M. de Paulmy d'Argenson. Un jour elle apprend que la disgrâce de cet homme estimable est due à la révélation du secret d'une lettre, que M. Berryer, lieutenant de police de Paris, avait interceptée et apportée au roi pour l'amuser. Mme de Pompadour, s'y trouvant fort compromise, et en ayant eu connaissance, exigea le sacrifice de ce fidèle serviteur de Sa Majesté, que la faiblesse du roi ne put lui refuser. Peu après avoir appris cette nouvelle, Mme de Luxembourg rencontra M. Berryer dans une société, et, ne pouvant demeurer maîtresse de son *indignation*, elle l'accabla de ses hauteurs et de son mépris. Revenue toutefois à des sentiments plus modérés, et s'étant fait scrupule de l'espèce de sortie qu'elle s'était permise contre ce vil agent du pouvoir, elle en écrivit, pour s'en accuser, à Rousseau, qui répondit :

A Mme LA MARÉCHALE DE LUXEMBOURG.

Montmorency, 2 juin 1758.

Non, Madame, on ne souffre point de l'indignation, on n'est point vrai avec soi-même lorsqu'on le prétend, on s'abuse étrangement comme sur bien d'autres choses; je soutiendrai toujours que de son indignation on en jouit. Né pour la vertu, l'homme la savoure; on n'en est point rongé. Il est des sentiments qui rongent, d'autres qui ne font qu'agiter. Tous les sentiments violents et immoraux (c'est une vérité reconnue) sont corrosifs; ils travaillent en dedans celui qui les éprouve; ce sont des malfaiteurs qui s'efforcent à démolir la prison qui les retient captifs, et dont le séjour leur est insupportable; au contraire, les sentiments no-

bles, généreux, moraux, en un mot, entretiennent la vie morale, et même augmentent la vie physique, comme la flamme éthérée entretient et augmente la chaleur naturelle des corps. On est rongé par l'envie, Madame ; eh ! qui doit le savoir mieux que vous, qui l'avez souvent excitée dans cette brillante cour dont vous faites l'ornement, et où vous n'auriez jamais dû avoir excité que des sentiments dignes de vous ! On est rongé encore par la jalousie, par la haine ; une fois livré à ces affreuses passions, les progrès destructeurs du vert-de-gris vous couvrent le cœur ; un accès immodéré de colère vous foudroie intérieurement, et l'amour, qui semblerait n'avoir été créé que pour le bonheur de l'homme, l'amour même, porté à l'excès, rend furieux ou imbécile. Quoique cela puisse nous humilier quelquefois, il est de fait que nous n'avons point été formés pour les extrêmes, j'en excepte l'indignation..... L'*indignation*, de tous les sentiments le plus noble que puisse éprouver l'homme, le plus sublime dont la créature intelligente puisse être ébranlée, l'indignation est un vent impétueux qui ne déchire point la voile, mais qui pousse le navire dans le port.

Sans s'occuper précisément de soi-même, on

s'estime pendant qu'on est indigné, je dis plus, on s'aime, on s'approuve pendant qu'on est fortement indigné. Et pourquoi s'aime-t-on, pourquoi s'estime-t-on ainsi pendant qu'on s'indigne? C'est que cette modification même de nos affections morales procède des regrets les plus purs, les plus vertueux ; c'est que cette émotion soudaine s'allie aux projets les plus généreux que le cœur puisse former sur cette terre..... Ah! croyez-moi, Madame, mais croyez-en bien plus encore votre propre conviction. Vous avez lu l'histoire avec fruit ; ni l'un ni l'autre Brutus n'a été malheureux un seul instant; on peut le dire avec certitude, ils ne vécurent que pour l'*indignation*. Mais que fais-je de rappeler ici ces illustres Romains qui honorèrent l'humanité, et qui, après tout, ne furent que des hommes! Ouvrez nos *Livres Saints* (un prêtre vous en a permis la lecture, un philosophe ne vous l'interdira point), qu'y trouverez-vous? Dieu qui s'indigne, et contre qui? Est-ce contre ceux qu'on opprime et qui sont victimes? Non, Madame, c'est contre leurs chefs, c'est contre leurs maîtres, c'est contre les rois idolâtres du pouvoir absolu, c'est contre ces monarques qui prétendent être la *vivante image* de la Divinité, et

qui sans cesse la déshonorent et l'outragent, tantôt par eux-mêmes, tantôt par les ministres de leurs volontés. Oui ! Dieu s'*indigne* parce qu'il est pur, parce qu'il est saint. N'éprouvez jamais rien de plus coupable, et je vous féliciterai.

J'espère, Madame la Maréchale (et croyez que je forme un vœu bien raisonnable pour votre bonheur), que jamais vous n'aurez rien de plus grave à vous reprocher que le mouvement d'indignation dont vous me rendez compte à l'égard de ce ministre prévaricateur et sur lequel vous vous faites scrupule. Faites-vous des scrupules de tout, j'y consens ; mais pour ce beau mouvement, ne me le reprenez pas, il vous fait trop honneur ; bien loin de vous blâmer de l'avoir éprouvé, je vous en félicite, et, puisque vous voulez mon avis sur une matière aussi importante, je vous dirai, avec la franchise que vous méritez et que vous m'avez inspirée dès la première entrevue, que je vous en aime et estime davantage pour avoir su le ressentir ; je vous dois de la reconnaissance de cette découverte. Il n'est pas ordinaire aux femmes de votre rang de sentir s'allumer cette noble colère à l'aspect du vice. Oui ! je vous en aime et estime davantage. On répondra que mon estime, mon affection, sont

peu de chose (c'est une opinion où l'on aura prévenu la mienne); mais chacun donne ce qu'il a; et un homme de la campagne qui, dans un langage uniforme et rustique, mais avec un cœur pur et sincère, s'agenouille devant Notre-Dame-des-Bois, y prononce une prière pleine d'amour, de ferveur et de confiance, vaut bien, je pense, le froid panégyriste qui compasse en phrases cadencées un éloge académique à la sainte Vierge, à laquelle il ne croit point, et qu'il ne célèbre que parce que le feuillet de son calendrier l'y oblige.

A M. LE BAILLI DE GRAFFENRIED

Ile de Saint-Pierre, le 18 octobre 1765.

Personne, Monsieur le Bailli, ne mettra en doute la bravoure des Suisses ; c'est comme le jour qui luit. Personne ne contestera jamais leur fidélité, ni leur générosité à s'exposer au danger, à l'affronter, à prodiguer leur sang pour ceux à qui ils se sont dévoués. J'ai lu leur histoire ; il n'est venu à ma connaissance aucun exemple de couardise de la part d'un Suisse ; ils ont servi avec honneur toutes les puissances de l'Europe ; s'ils se sont fait payer, ils ont bien gagné leur argent. Mais cela rend-il le marché meilleur ; le rend-il plus admissible en morale ? J'en doute.

Il est peu de pays où, dans le temps du labour,

le soc de la charrue ne ramène à la lumière les ossements blanchis de quelque habitant des Alpes, enseveli depuis des siècles sous cette terre cruellement hospitalière. Et ces tristes débris pourquoi sont-ils là?.... Parce que des pâtres, des chasseurs de chamois, d'heureux cultivateurs trouvèrent bon de quitter leur sol natal pour aller mourir sur une terre étrangère, et pourquoi? Pour soutenir l'infâme cause du despotisme ou de l'oppression. Si les Suisses furent assez simples, assez avides pour conclure de pareils marchés, tout ce qu'il y a à faire en leur faveur, c'est de recouvrir, en gémissant, leurs cendres échappées à la destruction, et, pour toute oraison funèbre, de garder le silence.

D'après ce que j'ai l'honneur de vous dire, il ne sera pas nécessaire de m'étendre davantage. Votre conscience et votre raison auront devancé les miennes. Croyez-m'en, n'envoyez pas votre fils à Paris. Que ferait-il aux Gardes? S'y corrompre..... Il perdrait ce que les Suisses ont de bon et de louable, sans acquérir ce que les Français ont d'aimable et de séduisant, et quand il pourrait troquer les vertus de ses pères contre des agréments, encore ferait-il un fort mauvais marché.

N'avez-vous pas un vieux Plutarque et une bêche à lui mettre entre les mains? En feuilletant la vie des grands hommes de la Grèce et de Rome, il croira lire celle des premiers siècles de ses aïeux. Scævola, Coclès, Décius, n'étaient-ce pas les D'Erlach, les Halwyl, les Diesbach de ces temps reculés?.... Encore une fois, les Romains n'envoyaient pas leurs enfants dans les rangs des Gaulois; il les attendaient de pied ferme chez eux.

Je ne sais, Monsieur le Bailli, si je suis bien entré dans vos vues, mais telles sont du moins celles d'un homme qui, comptant sur toute votre sincérité, y a répondu par toute la sienne.

Rousseau ayant fait la connaissance du comte de Forcalquier-Brancas, célèbre par son esprit, ses agréments, surtout par sa malignité, remarquée même à Paris, avait eu à se plaindre de ses légèretés après en avoir été fort choyé. Son petit *salon-vert* était, comme l'on sait, la terreur de bien des gens, eux-mêmes peut-être la terreur de bien d'autres, tout est relatif. M. de Forcalquier avait cru remarquer en Jean-Jacques des facultés transcendantes, un mérite supérieur joint à une certaine ouverture de cœur qui n'est un *mérite* qu'à l'égard de ceux qui ont le cœur bien placé, pour tout autre ce n'est souvent qu'un sujet de plaisanterie; bref, le comte, qui trouvait en Rousseau un être extraordinaire et parfois précieux pour occuper sa société, le combla d'attentions, lui prodigua mille caresses. Pourquoi non? Un méchant homme d'esprit qui tient maison ne redoute nullement d'attirer dans sa familiarité un homme qui réunit le génie et la bonté. Mais terminons ici ce préambule, en disant que Rousseau s'apercevant qu'il avait été le jouet de la vanité du comte, en un mot mystifié, rompit brusquement.

(Voir les *Confessions*, où la liaison et la brouillerie se trouvent rapportées.)

A M. LE COMTE DE FORCALQUIER-BRANCAS.

Paris. . . . .

Homme barbare, pourquoi vous ai-je aimé! quelle fatalité m'a fait dire un jour : Cet homme est aimable, je m'en ferai un ami! quelle conclusion! Parce que mon cœur avait besoin d'appui, qu'il voulait se reposer sur le vôtre, était-ce une raison pour que vous dussiez vous refuser au plaisir de le repousser! Ne savais-je pas que le roseau *plie* et *gémit*, qu'il invoque le vent, que le vent passe et fait plier le roseau davantage? Voilà comme vous avez fait, et comme j'ai été; voilà les secours qu'on tire des grands, et les services qu'ils rendent! Oui j'ai assez d'orgueil, de cet orgueil noble que vos pareils méconnaissent, pour avouer

que je suis petit, que je suis des moindres sur cette terre, ce lieu d'exil, où nous ne faisons que passer, et que vous, vous appartenez à tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus éminent; mais pour vous ce sont des torts, des griefs, pour moi ce sont des titres. Tant que vous ne ferez pas tourner à mon avantage ceux que vous semblez tenir du sort, ce n'est pas vous qui serez mon supérieur; c'est moi qui serai le vôtre. Connaissant l'extrême injustice de la destinée à mon égard, n'auriez-vous pas dû par des soins délicats, la seule monnaie que des âmes élevées puissent échanger entre elles, vous faire un noble plaisir de la corriger? par cette jouissance, vous pouviez me mettre dans votre dépendance, autrement vous ne le pouviez; c'était d'égards que vous auriez dû être libéral, prodigue même, et vous avez osé m'offrir des dons!... double insulte!!

Mais c'est moi qui ai tort, oui c'est moi! ne devais-je pas savoir que parmi vos pareils il n'est pas de pitié, et que vos bonnes qualités mêmes sont des rets? Un jour, à jamais funeste pour moi, je vous rencontrai chez une femme respectable [1] qui

[1] Mme de Geoffrin.

s'était laissée prendre à la séduction de ce qu'on nomme esprit; elle m'avait fait fête du vôtre; à ma honte je l'avoue, je fus séduit, oui séduit; vos malices ingénieuses, vos insidieuses méchancetés me captivèrent; j'eus la bassesse de rire et même avec abandon de certaines anecdotes sanglantes et d'une atroce noirceur, dont plus prudent j'aurais dû frémir! Vous étiez le loup qui raconte à son souper les aventures ridicules de la brebis qu'il égorgea le matin, et dont il a encore la toison entre les ongles, et moi de la *gent moutonne*, sotte espèce, j'écoutais, j'applaudissais, je ne sentais pas que vous ne feriez nulle exception en ma faveur. En effet, y avais-je droit? Non, les lâches n'ont droit à rien! Homme perfide, dans ce moment suprême toute ma raison m'abandonna, ma moralité me quitta, elle me quitta lâchement. La médisance, ce monstre que la terre civilisée adore (elle fait bien, car elles se conviennent) a partout des autels; chacun, sans exception, lui allait porter quelque offrande en vue de vous plaire (on sait que la médisance est votre dieu), moi-même en condamnant les autres (ce que c'est que la puissance de l'exemple!) moi-même je fus assez faible pour aller déposer quelques grains d'encens à ses

pieds, et encore assez vil pour les choisir, et assez criminel pour m'applaudir d'avoir été remarqué de vous ; je crus ma conscience assez payée par un de vos sourires, le dirai-je à votre éternelle honte ! je venais de sacrifier un ami, de le couvrir de ridicule, et certainement elle n'était que trop payée ma conscience, puisque je pouvais y mettre un pareil prix ! Un ami de cœur et un de vos souris, les mettre en balance ! ! O déplorables effets d'un amour-propre monstrueux ! Cet ami je l'avais livré absent à la risée ; c'était au sujet d'une action respectable que je venais de l'immoler ; un rire criminel et général s'était élevé, et c'était moi qui l'avais provoqué ! moi ! et cette âme noble et élevée m'eût sans doute pardonné ; le coq ne chanta point, mais un vautour me déchira trois fois ; j'étais entré pur dans cette maison, j'en sortis souillé ; je pleurai amèrement ; c'est quelque chose de savoir pleurer ! ce fut le dernier lambeau de mon innocence.

AU MÊME.

Vous ne pouvez donc me laisser le peu de repos dont je jouis encore? Vous me poursuivez de vos justifications? c'est tourner le fer dans la plaie. Tout me fournirait des comparaisons énergiques pour peindre mon malheureux état; la nature animée et inanimée est pleine d'images sinistres, de similitudes sombres; vous m'avez perdu, je ne me retrouve plus; j'étais à votre égard l'oiseau inexpérimenté, la stupide alouette qui voit briller de loin le miroir de l'oiseleur, et qui croit que jamais elle ne pourra arriver assez vite pour jouir de cette aimable merveille; bientôt ses plumes et sa vie attestent qu'elle est arrivée à temps; ce miroir d'où jaillissaient des rayons, cette glace d'où partaient des éclairs, des flammes; ce tableau magique,

c'était votre langue, votre langue traîtresse et séductrice qui m'ensorcela, me pervertit, me tua. Homme barbare, voilà les obligations que je vous ai. Je m'étais donné à vous avec une entière confiance; par quoi y avez-vous répondu? D'abord vous m'avez fait, ce qu'on appelle si improprement parmi les hommes, des coquetteries, puis facilité votre abord, puis vous m'avez fait des avances, et quand vous m'avez vu bien enlacé, vous m'avez négligé, et le tout a fini par un silence ironique! Le mot ami, le mot amitié dont vous m'aviez bercé et auxquels j'avais cru, jamais ont-ils fait autre chose qu'effleurer vos lèvres, jamais leur signification pénétra-t-elle dans votre âme, jamais en est-elle sortie? J'aimerais pouvoir vous attendrir; oui j'ai la bassesse de le désirer; mais pour cela il faudrait que vous eussiez des entrailles... des entrailles!!! eh! savez-vous seulement ce que c'est? pour vous c'est une expression vide de sens; jamais les vôtres n'ont été émues de compassion, jamais elles n'ont été doucement refoulées sur elles-mêmes en voyant le malheur ou l'humiliation de votre semblable. Il n'y a que les organes de la dérision qui soient éternellement en mouvement sous votre masque trompeur, et dans votre tête mensongère; votre som-

meil même, je n'en doute pas, en garde la fallacieuse impression et l'indélébile empreinte ; il en conserve la fidèle et imperturbable image ; les esprits célestes qui se tiennent au chevet de l'homme de bien, et qui par erreur se trouvent au vôtre, quand ils voient l'expression de malignité profonde se peindre sur vos traits, et qui ne vous quitte jamais dans vos rêves, ces esprits célestes se voilent le front et disparaissent d'une maison où le sommeil n'est pas innocent ; où l'assoupissement n'est point sans crime, où l'on ne saurait contempler l'homme qui dort sans tremper dans sa malice, sans participer à ses noirceurs ; où les illusions du repos, le calme, la fraîcheur, le silence et l'ombre de la nuit, ne sont point des garants contre la flétrissante critique, ne peuvent mettre à l'abri de vos atteintes. Le peuple romain redoutait le sommeil de Tibère, il craignait jusqu'à ses rêves ; le soir, quand le tyran s'était retiré, on allait en secret prier Morphée de le priver de tout sentiment. Vous rappelez le peuple romain car vous ressuscitez *Tibère*. Que vous avais-je fait pour être condamné à vous aimer ! maintenant je vous hais, j'en ai acquis le droit, j'ai l'âme ulcérée. Peut-être en lisant ceci aurez-vous quelque remords, peut-être en

évaluant vos avantages contre mes misères, ne me trouverez-vous pas, en dernière analyse, aussi néant, aussi méprisable que votre orgueil l'avait d'abord calculé. En fait de biens et d'avantages de cette vie, la balance penche d'abord avec violence de votre côté, mais prenez-y garde, bientôt elle remonte et revient enfin avec lenteur se fixer vers moi. Vous m'aviez captivé, vous m'aviez enivré, vous m'aviez fait éprouver le charme de l'admiration, je n'en disconviens pas; d'ailleurs pourquoi le nierais-je? je me trouve à cet égard sur la ligne de tout le monde, mais moi, ingrat! je vous avais aimé! je ne vous envie plus rien! Celui qui a de la sensibilité vaut mieux que celui qui divertit; celui dont les battements du cœur redoublent à l'idée d'un ami, est cent fois plus heureux que celui qui étonne, et l'homme qui est VRAI est au-dessus de TOUT!

VOLTAIRE

A D'ALEMBERT.

De Ferney.

On m'écrit de Paris, mon vrai philosophe, que l'on se propose de remettre incessamment à l'étude ma vieille catin de Babylone ; c'est peut-être une des moins mauvaises pièces que j'aie eu le tort de faire. Au reste je ne veux paraître en ceci, j'ai mes raisons; mais vous m'obligeriez de vous informer auprès de M. d'Argental si la chose est vraie ; il doit être au fait. Peut-être aurai-je l'impertinence d'adresser au tripot quelques corrections que je crois indispensables, et qui rendraient cette œuvre du démon un peu moins indigne de ses frères ; mais je n'en demeure pas moins convaincu, quelque changement que l'on

apporte à *Sémiramis*, que jamais un sujet aussi sombre, surtout d'un sublime aussi lugubre ne réussira ~~pas~~ parmi nous. Les Velches sont ennemis jurés du sublime et surtout du lugubre; ils sont trop profondément frivoles; le besoin de rire est trop enraciné chez eux, ainsi que celui de se moquer. A Rome le corps des chevaliers était nombreux; il était redouté; on n'entreprenait rien d'important sans son attache. Sénèque le tragique le ménageait fort. A Paris le corps des marquis est bien autrement nombreux et redoutable; quelques avances que je lui aie faites, je n'ai jamais pu me le rendre favorable; depuis quarante ans il m'accable de sa superbe, chaque fois que j'ai essayé quelque amélioration, que j'ai voulu donner plus de pompe, de grandeur et de majesté à notre scène, je l'ai trouvé en mon chemin, il m'a été complétement contraire. Que faire à cela, mon vrai philosophe! se taire et se résigner. Les dons sont divers; nous savons souper et non point frémir; d'autres moins bien partagés savent frémir et non point souper. Je connais le goût des Français, il leur faut beaucoup de morilles dans les ragoûts et peu de spectres dans les tragédies; c'est le contre-pied de nos voisins les

Anglais, à qui il faut des jardinages à l'eau et des indigestions de revenants. La nature sage a servi chaque peuple à souhait, en donnant à l'un *Gilles* et à l'autre *Jean*. Si Gilles fût né parmi nous, et Jean aux bords de la Tamise, c'en était fait des deux ; la vocation de l'un et de l'autre était manquée. Les Anglais n'auraient pu supporter un homme qui eût autant de raison et de goût que Racine ; ils se seraient bouché les oreilles à *Iphigénie*, et nous serions probablement sortis à la seconde scène du *Roi Léar*.

Cramer doit vous envoyer incessamment un exemplaire de mes œuvres, dont je suis très-mécontent, non sous le rapport de l'impression qui est belle, mais de l'exactitude et de la vérité. Pour grossir le volume il y a fait entrer plusieurs pièces dont je ne suis pas l'auteur, et plusieurs dont je ne saurais l'être. N'est-il pas affreux d'être ainsi gratifié, et n'aimerait-on pas mille fois mieux être volé. Le mal est sans remède ; ces livres vont me causer mille désagréments et tracas très-solides pour un peu de gloire que les fous m'envieront. Cette maison est un hôpital. Mme Denis est au fond de son lit avec un gros catarrhe, Mme Dupuis sort à peine du sien, et moi, mon cher Ber-

trand, je vais bientôt entrer dans ce réduit que les Nonotte ne m'envieront pas, et où les Savattier ne me poursuivront point.

Tout bien compté, ne dites mot à d'Argental, j'écris en droiture à Lekain, en lui faisant passer à tout hasard mes idées et mes corrections pour le rôle de ce petit freluquet assyrien que je prétends qu'on fasse marcher droit, et de manière à nous faire le moins de déshonneur possible. Quant à l'événement je m'en rapporte, ce n'est pas moi qui ai demandé qu'on jouât cette pièce.

AU MÊME.

De Ferney.

En vérité, mon cher Bertrand, votre lettre m'a mis en colère ; je ne sais contre qui je dois me fâcher davantage, contre les Velches qui critiquent à tort et à travers un ouvrage dont ils ne sont pas dignes de comprendre la moindre partie, l'un des plus beaux, des plus solides monuments élevés aux sciences et aux arts en ce siècle et dans tous les siècles, ou bien contre vous et Diderot, qui vous indignez sans raison de ce que de pareilles canailles peuvent dire. Moquez-vous de la génération présente, la postérité sera pour vous. Ceux

qui critiquent l'Encyclopédie sont des chiens qui lèvent la patte contre le Colysée [1].

Parmi les livres nouveaux qu'on m'a envoyés de Paris, j'ai remarqué les *OEuvres très-mal choisies* de Bossuet ; elles m'ont donné de la bile. C'est le travail d'un prêtre fanatique et ignorant qui admire bien plus le controversiste qu'il ne sait apprécier l'orateur. Au siècle de Louis XIV, on traita l'orthodoxie comme au siècle des Médicis l'on avait traité les arts ; Bossuet, Bourdaloue, Arnaud furent les Michel-Ange, les Bramante, les Carravage de la théologie ; ils y firent rage et réussirent au delà de leurs espérances. Salomon et

[1] Une idée assez semblable à celle de l'Encyclopédie et des chiens qui lèvent la patte, et où le point de comparaison a été également pris du *Colysée*, est celle de Chateaubriand à propos des glorieux restes de l'armée de la Vendée; voici ce passage :

« Heureusement il n'est donné à personne de détruire la haute vertu vendéenne, elle a résisté au fer et au feu de l'effroyable Convention, et ce ne sont pas de tristes agents ministériels, d'obscurs traîtres des Cent-Jours, des espions, des commissaires de police qui achèveront de démolir des débris impérissables : les petits serpents, qui se cachent à Rome dans les fondements du Colysée, peuvent-ils ébranler ces grandes ruines ? »

(*Le Conservateur*, Juillet 1819.)

Bossuet, bien accolés ensemble dans un dialogue des morts formeraient une conversation instructive, où tous ceux qui aspirent à devenir roi ou évêque trouveraient puissamment à profiter. Voilà par exemple ce que le Normand Fontenelle aurait dû nous avoir donné, mais cela passait sa gamme. Ses idées étaient trop déliées, trop subtiles, il n'attachait ses paquets qu'avec de la toile d'araignée, il eût fallu du cordage plus fort. Oui, j'ai maudit ce compilateur. Rien, selon moi, ne met de mauvaise humeur comme de voir (et le siècle abonde en pareils jugements) que l'on ne sache pas apprécier ce qu'il y a de plus estimable chez un écrivain, et qu'au contraire ce qu'il y a de moins bon on l'exalte. Toute ma colère n'est tombée que sur le faiseur de compilations. Celui qui pourrait se permettre de s'exprimer en termes peu mesurés au sujet du dernier père de l'Église, manquerait bien plus à ce qu'il se doit à lui-même qu'à ce qu'il doit à ce grand homme. Mais aussi celui qui pourrait l'approuver sans restriction quelconque dans tous ses écrits, et surtout celui qui pourrait ne pas le blâmer hautement dans sa conduite envers Fénelon, manquerait plus encore aux premiers principes d'honneur, de probité et d'impartialité

auxquels tout honnête homme doit se vouer. Amicus Plato, amicus Aristoteles, sed magis amica veritas.

Les tracasseries qu'on vous fait, mon vrai philosophe, ainsi qu'à Marmontel et La Harpe, et que je partage du fond de mon cœur et de ma retraite, ne sont point faites certes pour rendre meilleur le peu de jours qui me restent. L'indignation et la colère n'ont jamais passé pour de bons digestifs; d'ailleurs mon estomac n'a jamais valu celui de Fréron : révérence parler, il ressemble au vieux chameau du désert autour duquel l'Arabe se tourmente en vain pour le faire lever. L'animal épuisé refuse tout service. L'Arabe Tronchin tourne tout aussi vainement autour de moi avec ses stomachiques; il ne peut rendre l'élasticité à un viscère qui en manque. Quand un jour mon âme, que je crois immortelle, s'enfuira de cette frêle carcasse, elle n'ira point se réfugier dans le sein d'Abraham (il y a trop de Juifs) elle ira en droiture se cacher parmi les plis parfumés de la robe d'Anacréon. Il y a là fort bonne compagnie, force gens de Grèce et de Rome de la meilleure société. C'est là, mon vrai philosophe, que je vous attends, et où vous viendrez me rejoindre le plus tard que vous pourrez. N'allez pas

dire que ce n'est pas la place d'un géomètre. Quand on mêle à la géométrie de la prose telle que la vôtre, on vaut bien un homme qui fait des vers, je ne dis pas tels que les miens, mais comme ceux de Boileau qu'on lit une fois et qu'on croit avoir lu toute sa vie.

A Mme DU DEFFAND.

De Ferney.

Vous me demandez, Madame, si je fais toujours des vers? C'est une erreur ou une faiblesse dont je ne suis pas tout à fait revenu. Je ne pèche plus, il est vrai, en cinq actes; ce ne sont plus maintenant que des peccadilles, des pièces fugitives. Ce matin j'ai eu la visite d'un jeune homme qui compte, au nombre de ses prospérités, le bonheur de vous avoir été présenté et la permission de vous faire sa cour, le chevalier de la Tremblaye. Il m'a remis votre lettre. En vérité il est charmant et fait pour réussir partout. Il m'a prodigué ces sortes de cajoleries que ceux qui entrent en scène ne ménagent pas à ceux qui en sortent, et moi je lui ai rendu

justice, mais il est plus qu'apparent que, sans ses caresses, j'eusse été tout aussi bien disposé à son égard. Il a voulu m'entendre dire des vers ; j'ai longtemps résisté, et s'il n'y avait quelque inconvénient pour un poëte à rappeler Virgile, je dirais bien, Madame, que notre entrevue eut quelque chose de celle d'Aristée arrivant à l'improviste dans la grotte de Protée. Le chevalier s'était glissé dans la mienne comme le berger dans celle du magicien. Je ne sais si, enveloppé dans ma robe de chambre, enfoncé dans un bonnet de fourrure, j'ai dû ressembler beaucoup à un feu pétillant ou à un lion qui rugit, mais toujours, pendant le conflit, étant demeuré aussi sec et aussi aride que de coutume, je ne me suis point échappé des mains de mon jeune antagoniste en *fleuve écumeux*[1], et j'ai même fini, Madame, par être vengé. Celui qui m'avait, peu s'en faut, garrotté dans mon antre comme le vieillard de Pallène, j'ai eu le plaisir de le voir pleurer : il n'a pu résister aux grâces de mon *Aménaïde*, cette enfant de ma vieillesse, pour l'éducation de laquelle je n'ai rien épargné. Il m'a

[1] Voir les Géorgiques, traduction de Delille.

présenté son livre de souvenirs, un feuillet blanc s'étant offert, on y a trouvé :

Ce beau lac de Genève où vous êtes venu,
Du Cocyte bientôt m'offre les rives sombres :
Vous êtes un Orphée en ces lieux descendu
Pour venir enchanter les ombres.

Ce n'était point, Madame, un petit compliment mythologique, c'était bien pardieu de l'histoire. Mais vous me jouez toutes les années un tour abominable, vous faites courir le bruit que je me porte bien, que je fais des tragédies ; il est vraiment infâme que vous ne vouliez pas que je sois décrépit, tandis qu'il est de toute nécessité que je le sois pour désarmer mes ennemis. Enfin votre chevalier ne l'est point, c'est un fait, et certainement avec l'amabilité et les grâces qu'il a, il ne risque qu'une chose, d'avoir trop d'amis. Lui ayant proposé de me lire quelques feuillets de son journal, où il y a des choses aussi bien pensées que bien exprimées, qui feraient honneur au plus beau génie, et qu'un talent supérieur et parfaitement formé avouerait, ma conscience m'obligea de lui dire :

Ce Chapelle, ce Bachaumont
Ont fait un moins heureux voyage,
Tout est épigramme ou chanson
Dans leur renommé badinage.
Vous parlez d'un plus noble ton,
Et je crois entendre Platon
Qui, revenant de Syracuse,
Dans Athènes emprunte la muse
De Pindare ou d'Anacréon.

Depuis, l'ambition s'est emparée de moi, j'ai voulu faire des vers pour vous, Madame, où je prétendais prouver par bonnes raisons que vous êtes plus heureuse et surtout bien plus sage qu'Homère, qui allait mendiant les éloges des peuples le long des grands chemins, tandis que les nations se pressent à votre porte. Je n'aurai jamais votre mérite, Madame, pas même celui d'Homère, mais je serai bientôt aussi quinze-vingts que vous et que lui. Ceux qui vous liront ma lettre vous en donneront des nouvelles, ils vous diront combien mon écriture est moulée.

Conservez-moi aussi, Madame, ces bontés, dont je me glorifie quelquefois comme un jeune homme, et dont je me vante de connaître tout le prix : j'en ai, en vérité, plus besoin que jamais ; je me

fais vieux, je le sens et les autres doivent s'en apercevoir bien davantage.

Lorsqu'on a longtemps usé de l'indulgence de ses semblables, on a perdu le droit d'y compter : dans la retraite l'esprit se rétrécit, l'usage se perd, la vivacité du goût s'émousse ; la seule amitié, fondée sur des liens durables, subsiste au milieu de cette déroute générale et de ces débris, peut-être même y gagne-t-elle quelque chose ! Il y a toujours des gens qui gagnent aux banqueroutes.

A M. LE COMTE SCHOUWALOW[1].

De Ferney.

J'ai reçu avec gratitude et avec le désir d'en tirer parti, les précieux documents que votre Excellence m'a fait parvenir sur le commencement du règne de votre immortel Empereur[2]. Quand on n'a pas un attachement légitime, on en cherche un qui, pour ne pas l'être, n'en a souvent pas moins d'attrait. Mon gouvernement ne m'aime point, quoique je l'aie toujours respecté; ne pouvant aimer chez moi, j'ai donc tâché d'aimer chez les

[1] Il n'échappera pas sans doute au lecteur que dans ces lettres il y a quelque anachronisme, on le sait; mais on n'a pu s'en dispenser.....

[2] Historique.

autres; la Russie est devenue ma maîtresse, et jusqu'ici je n'ai pas lieu de me repentir de mon choix.

Oui, Monsieur le Comte, je ne m'en dédis pas, votre pays est toujours l'objet de mon étonnement, et la Grande Souveraine qui le régit, celui de ma perpétuelle admiration. Les grandes choses qu'elle opère sont faites pour dédommager des grandes de l'antiquité qui n'existent plus, et, ce qui est peut-être plus fort, pour dédommager de toutes les petitesses en tout genre, qui nous offusquent sans cesse; moi qui ne m'étonne plus guère de rien, qui avais cru prendre à la fin de ma carrière pour devise celle d'un sage qui l'avait adoptée au milieu de la sienne, *nil mirari*, je m'étonne encore.

Les nouvelles des gazettes font tout mon délassement, et un délassement très-philosophique; je suis vos armées, vos opérations de terre et de mer; et, par l'intérêt que j'y prends, je ne désespère pas un jour y contribuer pour quelque chose. Vous serez bientôt au sommet, vous aurez bientôt atteint votre but, et moi je suis la mouche du char. Il semble que je sois un sergent de bataille allant, en chaque endroit, faire avancer ses gens et hâter la victoire.

Je me surprends à demander aux dieux de prolonger encore un peu mes jours, afin d'être encore quelques instants témoin du règne de Catherine le Grand. En m'accordant cette faveur avant que de disparaître, la nature m'aura traité comme une bonne mère qui gâte son enfant ; au moment qu'elle le dépose dans son berceau, elle lui glisse dans la bouche quelque friandise, quelques bonbons tenus en réserve, et le fait ainsi passer délicieusement de la veille au dormir..... Vos batailles gagnées, vos villes bâties, vos ports agrandis, vos armées triomphantes sur la Baltique et sur le Danube, voilà mes caramels, voilà mes pralines avec lesquels je m'en irai le souvenir rempli de vos merveilles et le cœur pénétré de vos bontés.

AU MÊME.

De Ferney.

Comment, Monsieur, nonobstant les ordres que Votre Excellence m'a donnés, il vous resterait encore quelque doute, quelque arrière-pensée pour savoir si les grandeurs dans tous les genres qui ont signalé le règne de votre grand Empereur sont assez merveilleuses pour en occuper les bouches de la renommée? Vous êtes donc bien difficile. Quoi, vous oseriez encore préférer à l'industrie nourricière des peuples, à cette industrie qui se répand par toute l'Europe comme une sève bienfaisante, qui monte jusqu'aux dernières extrémités de l'arbre, vous oseriez y préférer les sucs âcres et venimeux de l'état primitif et tous ses préjugés

gothiques? J'avoue bien avec vous que tous ces perfectionnements et cette haute civilisation, qui au reste n'est qu'ébauchée, ont coûté cher à l'humanité. Quand je loue Catherine et Pierre, je tâche d'oublier la mort du fils et celle du mari: il faut enfouir cela dans le plus profond silence. Mais ce dont il faut faire du bruit et dont on n'en saurait faire trop, ce sont les arts, les métiers, les lumières, la philosophie de théorie et de pratique transportés dans des contrées, où probablement, sans ces deux grands personnages, ils ne seraient guère arrivés plus vite que la lumière de la grande Ourse n'arriva pour la première fois aux yeux d'Adam.

A la fin du dix-septième siècle, la Russie n'était rien de bien apparent; elle ne s'était point élevée parmi les puissances de l'Europe au rang d'oiseau de proie du premier ordre, ce n'était ni un aigle, ni un vautour, tout au plus si c'était un papillon de nuit, récemment éclos de sa chrysalide, appliqué dans l'ombre contre quelque chêne antique, où, les ailes frémissantes, il attend avec impatience le coucher du soleil pour prendre son essor..... Le grand Roi était à son déclin, sa gloire n'éblouissait plus, les yeux en pouvaient soutenir l'éclat. Lorsque

Pierre Ier, avide de connaissances et d'instruction, songea à faire sa première valise, cette première valise, la plus facile sans doute à faire, mais aussi la plus difficile à rapporter, il est de fait, mon cher Comte, qu'il fit pressentir Louis XIV, sur le désir qu'il aurait de visiter le plus beau royaume de la terre, et de rendre hommage à la sagesse de son roi. Mais comme une femme, depuis longtemps en possession d'une grande réputation de beauté, n'éprouve pas le moindre attrait, ni la curiosité de faire la connaissance d'une jeune fille dont tout le monde vante la fraîcheur, de même un conquérant, chargé de lauriers et d'années, n'éprouve qu'une médiocre curiosité et qu'un faible attrait à faire la connaissance personnelle d'un jeune héros, qui débute sur la scène avec de brillants pronostics d'y devoir jouer un rôle. Puis Colbert, notre grand Colbert n'était plus; avec lui avait disparu la prospérité nationale; le faste même de la cour avait subi des réformes; les meubles d'argent, les immenses guéridons qui ornaient les appartements du roi, une grande quantité de vaisselle avait été portée à la monnaie, tout cela était devenu des écus et des pistoles, et cette forme plus humble avait servi à acquitter nos engage-

ments avec nos amis, ou à satisfaire les prétentions de nos ennemis. Difficilement eût-on trouvé en ce moment des fonds pour une réception qui, bien qu'annoncée comme devant être du plus *profond incognito*, n'eût pas laissé d'être onéreuse à l'État. Il est des ambigus qui coûtent plus cher que des repas en règle. Le Czar, il est vrai, se fût contenté d'un déjeuner à la fourchette et d'un peu de cordialité ; mais hélas ! la France ne put lui offrir ni l'un ni l'autre. Chaque jour on se ressentait davantage des profusions passées, et du vide laissé dans les caisses par tant de dépenses exorbitantes du commencement de ce règne, par tant de guerres témérairement entreprises, brillamment conduites et faiblement terminées. L'invasion de la Hollande, faite sous les plus frivoles prétextes et par les plus odieux motifs, n'avait pas rendu à beaucoup près ce que la rapacité de Louvois avait calculé. Environ deux mille ans auparavant, Phèdre en avait esquissé l'intrigue dans une de ses plus élégantes fables [1].

La guerre déclarée à l'Angleterre, pour forcer un peuple libre à reprendre un roi qu'il *avait*

[1] La poule aux œufs d'or.

vomi de sa bouche, un roi prévaricateur et parjure, n'avait pas mieux réussi, et peu s'en était fallu qu'il n'en fût avenu comme du rocher de Sisyphe. Une tardive expérience commençait à faire sentir que ceux qui chantent les exploits des princes, et qui dessinent leurs ballets, sont peut-être moins leurs amis que ceux qui les aident à payer leurs dettes et à réparer leurs folles dépenses. Les réputations de Benserade et de Boileau allaient en diminuant dans la même proportion que celles de Pelletier, de Souzy et de Colbert allaient en augmentant. Force fut cette fois de renoncer à toute représentation. Aussi le Salomon des Gaules ne voyant plus, comme jadis, son trône appuyé sur douze lions d'or massif, et peut-être sentant ses organes un peu affaissés par le grand usage des plaisirs, et ne voulant s'exposer ni lui, ni sa cour, aux regards scrutateurs de la nouvelle reine de Scéba [1], d'autant plus qu'elle arrivait avec diffé-

[1] On se rappelle que le Czar portait des moustaches dont les coins relevés vers les yeux augmentaient singulièrement l'expression déjà très-expressive de ses regards. Un petit sabre, le plus mignon du monde qui jamais ait autocratiquement coupé des têtes de révoltés, pendait à ses côtés et achevait sa toilette; enfin, comme on sait, il se permettait

rents notables qui la distinguaient de la première, déclina la proposition hyperboréenne, avec cette politesse exquise qu'on sait mettre à tout en France, même à une banqueroute frauduleuse qui dépouille la nation des trois quarts de ses revenus.

Pardon, Monsieur, si je me suis laissé entraîner à une trop longue digression, j'ai voulu vous prouver que, dès le principe de votre monarchie, vous avez été redouté et surtout estimé d'un vieux monarque qui jusque-là avait été exclusivement en possession de se faire estimer et craindre.

Agréez l'expression de mon profond respect.

quelquefois avec ses pages des manières pétulantes. Tout cela cadrait mal avec la perruque et la gravité de Louis XIV, et encore moins bien avec la fréquente communion de Mme de Maintenon.

AU MÊME

Monsieur, celle-ci est pour informer Votre Excellence que je lui ai envoyé une esquisse de l'Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand, depuis Michel Romanof jusqu'à la bataille de Narva. Il y a des fautes que vous reconnaîtrez aisément. Le nom du troisième ambassadeur qui accompagna l'empereur dans ses voyages est erroné. Il n'était point chancelier, comme le disent les Mémoires de Le Fort, qui sont fautifs en cet endroit. Je ne vous ai envoyé, Monsieur, ce léger crayon, qu'afin d'obtenir de vous des instructions sur les erreurs où je serais tombé. C'est une peine que vous n'aurez pas sans doute le temps de prendre ; mais il vous sera bien aisé de me faire parvenir les corrections nécessaires. Le manuscrit

que j'ai eu l'honneur de vous adresser, n'est qu'une tentative pour être instruit par vos ordres. Le paquet a été envoyé à Paris, le 8, à M. de Becktejef, et, en son absence, à M. l'ambassadeur.

Je me suis muni, Monsieur, de tout ce qu'on a écrit sur Pierre le Grand, et je vous avoue que je n'ai rien trouvé qui puisse me donner les lumières que j'aurais désirées. Pas un mot sur l'établissement des manufactures, rien sur les communications des fleuves, sur les travaux publics, sur les monnaies, sur la jurisprudence, sur les armées de terre et de mer. Ce ne sont que des compilations très-défectueuses de quelques manifestes, de quelques écrits publics, qui n'ont aucun rapport avec ce qu'a fait Pierre Ier de grand, de nouveau et d'utile. En un mot, Monsieur, ce qui mérite le mieux d'être connu de toutes les nations, ne l'est en effet de personne. J'ose vous répéter que rien ne vous fera plus d'honneur, rien ne sera plus digne du règne de l'impératrice, que d'ériger ainsi, dans toute la terre, un monument à la gloire de l'homme déjà immortel par lui-même. Je ne ferai qu'arranger les pierres de ce grand édifice. Il est vrai que l'histoire de ce grand homme doit être écrite d'une manière intéressante; c'est à quoi je consacrerai

tous mes soins. J'observerai d'ailleurs avec la plus grande exactitude tout ce que la vérité et la bienséance exigent. Je vous enverrai tout le manuscrit dès qu'il sera achevé. Je me flatte que ma conduite et mon zèle ne déplairont pas à votre auguste souveraine, sous les auspices de laquelle je travaillerai sans discontinuer, dès que les mémoires nécessaires me seront parvenus.

A D'ALEMBERT.

De Ferney.

J'ai mis de côté pour un moment, ne vous déplaise, mon cher Bertrand, ce qui concerne l'Encyclopédie. Un intérêt plus pressant m'absorbe, la Russie et sa curieuse histoire. Depuis le matin jusqu'au soir j'en suis occupé, et plus particulièrement de l'époque où Pierre Ier la tira du chaos. Aux historiens des martyrs et des héros de l'antiquité, dont la force morale et la haute stature sont connues, on demandait des tableaux de haute lice ; à nous autres, on ne demande plus que des miniatures. L'histoire de la Russie formerait un genre mixte entre ces deux : ses beautés semblent à la fois tenir de la fable et de la réalité. Je vois avec plaisir se réaliser mes conjectures ; je ne me suis

pas toujours trompé en tâtonnant dans ces ténèbres palpables ; j'ai attrapé quelques vérités historiques, comme on attrape ses camarades au colin-maillard. Après tout, mon vrai philosophe, qu'est-ce autre chose l'histoire qu'un *colin-maillard?* Il n'y a peut-être que Thucydide ou Hérodote qui, bien que déjà éloignés des temps qu'ils ont décrits, aient pu, à quelques fables populaires près, en rendre un compte assez exact, et par conséquent être croyables ; ils étaient plus près que nous des événements ; en second lieu, les hommes (les politiques, j'entends) se montraient plus à découvert. Quoiqu'il y eut à Sparte un roi, on ne parlait point du cabinet de Sparte, ni de celui d'Athènes comme on parle maintenant de celui de Saint-James et de Versailles. Il n'y avait rien de secret. Tout se disait et se savait franchement, sauf les coups d'État, qui devaient inopinément écraser l'ennemi, et dont, en effet, il ne *transpirait rien* ; aussi aurait-il été difficile dans ces temps reculés de trouver un général dépositaire du secret de l'État, qui en eût fait confidence entre deux draps à sa maîtresse[1].

[1] Le secret que M. de Turenne s'était laissé arracher par Mme de Coëtquen concernait le projet d'invasion en Hollande (1672).

La chose publique, les intérêts de la patrie étaient si bien recommandés à la totalité des citoyens que les indiscrétions n'étaient pas à craindre. Il y avait de *l'esprit public;* cela répond à tout, comme l'a observé le président de Montesquieu.

L'histoire de Russie n'offre pas ce genre d'intérêt-là. Ce n'est ni le triomphe de la vérité, ni celui de la liberté qu'il y faut chercher; c'est celui de la civilisation ; et l'homme qui sait penser éprouve ici un plaisir presque aussi vif, aussi piquant que s'il voyait tous les progrès d'une sage liberté. On voit sortir ce peuple barbare de ses scories à peu près comme Milton nous représente la création des grands animaux aux premiers jours de l'univers. Lions, tigres, éléphants, rhinocéros soulèvent la terre, et paraissant à la lumière pour la première fois, laissent tomber à droite et à gauche d'immenses morceaux de limon qui les avaient moulés et emprisonnés. Le détail est frappant de vérité ; on croit avoir assisté à la naissance de ces formidables quadrupèdes.

Eh bien, telle aussi, au commencement de ce siècle, la Russie a répondu à la voix toute-puissante de son créateur. J'avoue bien que, par-ci par-là, il était demeuré un peu de boue sèche,

mais un petit coup de vergette de ma Catherine a tout fait disparaître, et je crois qu'à l'heure qu'il est, le peuple russe, la classe civilisée, s'entend, peut rivaliser avec les Français qui se piquent le plus de politesse. L'autre jour vint me voir un jeune seigneur russe, un comte Schouwalow[1], dont l'urbanité exquise m'étonna. Il aurait pu certainement le disputer aux *Vardes* et aux *Guiches*, et vous savez, c'était le bon temps.....

Adieu, mon vrai philosophe, tout ceci n'empêche pas que je ne sois très-constipé et que Mme Denis ne m'invite à prendre ma casse.

[1] Le comte André de Schouwalow était fils de Pierre Iwanow, comte de Schouwalow, ambassadeur de Russie à Paris. Il composa une épître à Ninon de Lenclos que quelques personnes ont faussement attribuée à Voltaire.

A M. LE COMTE SCHOUWALOW.

De Ferney.

Monsieur, j'eus l'honneur de vous écrire il y a quatre ou cinq jours; j'ai reçu, le 21 de décembre, la lettre dont vous m'honorez, du 23 d'octobre, et je ne sais à quoi attribuer un si long retardement. Je vous réitère mes prières, et je vous fais mes très-humbles remerciements sur vos nouveaux Mémoires. Vous les intitulez: *Réponses* à mes objections; permettez-moi d'abord de dire à Votre Excellence que je n'ai jamais d'objections à faire aux instructions qu'elle veut bien me donner; que je fais simplement des questions, et que je demande des éclaircissements à l'homme du monde qui me paraît le plus savant dans l'histoire.

Nous ne sommes encore qu'à l'avenue du grand palais que vous voulez bâtir par mes mains, et

dont vous me tracez l'ordonnance. Il y a dans cette avenue quelques terres incultes, quelques déserts qu'il faut passer vite. Il est moins question de savoir d'où vient le mot de *tsar*, que de faire voir que Pierre Ier a été le plus grand des tsars. Je me garderai bien de mettre en question si le blé de la Livonie vaut mieux que celui de la Carélie; j'observerai seulement ici, Monsieur, que l'agriculture a été très-négligée dans toute l'Europe jusqu'à nos jours.

L'Angleterre, dont vous me parlez, est un des pays les plus fertiles en blé; cependant ce n'est que depuis quelques années que les Anglais ont su en faire un objet de commerce immense. La nouvelle charrue et le semoir sont d'une utilité qui semble devoir désormais prévenir toutes les disettes. J'en ai vu beaucoup d'expériences, et je m'en sers avec succès dans deux de mes terres en France, dans le voisinage de Genève. Vous voyez par là que les arts ne se perfectionnent qu'à la longue; et je vois aussi quelles obligations votre empire doit avoir à Pierre le Grand, qui lui a donné plusieurs arts, et en a perfectionné quelques-uns.

Je me servirai du mot *Russien,* si vous le voulez;

mais je vous supplie de considérer qu'il ressemble trop à *Prussien*, et qu'il en paraît un diminutif, ce qui ne s'accorde pas avec la dignité de votre empire. Les Prussiens s'appelaient autrefois *Borusses*, comme vous le savez, et, par cette dénomination, ils paraissaient subordonnés aux *Russes*. Le mot de *russe* a d'ailleurs quelque chose de plus ferme, de plus noble, de plus original, que celui de *russien* ; ajoutez que *russien* ressemble trop à un terme très-désagréable dans notre langue, qui est celui de *ruffien*; et, la plupart de nos dames prononçant les deux *ss* comme les *ff*, il en résulte une équivoque indécente qu'il faut éviter.

Après toutes ces représentations j'en passerai par ce que vous voudrez; mais le grand point, Monsieur, l'objet important et indispensable, devant lequel presque tous les autres disparaissent, est le détail de tout ce qu'a fait Pierre le Grand d'utile et d'héroïque. Vous ne pouvez me donner trop d'instructions sur le bien qu'il a fait au genre humain. La plupart des gens de lettres de l'Europe me reprochent déjà que je vais faire un panégyrique, et jouer le rôle d'un flatteur ; il faut leur fermer la bouche en leur faisant voir que je n'écris que des vérités utiles aux hommes.

J'espère aussi, Monsieur, que vous voudrez bien me faire parvenir des mémoires fidèles sur les guerres entreprises par Pierre Ier, sur ses belles actions, sur celles de vos compatriotes, en un mot sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de l'empire et à la vôtre.

A D'ALEMBERT.

De Ferney.

Que j'aime la civilisation, mon vrai philosophe, et que je hais l'incivilité de ceux qui en médisent? Ce besoin qu'éprouve l'homme de se décrasser au moral, comme au physique, est le plus bel apanage dont la divinité lui ait fait don, bien que Jean-Jacques le nie et tâche quelquefois de le prouver. Sans ce don que seraient les autres? La raison même, ce lingot d'or pesant parfois, que serait-il, qu'en ferions-nous? Les occasions importantes de la vie, où l'on est appelé à faire usage en grand des principes de la morale, ne reviennent pas tous les jours. C'est donc à réduire ce lingot en petit volume qu'il faut s'appliquer, employer

nos moyens intellectuels; c'est à régler nos penchants journaliers, à nous rendre meilleurs par nos goûts et plus aimables par nos fantaisies; bref, à embellir notre existence et par là celle des autres. Ces réflexions honnêtes me sont venues, mon cher Bertrand, à l'occasion de l'Histoire de Russie, où je suis jusque par-dessus les yeux : Je la lis par la raison qu'autrefois je l'écrivis, comme ce curé, qui se mit à étudier avec assiduité, après avoir prêché avec succès. Je vois cependant que je ne me suis point trompé, lorsque j'ai affirmé, sur la foi d'autorités respectables, qu'il n'y a pas deux siècles que les Russes en longue barbe, plus velus qu'il n'appartient à un honnête homme de l'être, couraient les bois, les forêts et les bêtes féroces, souvent moins féroces et moins fauves qu'eux; tandis qu'aujourd'hui à l'Hermitage, au Palais d'hiver, à celui d'été, dans mille hôtels dont l'élégante architecture se réfléchit dans les eaux de la Newa, qui emportent avec elles leurs colonnades renversées et leur feuillage d'acanthe, on trouve des seigneurs qui ne le cèdent point aux nôtres, qui se rasent, qui savent à peine tirer un lièvre, et dont les broderies sont de goût : Et puis on ose encore faire la critique du luxe, le pro-

cès à l'industrie, et préférer les erreurs gothiques aux vérités modernes?

Il y a environ cent ans, pas même, qu'on aurait en vain cherché sur toute la surface de la Russie une maison de particulier riche, commodément distribuée; il n'y avait que de misérables huttes, des châteaux monstrueux et le *Cremlin* qui ne l'emportait sur ces derniers que comme ordinairement les souverains l'emportent sur leurs sujets, par la place qu'ils occupent et l'incommodité dont ils sont. Maintenant il faudrait faire du chemin pour trouver un toit de chaume; la paille est, proportion gardée, plus chère que le marbre, je parle des environs de Pétersbourg. En entrant dans les appartements de l'Impératrice, on peut donner un coup d'œil à sa toilette, non-seulement dans ces trumeaux éclatants qu'on trouve chez tous les souverains, mais dans les revêtements de jaspe et de porphyre. Les grands sont logés comme la souveraine [1], c'est Rome, c'est Athènes transportées d'un coup de baguette sur les marais de la Finlande. Après cela que Rousseau nous vienne

[1] Entre autres le Palais Tschernichew est d'une magnificence à égaler les plus beaux édifices de Rome et même à les surpasser, à l'exception du palais *Barberin*.

encore vanter l'état de nature si dégradé; Fénelon sa petite Ithaque, où l'on n'avait pour jouissances que des privations.

Certes, il fallait non-seulement plus de profondeur que n'en a le commun des hommes, mais même plus de philosophie et de sagacité que n'en ont ceux à qui l'on accorde un peu légèrement le titre de génie, pour discerner les hautes destinées réservées à la Russie au fond de ses frimats! Personne n'eût pu soupçonner que du sein de ses neiges éternelles elle briserait un jour les barrières d'obscurité et d'ignorance qui, selon les expressions très-justes de Job, la retenaient captive comme un enfant dans ses langes; qu'elle s'élancerait subitement, étendant au loin ses énormes ailes, qu'elle remplirait toute l'Europe d'une sainte horreur et d'un soudain effroi! N'a-t-elle pas été à Berlin, à Varsovie, n'aurait-elle pas été probablement à Constantinople, à Vienne même, si Élisabeth qui, nonobstant une apparente modération, tenait beaucoup du caractère indompté de son père, eût continué à vivre et à régner? Et qui nous dira jusqu'où Catherine la Grande portera un jour ses armes?

AU MÊME.

C'est précisément, mon cher Bertrand, parce que les Russes se trouvent placés à l'extrémité de l'Europe et de l'Asie, qu'ils participent à tout ce que la civilisation et l'état de barbarie ont de plus dépravé et de plus cruel; ils sont non-seulement sur les confins, mais même au sein de tous les vices. Quels que puissent avoir été leurs progrès, ils sont loin encore d'avoir atteint à ce degré de corruption qui, à force de grâces, porte pour ainsi dire son excuse avec lui, et qui n'est que le partage des peuples le plus anciennement civilisés et corrompus. Ce raffinement est une espèce de passeport, non pas auprès de la morale pure et stricte qui n'en admet point, mais auprès de cette morale relâchée, qui au fond est celle qui ré-

git l'univers ; mais ce n'est pas encore autant à ce que leur moralité a jusqu'ici d'incomplet qu'à ce que le climat du pays a de rude que j'en veux. Je trouve la Russie fort belle, mais quelquefois son froid excessif me fait horreur, et je dirai comment est-il possible qu'on soit allé fourrer une ville par là.

Toutefois, quand je me suis mis un moment de mauvaise humeur contre l'âpreté de ces lieux magiques, je reviens à l'admiration. Il me fait envie, dit La Bruyère, parlant de son amateur de la bonne chère, de manger à une bonne table où il ne serait point. A mon tour, il me fait envie de connaître un pays en Europe où la Russie ne sera pas capable de porter un jour les armes, et en état d'obtenir de redoutables succès. Qui, en effet, peut calculer où des forces aussi imposantes, au moral comme au physique, des forces aussi bien liées, aussi compactes, conduites à la victoire par de tels souverains, pourront aller ! Et quand même, mon cher Bertrand, il y aurait à la rigueur quelque chose à reprendre à toute cette œuvre de la régénération, encore je vous avoue, je préférerais ce siècle poli et honnête aux anciens temps barbares et grossiers; j'aimerais toujours mieux me

représenter Denis le Philosophe[1] admis à s'asseoir à côté de l'autocratrice de toutes les Russies, raisonnant ou déraisonnant avec elle sur la félicité publique, que Denis le Tyran chez Damoclès faisant les honneurs de son trône ou l'apologie de son oreille.

Vous ai-je dit les cajoleries qu'en dernier lieu Cateau-Sémiramis m'a faites par son ambassadeur, les fourrures magnifiques et les médailles d'or plus magnifiques qu'elle m'a envoyées? De pareils cadeaux feraient tourner la tête aux Nonote et aux Fréron. Quant à moi, ce n'est pas cela qui m'attache à cette triste vie; ce qui me séduit encore c'est de venir me réchauffer aux rayons purs de ce brillant astre du Nord, qui vaut bien en ce moment celui du Midi. On est bien aise après tout, mon vrai philosophe, de se récupérer un peu avant de quitter pour jamais la scène.

[1] Diderot.

D'ALEMBERT

A M. LESTEVENON DE BERKENROODE

Ambassadeur de Hollande en France.

De Paris.

Je n'ignore point, Monsieur, que de tout temps l'examen des dogmes a eu de l'intérêt pour les habitants de vos provinces; mais vous savez aussi combien cet examen leur a été souvent funeste.... le plus pur sang de vos concitoyens a rougi à cette occasion le sol de la patrie..... Quoi qu'il en puisse être, si Votre Excellence m'eût fait l'honneur de me proposer quelques difficultés à résoudre touchant la géométrie ou les mathématiques, sans être bien habile en ces matières, peut-être aurais-je pu vous être de quelque utilité, du moins eussé-je été très-flatté de vous montrer mon dévouement. De matières théologiques, je ne

m'en suis guère occupé ; elles n'ont jamais eu de l'attrait pour moi, et en conséquence je me suis toujours tenu à l'abri des discussions religieuses, dont le vague et le peu de solidité, provenant des mille et mille objections qu'on peut se permettre, me déplaisent souverainement. Toutes les religions croient avoir besoin de preuves, et par cela même prouvent leur faiblesse. Les sciences exactes au contraire s'en passent ; leurs preuves sont en elles-mêmes, comme la toute-puissance est en Dieu ; aussi mes préférences ont toujours été pour elles, pour ces vérités éternelles qui n'ont pas besoin de démonstration, ces axiômes admis chez tous les peuples ; malheureusement, il est encore bien des hommes qui nient l'existence de Dieu, il n'en est aucun d'assez malheureux pour nier que 2 fois 2 font 4.

Il est une chose que je ne voudrais pas soutenir en présence d'un grand poëte, et qui toutefois n'en est pas moins véritable. Quelque sublimes que puissent être certaines productions de la poésie, on ne saurait nier qu'à la rigueur on eût pu se passer d'Homère, de Virgile, et même de cet Horace que j'aime comme s'il eût été géomètre ; mais des hommes dont on n'aurait pu se passer,

c'est d'Euclyde, c'est d'Archimède, Ptolémée, Copernic, Képler, qui ont ouvert la route à notre immortel Newton ; ce sont ces êtres extraordinaires et privilégiés qui ont assisté, semble-t-il, au conseil de Dieu lorsqu'il créa le monde, ces hautes intelligences qui ont presque entrevu les lois éternelles qui régissent l'univers.

Afin cependant que vous ne puissiez pas m'accuser, Monsieur, d'avoir complétement décliné votre demande concernant le christianisme et la Bible en général, je vous communiquerai avec franchise ce que je pense à cet égard.

Tout en rendant justice aux éminentes qualités de M. de Voltaire, et à la supériorité de son génie qui lui donne le droit de prononcer en maître sur ce qui est du ressort de la métaphysique, j'avouerai que je ne partage pas ses vues en ce qui regarde la religion révélée. S'il y a peut-être dans cette religion de la faiblesse, comme dans toutes les autres, elle n'est point assurément là où il l'a cherchée, il a cru trouver le défaut de la cuirasse où ce défaut n'était point ; dès qu'on admet la chute de l'homme, c'est-à-dire une énorme perturbation dans les perfections qui constituaient dans le principe la nature humaine, les consé-

quences qu'en tire l'Évangile deviennent rigoureusement exactes ; c'est une magnifique pièce d'étoffe se déroulant avec une régularité parfaite depuis le commencement jusqu'à la fin ; non, Monsieur, ce n'est point dans les dogmes, encore moins dans la morale de l'Évangile qu'il faut chercher des imperfections, on y perdrait ses peines. C'était l'avis de Montesquieu, qui prétendait que l'Évangile est le plus beau présent que Dieu ait pu faire à l'homme ; mais de l'Ancien Testament, il n'en jugeait pas aussi favorablement, surtout du *Lévitique* ; il ne pouvait admettre que Dieu ni son esprit y eussent eu la moindre part, et si je partage l'opinion de Montesquieu sur le Nouveau Testament, je la partage également sur cette partie de l'Ancien. Au moment où parut l'*Esprit des Lois*, avec tout le prestige attaché au nom de l'illustre auteur, l'abbé Cérutti proposa à son auteur de publier une édition des lois de Moïse avec un commentaire de sa main. « Commenter les lois de Moïse, reprit Mon-
« tesquieu, se prenant la tête des deux mains et fai-
« sant un bond sur sa chaise, y pensez-vous ? Vou-
« lez-vous que je me fasse enfermer à la Bastille,
« peut-être brûler vif ? Un pareil travail, s'il était
« bien fait, ne pourrait l'être que par une main

« anonyme, or je ne suis point fait pour l'*anonyme;*
« comment pourrais-je, sans me rendre coupable
« du fagot (ce serait toucher à l'arche sainte), m'ex-
« pliquer avec franchise et conscience, entre autres
« sur la *lapidation* et sur l'ordre de *brûler la sor-*
« *cière* ? — La lapidation, disait le Président, ce
« supplice à la fois lâche et cruel, auquel tout un
« peuple est appelé à prendre part, où les enne-
« mis les plus cachés peuvent participer sans le
« moins du monde se compromettre; la lapidation,
« cette longue agonie, la lapidation en un mot, où
« celui qui jette la pierre risque de se démoraliser
« autant que l'est déjà le coupable qui en est frappé;
« non, jamais je n'aurais consenti à admettre que
« Dieu eût dicté à Moïse une loi où la justice et le
« *bon sens* sont également blessés, une loi où la
« justice aurait eu l'air, non point de punir le cou-
« pable, mais de s'en venger ! Et cette autre dis-
« position législative : *Vous brûlerez la sorcière !*
« Quel terrible commentaire ne présenterait-elle
« point ! Quand nous ne devrions qu'à ces affreu-
« ses ordonnances le supplice de cette fille héroï-
« que, à jamais regrettable, qui purgea notre sol
« de la présence des Anglais, il suffirait de les
« avoir en abomination. Mais, outre cet exemple,

« combien d'autres où les victimes ne furent point « illustres, mais où l'humanité ne fut pas moins ou- « tragée en leur personne ! Que de vieilles fem- « mes, depuis Moïse, qui n'avaient probablement « d'autre tort que d'être devenues affreuses, ont « été brûlées en qualité de sorcières ! de sorcières, « s'écriait le Président, tandis que jamais sorcières « il n'y a eu. » Cela fait frémir ! Le Président disait encore (car bien des fois nous avons causé ensemble sur cette matière) : « Qu'il était révolté de « cet article du Code criminel judaïque, connu « sous le nom de la *loi du sang*, article qui per- « mettait au meurtrier d'entrer en composition « avec les parents de la victime. » Il soutenait avec bien de la raison que, de la sorte, la vie humaine devenait comme un objet de commerce dont on trafiquait ; cette manière de vouloir éteindre les haines et les vengeances était aussi odieuse, aussi immorale que la haine et la vengeance elles-mêmes. Le riche achetait le sang versé et le pauvre le vendait. On ne conçoit pas comment pareille loi a pu venir à l'esprit d'un juge tant soit peu éclairé et qui eut quelques notions de morale. Qu'on ne vienne pas nous dire qu'une législation aussi informe et aussi barbare était en raison des temps

et des mœurs, lesquels n'en auraient pas admis une plus épurée. On ne saurait trop le répéter, *l'humanité est de tous les temps, et l'injustice d'aucun !....*

Solon et Justinien, qui tous deux étaient païens, et sous ce rapport n'avaient point la connaissance du vrai Dieu, n'en ont pas moins laissé leur mémoire en bénédiction auprès de la postérité; pourquoi? Parce que tous deux ont promulgué des dispositions législatives pleines d'humanité et de raison; les Pandectes du dernier resteront modèles; au contraire, les lois de Lycurgue et de Moïse insultent à l'homme; la loi qui enjoignait de détruire les enfants nés avec quelque difformité, et l'ordre de brûler la sorcière, ont à jamais imprimé le sceau de la réprobation sur le front de leurs barbares auteurs.

Oui, je vous le répète, s'il y a des parties contestables, et même inadmissibles dans la Bible, ce n'est pas dans le système de la Rédemption qu'elles se trouvent, c'est dans le Lévitique qu'il faut les chercher, et où malheureusement elles ne se rencontrent que trop!

Voilà, Monsieur, tout ce que je puis me permettre de vous dire en ce moment sur des matiè-

res aussi délicates, et dont, heureusement, ni vous ni moi ne sommes le moins du monde obligés de nous occuper. Si, à l'avenir, d'autres questions plus dans ma compétence et à ma portée se présentaient, soyez persuadé que je serai trop heureux d'y répondre.

D'HOLBACH

AU SUJET DE

DIDEROT

Ne possédant dans ma collection d'*Imitations* aucun morceau qui pût, bien ou mal, être attribué à Diderot, qu'on est volontiers accoutumé à trouver réuni à Voltaire et à D'Alembert, ces deux autres coryphées du grand siècle, et tenant toutefois à ce que, dans ce recueil, il figurât directement ou indirectement avec ses amis, j'ai cru pouvoir suppléer à cette lacune par le récit de ce qui s'était passé à son sujet chez le baron d'Holbach. Pendant longtemps Duclos, collaborateur de l'Encyclopédie, avait contracté d'intimes liaisons avec les chefs du parti philosophique ; mais trouvant qu'à force d'exagération ces Messieurs avaient *cassé les vitres*, et se faisant scrupule d'assister désormais aux raffinements de leur audacieuse métaphysique, il cessa complétement de les fréquenter. Voilà ce que j'ai reproduit dans la lettre du baron d'Holbach à Duclos, ce qui au reste pourra servir à peindre Diderot, faute d'un fragment imité de cet écrivain lui-même.

LE BARON D'HOLBACH A M. DUCLOS.

Monsieur,

J'ai été désolé de ce qui s'est passé hier chez moi, et quoique je n'aie rien à me reprocher à cet égard, je vous dois des excuses de ce que vous avez été dans le cas d'entendre des choses qui ont eu le malheur de vous déplaire ; j'ai fait tous mes efforts à mettre un arrêt à la conversation ; mais ces Messieurs étaient *lancés*. Convenez aussi que vous avez saisi si brusquement votre chapeau, vous êtes parti si précipitamment, qu'il n'y a pas eu moyen de vous arrêter ; vous étiez sur l'escalier, qu'à peine j'étais à la porte. Permettez-moi cependant de dire quelque chose en faveur du philosophe Denis qui vous a tant scandalisé ; c'est

qu'il ne s'était pas douté le moins du monde d'avoir pu vous offenser. Croyez-moi, Monsieur, il faut savoir oublier ; si les chrétiens pardonnent par devoir, les philosophes doivent pardonner par vocation ; le motif est peut-être moins pur, mais l'effet est le même ; d'ailleurs vous le savez, il ne nous est pas permis d'être rancunier, du moins extérieurement ; nous sommes destinés à donner par toute la terre l'exemple de toutes les vertus, sauf en certains cas où il nous est permis d'avoir nos convictions personnelles et de faire nos réserves ; mais ceci ne regarde pas le public, et, quoi qu'il en puisse être, Monsieur, afin que la même scène, où la faiblesse humaine s'était jointe à la force philosophique, ne se renouvelle plus parmi nous, j'aurai soin de placer de temps en temps des jalons sur la route de nos discussions ; de la sorte il n'y aura pas à craindre que la chaleur de la conversation nous emporte trop loin les uns ou les autres, et, pour revenir à ce pauvre Diderot, il est si simple et si bon homme, que moi, qui le connais à fond, je suis convaincu que bien loin de songer à blesser personne par ses opinions, il a cru de très-bonne foi, en nous accordant momentanément qu'il y a un Dieu, nous faire une

politesse... Au reste, qui mérita mieux l'estime, que Diderot, qui mérita mieux l'affection de ses concitoyens ; qui fut meilleur père, meilleur époux, meilleur ami ? Ne nous disait-il pas encore dernièment : les investigations, les recherches philosophiques pour trouver la vérité n'appartiennent qu'à l'homme ; mais une femme qui n'aurait pas de religion, qui ne croirait à rien serait un monstre ; et conséquemment il donnait le bras à la sienne pour la conduire à la messe.

Si vous nous revenez, comme je l'espère, soyez persuadé, Monsieur, que vous serez reçu avec la franche hospitalité et les égards que vos grands talents méritent de chacun de nous.

Votre bien dévoué

D'HOLBACH.

Mme DE SÉVIGNÉ

A Mme DE GRIGNAN.

Paris

Nous eûmes hier Faucher qui est au cardinal d'Estrées ; nous lui fîmes conter son voyage d'Italie, et comment cette Éminence avoit été reçue à Rome, et puis un mot de Naples, et un mot de Sicile et de Caprée ; enfin nous battîmes plus d'un chapitre de cette *Contrada la piu bellissima del mundo*. Nous fîmes tant causer ce pauvre garçon que, lorsqu'il voulut s'en aller, c'étoit nuit noire, et que je fus obligée de faire allumer des flambeaux et de le faire remener par mes gens : car, malgré les soins de M. le Lieutenant de Police, les rues sont si peu sûres à Paris, que ce seroit conscience de laisser aller le monde par ces ténèbres. Parlant

de Caprée, où il a été, il nous dit qu'on voyoit encore en plus d'un endroit des ruines très-reconnoissables des douze fameux palais de Tibère : Oh ! si les murailles savoient parler, dit-il, levant les yeux au ciel ! — On les prieroit vite de se taire, répartit Mme de Coulanges : cela coupa court à la conversation.

Ne vous alarmez point, ma belle, de voir le marquis un petit tapageur, un petit furieux, brisant, saccageant ; je ne crois pas que jamais on ait vu petit garçon parvenir à l'âge de quatre-vingts ans sans avoir cassé et brisé maint objet précieux : c'est leur santé. Les enfans se dédommagent de la faculté de *créer* qui leur manque, par celle de *détruire* qu'ils possèdent à merveille ; ils ont un instinct surprenant pour corriger ce qui est parfait ; votre frère, dans le temps, corrigea ainsi plusieurs porcelaines, auxquelles je croyois bonnement qu'il ne manquoit rien. Ne vous faites pas, non plus, ce seroit tout aussi déraisonnable, des dragons au sujet de Pauline ; ne vous épouvantez pas de l'esprit de moquerie que vous croyez découvrir en elle : dirigée par votre raison supérieure, vous en ferez un agrément de plus. Ce qu'on appelle communément chez les enfans mo-

querie, est comme la lumière étoit dans le chaos, d'abord mal placée, mal distribuée, mal dirigée : peu à peu cela se range, s'épure, se place avec justesse. Ce qui, dans le commencement, étoit impertinence, moquerie, devient plaisanterie de bon goût, et une enfant de cette trempe, après avoir été bien morigénée, se trouve transformée dans une personne qui saura badiner avec mesure et avec grâce ; voilà qui est dit. Celui qui ne sait pas rire, ne saura jamais faire rire ; mais un point capital, sur lequel il faut être impitoyable, ce sont les plaisanteries qui n'ont pas de sel : il n'y a point de pires médisances que celles qui ennuient le prochain : ma fille, c'est mourir d'une vilaine épée.

Vraiment votre lettre à Mme de Clérambault étoit parfaite, aussi l'ai-je de suite envoyée : avec beaucoup de naturel, elle avoit un certain tour académique, qui ne va point mal, lorsqu'on écrit pour la première fois, et que les glaces ne sont point rompues ; cependant, je sens que pour moi je ne pourrai jamais attraper ce genre que j'estime fort : les choses m'échappent avant que j'aie eu le temps de les ranger ; il faut être fait à mon style

pour s'y plaire ; vous l'aimez, voilà pourquoi je ne suis jamais gênée avec vous.

Adieu, ma très-chère enfant, je vous embrasse avec une tendresse qu'une mère seule peut comprendre, et encore une mère comme moi.

A LA MÊME.

Paris.

Votre partie de Rochecourbière[1] étoit parfaite; vraiment je m'y suis souhaitée; vous étiez bien là précisément une bonne compagnie selon mon cœur. Quelle meilleure idée pouviez-vous m'en donner, que de me dire que vous aviez chanté sept couplets de Coulanges sans quasi vous arrêter. Mon Dieu, ma chère Bonne, que j'aurois voulu en être, j'aurois chanté, je crois, le huitième : il y a longtemps que nous n'avions rien vu de pareil. Pour moi, je n'ai pas de choses si di-

[1] Grotte à quelque distance de Grignan, où l'on allait faire des parties de plaisir.

vertissantes à vous dire. Je sors d'une église de jésuites où l'on avoit voulu que j'allasse, parce que le père qui prêchoit a de la réputation. Moi qui aime naturellement les beaux sermons, je me laisse entraîner. Au moment où je m'assieds : vraiment, dit Mme de Lavardin, se penchant vers moi, vous pouvez parler de bonheur, il donne aujourd'hui une de ses meilleures compositions, c'est sur l'atrocité de l'envie.... — Sur l'*atrocité* de l'envie ! A ces mots je veux ressortir, car si jamais personne n'a rien envié d'une manière *atroce* à personne, c'est bien moi ; mais au moment où je vais prendre mon essor, j'entends les chevaux qui s'en retournent au galop ; je retombe (cela ne s'appelle point se rasseoir), et me voilà comme un homme au fond d'un puits; je fus bien aise après tout d'être restée, et de n'avoir point donné de scandale ; la charité m'y convioit : il y avoit là plusieurs personnes qui pouvoient avoir besoin du sermon et qu'il ne falloit pas déranger Mais quel fut mon étonnement extrême de voir le père, après nous avoir bien fait peur, dans sa première partie, de l'envie et de sa laideur *atroce*, peu à peu se retourner si bien dans sa seconde, qu'il eut tout l'air de vouloir nous réconcilier avec elle : certes

s'il n'y parvint pas, ce ne fut pas sa faute : de période en période elle perdoit un peu de sa laideur, elle embellissoit à vue d'œil ; je vis le moment qu'elle devenoit jolie : il finit, je crois, par placer quelques fleurs dans ses cheveux (je dis dans ceux de l'envie), car pour le père, à mon avis, il demeura tondu dans toutes les règles. Ma fille, quel sermon ! Je fus encore une fois tentée de sortir.

Adieu, ma chère enfant, dites-moi toujours que vous vous portez bien, je saurai assez que vous êtes belle ; j'embrasse le Grignan malgré sa barbe de trois jours.

A LA MÊME.

De Paris.

Quoi ! ma fille, par amour pour votre mari, et par indifférence pour votre beauté, que vous devriez aimer et respecter, quand ce ne seroit que pour l'amour de moi et parce que c'est mon ouvrage, comme vous dites si bien, vous aurez le front de me soutenir qu'il est fort égal que ce soit vous ou M. de Grignan qui perdiez une dent ; que tout, dans le mariage, doit être commun, jusqu'à la difformité ! Quel renversement d'idées ! Songez donc, ma chère enfant, que, pour une femme, une telle perte est tout autre chose et tire à de bien plus rudes conséquences ; on ne s'informe guère si César avoit toutes ses dents en gagnant

la bataille de Pharsale, mais on se doute bien qu'il n'en manquoit pas une à Cléopâtre en allant au-devant de Marc-Antoine. Ce n'est pas que je vous recommande la même coquetterie, ou de recevoir aussi bien nos héros françois[1] : j'en veux seulement à l'étrange injustice de votre raisonnement et au mauvais procédé envers votre dent ; mais vraiment je suis bonne de me jeter dans ces inutilités : vous êtes une friponne, au fond vous pensez comme moi.

Que lisez-vous en ce moment? Pour moi, je suis revenue aux Petites Lettres : je les trouve toujours plus divines ; à propos de Pascal, je suis en fantaisie d'admirer l'honnêteté de ces messieurs les postillons, qui sont incessamment sur les chemins pour porter et reporter nos lettres ; enfin, il n'y a jour dans la semaine où ils n'en portent quelqu'une à vous et à moi ; il y en a toujours et à toutes les heures par la campagne : les honnêtes gens ! qu'ils sont obligeants ! et que c'est une belle invention que la poste, et un bel effet de la Providence que la cupidité ! J'ai quelquefois envie de

[1] Le duc de Vendôme et le duc de Bourbon qui se rendaient en Provence, dont le premier était gouverneur.

leur écrire pour leur témoigner ma reconnoissance, et je crois que je l'aurois déjà fait, sans que je me souviens de ce chapitre de Pascal, et qu'ils ont peut-être envie de me remercier de ce que j'écris, comme j'ai envie de les remercier de ce qu'ils portent mes lettres: voilà une belle digression.

Ce que vous me dites de vos Anglois est admirable, je l'ai relu dix fois. Comment! ils se tirent des coups de pistolet partout où ils peuvent s'attraper, dans la tête, dans le cœur, dans le ventre s'il le faut, et le tout pour un peu de mélancolie? C'est un mot que je ne connoissois qu'imparfaitement: j'en avois bien vu quelque chose dans Montaigne, mais cela ne m'avoit pas suffi, vous me l'expliquez divinement. J'en parle maintenant comme si j'avois été mélancolique depuis vingt ans. Si je comprends bien, mélancolie c'est la plus petite espèce de tristesse, en sorte que lorsqu'on dit: *je suis profondément mélancolique*, cela veut dire je suis *le moins triste possible*. La mélancolie est une sorte d'affliction de bonne compagnie qu'on montre en chambre, dans un grand cercle et qui n'empêche ni d'être parée, ni d'être jolie. Hélas, pour moi, mon enfant, je n'ai jamais connu que la grosse tristesse et la profonde douleur; je

vous jure, je n'étois pas le moins du monde mélancolique quand vous partîtes l'année passée : je connois pourtant des mères qui l'auroient été beaucoup. Mais de se tuer, comme font vos Anglois, c'est étrange ! Cela ne ressemble point à nos jolis François qui trouvent la vie si bonne à supporter ; peut-être aussi ont-ils plus de raison de l'aimer, que sait-on ? Je connoissois bien les Anglois pour être d'une certaine folie paisible, qui leur fait briser les meubles et jeter les verres par la fenêtre quand ils ont bu (Barillon m'en a conté mille traits) ; je les connoissois bien encore pour être d'une certaine folie farouche et noire, qui leur fait massacrer leurs rois quand ils en trouvent l'occasion ; mais je ne leur connoissois pas cette folie de *mezzo-termine*, qui les regarde eux-mêmes, qui est plus que la première et moins que la seconde, qui fait qu'ils s'expédient fort bien, sous des orangers en fleurs, ayant en poche des billets payables à vue et buvant des liqueurs exquises : en vérité c'est surprenant !

Hier, chez M. de Dangeau, il fut question de cette nouvelle invention des Allemands, qu'ils appellent *vade-mecum*, et que je trouve la plus jolie chose du monde quand on n'en abuse pas. On

présenta ce livre à plusieurs personnes. Un jeune Espagnol, le duc de l'Infantado, écrivit fort galamment dessus : On ne peut trop aimer *Dieu*, les *rossignols* et les *dames*. Cela n'est-il pas trop joli ? J'aime ce mur mitoyen entre *Dieu* et les *dames*, et que ce mur soit des *rossignols*. Je veux envoyer cette sentence au père Bouhours, pour qu'il la mette dans son livre : il n'en a pas toujours de si bonnes.

Je m'étonne quelquefois de la force extrême qu'on peut donner à certaines paroles en les faisant bien valoir par la manière de les prononcer. Il y a des gens qui ont ce talent sans s'en douter. Ce matin, voyant un beau rayon de soleil, j'ai pris courage et prenant ma cape et ma mante, et méprisant une roue cassée à mon carrosse, suivie de Larmechin, je me suis pédestrement acheminée vers la vieille Mme de Pérignac, que maintenant tout le monde délaisse, après avoir été, il y a trente ans, le point de mire de toutes les visites ; sa maison alors étoit le rendez-vous des plaisirs et on étoit sûr d'y trouver le soir bon feu, bonne compagnie et excellente chère. Après avoir un peu causé et lui avoir dit des nouvelles, qu'elle écoutoit avec assez d'intérêt : — Et cette charmante comtesse,

vous ne m'en parlez pas, a-t-elle dit ; croyez-vous que je l'oublie? Ah certes, a-t-elle repris après un moment de réflexion, on ne l'oublie point quand on l'a une fois vue et entendue !.... Ma fille, me voilà à sangloter dans mon mouchoir. — Venez ici, m'a-t-elle dit, je veux absolument vous embrasser pour elle et vous lui direz que vous avez reçu le baiser d'une momie. — J'ai demandé à voir Monsieur. — Hélas ! m'a-t-elle répondu, montrant les solives, il est là-haut dans son vieux lit de damas vert, presque aussi misérable que moi. Vous savez l'histoire de ce lit ! — Non. — Eh bien, vous aimez les vénérables antiquailles, vous les adorez même, dit-on, apprenez qu'il est certain que c'est dans ce lit qu'Agnès Sorel a fait ses premières couches. — Ma fille, je n'en attendis pas davantage. Pleine d'Agnès Sorel, de Charles VII, du brave Dunois, je monte. La valériane, le vin de quinquina et l'homme valétudinaire me repoussent de deux siècles, et je trouve Pérignac tout seul derrière les mêmes houssines où la gente Sorel reçut les embrassements et les félicitations de son royal amant sur sa fécondité. Le pauvre Pérignac souffroit beaucoup, mais à cela près parlant de bon sens. Pénétrée de compassion et d'horreur de

tout ce que je voyois et entendois : — Mon pauvre Monsieur, lui ai-je dit, car je ne voulois pas quitter cette maison sans avoir dit quelque chose qui fût agréable au maître, que ne faites-vous transporter votre lit en bas dans cette immense chambre de Madame ? — Et pourquoi faire, Madame ? — Mais vous auriez au moins la consolation de vous parler. — Eh Madame, a-t-il interrompu d'un ton dolent et nasillard, il y a quarante ans que nous nous parlons. — Ma fille, je suis demeurée consternée, mais convaincue. Je voudrois que vous eussiez pu entendre ce quarante ans traîné d'une manière gémissante ; jamais je n'ai si bien compris la durée du temps. Ce temps si différent, c'est cependant ce même temps qui parut si court à Roméo et Juliette, quand l'alouette vint les avertir, trop tard hélas ! qu'il falloit se séparer.

A LA MÊME.

A Paris.

Ma fille, je n'ai point reconnu la tendresse ordinaire et extraordinaire de M. de Grignan. Quoi! vous engager à céder votre cabinet pour l'arrivée de la princesse de Monaco[1]. En vérité c'en est trop! Vous n'êtes point en reste avec elle. N'avez-vous pas fait ce voyage où vous risquâtes vingt fois votre vie? N'avez-vous pas donné alors une preuve d'une véritable amitié, d'un attachement sincère et solide? Vous me direz que, lorsqu'on n'a pas craint de s'exposer à périr corps et biens

[1] Fille du maréchal de Gramont, et sœur du comte de Guiche.

contre l'arche d'un pont pour aller voir une amie, on doit être aguerrie contre la privation momentanée d'une alcôve. Point du tout, c'est là où vous vous trompez. Quand on a fait beaucoup et même infiniment, par choix ou par procédé, et que quelqu'un veut ensuite nous pousser à l'extrême sur des bagatelles qu'on s'étoit réservées, savez-vous, ma très-belle, ce qui arrive? On se révolte, et la pauvre foiblesse humaine, qui s'étoit laissé persuader de s'en aller et de céder ses droits à la générosité et à toutes sortes de beaux sentiments, revient sur ses pas, et, indignée, reprend avec usure toutes ses anciennes prétentions. Ce réduit, ma fille, fait la douceur de votre vie, c'est le recoin de votre paresse, le refuge naturel de votre fatigue, je vous prie de le garder pour l'amour de moi, vous ne sauriez me le refuser. Vous l'avoir demandé (je le dis à la barbe de M. de Grignan) étoit indiscret, vous en priver eût été la dernière barbarie. Vous voyez que je m'anime comme les grands orateurs quand ils traitent de grands sujets; sérieusement, votre alcôve me rappelle la réponse de M. de Créqui à sa femme, qui vouloit aussi un jour qu'il cédât son lit à un illustre survenant: « Madame, j'ai toujours lu dans les romans qu'on

« donnoit le meilleur lit à ses amis, mais j'ai tou-
« jours vu dans l'histoire qu'on le garde pour
« soi. » Ma fille, je suis pour *l'histoire!*

Si Mme de Monaco, comme c'étoit son projet, arrive le 14, elle restera probablement jusqu'au 25. Cela dérangera un peu notre commerce pendant toute cette semaine, mais je m'en console d'avance, quoi qu'il puisse m'en coûter, par l'idée que vous vous serez divertie, si l'on peut appeler se divertir, la vie tout agitée que vous menez et dont vous ne sortez guère par un endroit, qu'aussitôt vous n'y rentriez par quelque autre. Cela ne s'appelle point vivre, c'est se dessécher, se ruiner. Quand cela finira-t-il ? Quand viendrez-vous vous reposer à Livry ? On a vu des amants enlever leur maîtresse, cela n'est pas bien rare, mais une mère, lui voir enlever sa fille pour la mettre en lieu sûr, c'est moins commun et j'en veux renouveler l'exemple.

Guilleragues nous contoit hier que, dans une baraque où l'on montroit des figures de cire (outre les plus grands potentats de l'Europe, trois ou quatre chefs de brigands et le Grand Turc avec la sultane favorite qui sont toujours là d'obligation), il y avoit encore Adam et Ève d'une si surprenante beauté et d'une taille si majestueuse et si élevée

qu'en vérité leurs enfans qui les venoient visiter n'étoient que myrmidons et petits monstres à côté. Eux, sans trop faire attention à cette race dégénérée, se regardoient amoureusement avec leurs beaux yeux de verre et sembloient n'avoir rien à se refuser. Lorsque le démonstrateur en vint à dire: « *et voici, Messieurs et Dames, nos premiers* « *parents qui s'en vont peupler l'univers*, » une bonne femme du peuple prit peur et gagnant la porte, s'écria : attendez, attendez, laissez-moi premièrement sortir. Cette folie dans la bouche de Guilleragues vous auroit divertie; dans une lettre ce n'est plus rien.

Nous trouvâmes hier, Coulanges et moi, précisément à l'occasion des lettres, que le buraliste de la poste, *quoi qu'on die*, est le véritable souverain de l'univers, et que ce ne sont point du tout, comme on l'avoit cru follement jusqu'ici, les rois et les princes : non, ma très-chère, c'est le directeur de la poste aux lettres. Ne tient-il pas dans ses mains le sort de quelques milliers d'individus ? Les craintes, les espérances foisonnent autour de lui ; il en trafique comme de son propre bien ; les rires et les pleurs, les éclats de joie et les cris de désespoir, les plaisirs effrénés et les grincemens de

dents, tout cela d'un front imperturbable et d'une main impassible, il le distribue aux pauvres mortels qui le reçoivent avec une entière soumission. Un buraliste, c'est donc le Destin, ce n'est pas un homme, c'est un dieu, un autre Éole, le père des tempêtes déchaînées sur le monde habitable, le dispensateur suprême du redoutable Aquilon, du fougueux Borée et, par-ci par-là, encore du Zéphire, des vents alizés et des douces brises du soir et du matin, car dans son antre il tient enfermée, sous quelques foibles cachets, sous quelques légères oublies, la fortune publique et particulière, il envoie souverainement et par poignées, sur la terre, tout ce qui doit au plus loin et au plus vite bouleverser ou édifier. Quelle créature, ma très-chère, qu'un buraliste, on n'avoit jamais compris jusqu'ici ce qu'on lui doit.

Voilà vos lettres qui arrivent ; je ferme ce paquet et répondrai demain.

Adieu, ma très-aimable enfant ; ménagez votre santé, ne m'écrivez pas trop, je vous en conjure ; quelque passion que j'aie de recevoir de vos lettres, il en est une plus forte encore, celle de votre conservation.

A LA MÊME.

A Paris.

J'ai été voir, à votre réquisition, ma très-chère belle, Mme Deshoulières avec qui je ne suis guère, comme vous savez, en commerce de visites. Elle me reçut avec une distinction fort aimable, sans trop d'apprêts, mais qui faisoit sentir le plaisir que ma venue lui causoit; elle me promit les vers que vous demandez et qu'elle n'a encore donnés qu'au grand-prieur (de Vendôme). Nous causâmes fort de vous par-dessus les maisons : l'oreille droite doit vous avoir tinté, si le proverbe est bon. Je la trouvai dans toutes sortes de tribulations par rapport à son libraire, qui la friponne étrangement. — Ah,

Madame, quel triste état que celui d'une femme auteur! (et, ce disant, elle passait sa main au travers de sa belle chevelure qu'elle dérangeoit). Le raffinement où l'on est parvenu nous a procuré une foule de maux; la simplicité de la vie patriarchale valoit beaucoup mieux : tout alors n'étoit que douceur et charmes, comme Racan l'a dit. — Vous oubliez le mauvais côté, Madame; la vie patriarchale avoit aussi son revers; le tour que Jacob joua à Laban en valoit bien un de libraire; l'ancien monde étoit fort avancé sur le vol et l'escroquerie, et fripons pour fripons j'aime autant les nôtres, qui sont plus gentils. — Non, non, Madame, les siècles passés étoient meilleurs..... l'âge d'or..... — Vous vous moquez de rappeler l'âge d'or; chantez-le, mais n'y croyez point, jamais il n'y en eut, le siècle de fer a toujours subsisté. Je ne vois partout que des filles délaissant leurs mères: Rebecca n'abandonna-t-elle pas la sienne pour aller avec Isaac? Rachel et Léa n'en firent-elles pas autant? — Oui, mais ce qu'il y a au moins de bon dans les temps modernes, vous en conviendrez, c'est le plaisir de la correspondance. Je doute que ces dames de jadis aient écrit aussi bien que celles d'aujourd'hui. — Peut-être.... (et ici, voulant m'amu-

ser à ses dépens, je pris un air solennel et précieux) oui, Madame : « Interrogez les temps les « plus reculés, évoquez les morts. De quoi vous « parleront-ils? Ils ne vous parleront que de leurs « torts, de leurs malheurs, de leurs misères. La « félicité est un rayon trompeur de la plus pure « lumière qui nous apparoît un moment, et qui, à « l'instant où on voudroit le saisir pour l'entraîner « dans nos sombres demeures, a déjà disparu. » Elle me regardoit avec des yeux effarés. — Jamais, Madame, vous n'avez parlé ainsi. — Elle crut que je prenois un accès de fièvre chaude. — Vous avez raison, repris-je en riant, j'ai voulu vous attraper par une phrase d'une lettre du chevalier de Méré que je viens de recevoir; il est certain que c'est un chien de style. Elle en convint, mais elle retourna à ses moutons, combien elle étoit malheureuse, embarrassée dans ses affaires et en butte à mille injustes critiques, sans compter, ajouta-t-elle avec grâce, celles qui sont fondées. — Tout en ce monde, ma très-chère Madame, je l'avoue, est fait pour nous causer ou des chagrins ou des mécomptes, même ce qui sembleroit le plus propre à nous rendre heureux. Voulez-vous que je vous en convainque encore mieux? Et tirant de ma po-

che un petit livre, que la princesse de Tarente [1] m'a donné, j'y lus ces vers qui de prime abord m'ont paru d'une grande beauté, surtout pour le sens :

Va courir, si tu veux, l'un et l'autre hémisphère,
Tu n'y trouveras rien qui ne soit vanité,
Rien qui ne soit sujet à l'instabilité,
Rien dont ton âme enfin se doive satisfaire.

Vois-tu pas du mondain la sensible misère?
L'avare avec son or est en captivité :
L'ambitieux gémit sous sa prospérité
Et des plus doux plaisirs la fin devient amère.

Tu cherches donc d'un œil vainement curieux,
Le suprême bonheur sous la voûte des cieux !
En vain ton cœur aveugle ici-bas s'enracine.

Mortel, écoute-moi, viens apprendre en ce lieu
Que pour remplir une âme immortelle et divine
Aucun bien ne suffit qui soit moindre que Dieu.

Je donnerois, dit Mme Deshoulières, tout une

[1] La princesse de Tarente était de la religion luthérienne ; quant aux vers, ils forment le premier sonnet du Recueil de Drelincourt.

Bergerie, pour avoir fait ces vers : cela est sublime et elle redisoit toujours :

Aucun bien ne suffit qui soit *moindre* que *Dieu !*

Ma fille, Mme Deshoulières est une aimable femme; elle fait de beaux vers, elle rend justice à ceux qui en font, et ce qui vaut mieux surtout, elle sent vivement ce qui est noble et élevé. Mais vraiment vous aviez bien affaire de cette conversation, je ne sais pourquoi je vous l'ai redonnée.

A LA MÊME.

A Livry.

J'ai été faire un tour à Paris; j'y suis même restée un jour de plus que je ne comptois. La bonne d'Escars fait souvent de petites excursions de charité, du bien en cachette, et me jugeant quelquefois bonne à partager ses méchantes œuvres elle me proposa de l'accompagner chez une famille de ses pauvres habitués : j'accepte; un énorme sac est aussitôt rempli de comestibles, une vraie corne d'abondance, un mât de cocagne, un que sais-je?..... Je me munis de mon côté d'objets plus petits et plus portatifs, et certes, à nous voir cheminer ainsi, vous n'auriez pas dit de la faim et de la soif voyageant de compagnie. On arrive à

l'entrée d'une petite rue; on descend; on renvoie bêtes et gens. Larmechin vouloit nous prêter son ministère : nous refusons obstinément tout témoin indiscret, nous ne voulons pas qu'il porte notre bagage : je voyois cependant cette pauvre d'Escars qui s'évertuoit à n'en pouvoir plus; je veux l'aider, elle ne veut pas: *que chacun porte son fardeau, portez vos écus*: je ne risquois pas d'être écrasée par ma charge. En approchant de cette lugubre demeure, dont la porte à demi pourrie ne joint pas, et dont l'unique fenêtre, à demi rongée, est de papier huilé, il me prit un serrement de cœur inexprimable.—*Mon Dieu*, dis-je à Mme d'Escars, saisie malgré moi d'une sorte d'horreur et d'un dégoût involontaire que je ne fus pas maîtresse de réprimer, *comme certaines gens sont logés!* — *Cela est vrai*, me répondit-elle avec solennité, *et cependant* (montrant le ciel) *cela ne les empêchera pas d'aller là..... peut-être même plus sûrement que nous!* — *Et peut-être*, interrompis-je (enchantée de trouver une occasion de réparer mon superbe dégoût qui avoit été fort injuste) *peut-être même y seront-ils mieux placés.* — *Cela est fort possible*, répartit gravement Mme d'Escars, *et quoiqu'il y ait bien des gens, mon enfant, plus riches que nous, qui oseroit*

nier que, comparativement à ces pauvres, nous ne soyons le chameau de l'Évangile qui aura bien de la peine à passer au travers..... et au lieu d'achever sa phrase, voilà ma bonne d'Escars étendue tout de son long, qui se débat parmi ses petits pains, ses cervelas, ses mortadelles, ses brioches, ses châtaignes, ses pommes, ses miches, etc.; la corne d'abondance s'étoit vidée en un instant: tout cela bondissoit autour d'elle. Jamais spectacle plus risible: elle vouloit me dire de l'aider à se relever, impossible; elle ne put prononcer les mots nécessaires, le rire la suffoquoit. Pour moi, vous savez comme je suis bonne et d'un grand secours en pareil cas; il me prend un affoiblissement indigne: écarter deux ou trois brioches du bout du pied pour lui faire place nette, me parut les travaux d'Hercule. Quand elle se fut relevée (toute seule bien entendu), je me jetai dans ses bras, au risque de la faire retomber, pour lui demander comment tout ceci s'étoit passé; elle me demandoit la même chose: un léger coup d'œil jeté sur le théâtre de notre désastre nous apprit que la cause en étoit un gros billot de bois roulant, placé intérieurement contre le seuil de la porte et servant à la famille de marche-pied. Mme d'Escars ignoroit cet aimable

raffinement d'architecture..... Mais ne voilà-t-il pas qui est affreux, de retomber encore en péché mortel (*aimable raffinement d'architecture*, quand il s'agit de la maison du pauvre)? n'est-ce pas mon chien d'orgueil qui me l'arrache pour vous amuser, et peut-être parce que l'escalier de l'hôtel Carnavalet est spacieux et commode. Oh! que la bonne d'Escars avoit bien raison de dire qu'il nous sera *difficile de pénétrer dans le royaume des cieux!* Toute cette fausse délicatesse, ces fadaises de notre vanité, tout cet orgueil devra demeurer en deçà de la porte du paradis, tout cela sera de contrebande, rien n'entrera avec nous.

Ma fille, nous trouvâmes le ménage de ces Chappuis dans un entier dénuement. Le père étoit absent. Ce qui nous frappa, ce fut une quantité de grands yeux du plus beau bleu; ces immenses yeux appartenoient à sept ou huit enfans que la frayeur de notre bizarre entrée avoit précipités les uns sur les autres, comme les feuilles d'automne chassées par la bise dans un coin; nous venions cependant avec de meilleures intentions que ce vent qui dessèche tout. Ces jeunes créatures crioient miséricorde, ne comprenant rien à des dames arrivant la tête la première, et précédées d'une grêle

de choses bonnes à manger; la première émotion passée, quelques distributions faites, Mme d'Escars jetant un regard d'étonnement sur cette quantité d'enfans, dit à la mère : *Certes, bonne femme, voilà une nombreuse et belle famille; mais comment faites-vous, n'ayant qu'un foible gagne-pain, pour nourrir tant d'enfans?.... — Madame*, repartit la bonne femme, joignant pieusement les mains, *ne disent-ils pas tous*: PATER NOSTER..... Cette réponse nous toucha vivement : elle nous fit comprendre mieux que jamais ce que c'est que cette confiance sans bornes du pauvre en la Providence. Quand on croit en la bonté de Dieu avec autant de ferveur, on peut s'attendre qu'il nous exaucera, qu'il nous donnera ce pain *quotidien* dont nous ne saurions nous passer, et qu'il l'accordera surtout si c'est une mère qui le demande pour ses *enfans*. Je jugeai que c'étoit le moment de donner mon cordial, ce qui fut fait en moins de rien ; la bonne femme me fit une foule de petites révérences, dont je fus tout honteuse, et que j'aurois bien voulu lui rendre.

Vous n'attendez pas d'autres détails. Vous êtes ma main droite, ma très-belle, et vous n'ignorez pas que la droite n'ose savoir ce que la gauche fait.

Vous pensez bien que je n'eus rien de plus pressé que de faire demander des nouvelles de cette excellente d'Escars : j'ai appris avec bien du chagrin qu'elle a une main foulée et un genou hors de combat, c'est-à-dire écorché, mais n'en perd pas courage pour tout cela; elle m'écrit avec son bon genou et sa belle main depuis sa chaise longue, qu'elle n'a pas du tout regret à sa mésaventure ; que le plaisir de faire du bien on l'auroit à trop bon marché si on ne l'achetoit de temps en temps par quelque léger désastre et un peu de souffrance; enfin, un billet à montrer au père Bourdaloue en confessionnal! Comme son médecin lui a défendu, pour quelques jours, la nourriture substantielle, elle pense, m'écrit-elle, que les cervelas et les mortadelles sont compris dans l'exception, mille folies qui prouvent qu'elle est gaie et contente comme quand on a bonne conscience. Elle s'amuse à coudre d'autres attaches à son sac pour qu'il ne lui cause pas nouvel affront ; puis revenant sur l'apparition de ces *yeux bleus*, elle ajoute qu'elle ne voudroit pas, fût-ce au prix d'un second genou et d'une autre main, n'avoir pas entendu l'admirable réponse de cette mère. Elle a combiné dans son lit une pension alimentaire à faire à ces bonnes gens, et

m'assure qu'elle m'a mis de moitié pour la payer; n'est-ce pas un joli trait d'amie? c'est sur ce pied aussi que je l'ai pris, et l'en ai remerciée.

A LA MÊME.

A Paris.

Vous avez raison, je l'ai éprouvé comme vous, le vrai moyen et même le seul, d'être passablement heureux ici-bas et satisfait de soi-même, c'est de se conformer à cette maxime de *savoir maintes fois vouloir ce qu'on ne veut point et ne point vouloir ce qu'on voudroit.* Ceci bien expliqué, c'est l'Évangile et les P.P. Oui, pour bien faire on devroit, si ce n'est toujours, au moins souvent, vouloir ce qu'on ne veut pas et surtout ne pas vouloir ce qu'on veut à cor et à cri, parce que notre volonté est naturellement perverse. Je ne dirai pas que le bonheur terrestre et les plaisirs de ce monde soient attachés à cette règle, non as-

surément, mais la vertu et la sagesse le sont. Par exemple (et pourrois-je en citer un plus fort pour moi !) je voudrois rester à Paris, j'en recevrois vos lettres plus tôt, cela m'arrangeroit à merveille, mais la Raison me tire par mon corps-de-jupe, et la Vertu par un coin de ma mante pour me faire aller en Bretagne. *La Sagesse* me dit : « Ne « savez-vous pas que vous y économiserez vos re- « venus ? » et *la Vertu* m'assure que j'y payerai mes dettes : le moyen de résister à cela? de ne pas obéir à ces voix? il n'y a plus à balancer ; il faut *vouloir* ce que je ne *veux pas* et ne *point vouloir* ce que *je veux* et je pars, ma très-chère, la mort, comme on dit, dans l'âme et le contentement dans l'esprit. Savez-vous ce qu'on gagnera à être de l'autre côté de la vie? qu'au moins les devoirs et les affections marcheront de pair, seront attelés de front, tout tirera dans le même sens. — Madame, faut-il mettre cette vieille robe cramoisie dans la malle? — Certainement, Marie, ce sera ma demi-parure pour la Bretagne, elle fera des envieux. Ma fille, j'allois vous dire je crois encore de fort bonnes choses, mais la raison impérieuse de ma toilette bretonne est venue à la traverse : que voulez-vous? le fil de mes

moralités une fois rompu ne se renoue pas facilement.

Je reviens, ma belle, de chez Mlle de Méry: j'ai été lui faire mes adieux. Elle a fait de grands hélas! sur mon départ, dont au fond elle sera vite consolée: vous savez, on ne vit que de consolations; c'est affreux, mais rien de plus vrai: aussi parce que moi je suis *inconsolable* de votre absence, je forme exception; je suis une sorte de monstre dans la nature, beaucoup de mères ne me comprendroient pas. Pour Mlle de Méry, elle nous parla longuement (j'y étois avec Mme de Coulange) de tous ses arrangemens et dérangemens futurs par rapport à une assez forte somme qu'elle prétend placer en viager sur sa tête. Quand on l'approuvoit et disoit qu'elle fesoit bien de ne songer qu'à ce qui lui étoit agréable et qu'il n'y avoit rien de plus raisonnable que de se moquer de ses héritiers indirects, elle avoit mille objections, et quand nous en fesions une seule de notre côté, elle arrivoit avec des torrens d'approbation pour étatablir qu'elle ne pouvoit pas agir autrement. Elle parla tant qu'elle finit par s'enrouer: puis elle nous demanda aigrement pourquoi on la fesoit tant causer, et si l'on ne savoit pas que rien ne lui

étoit plus nuisible? Ma fille, c'étoit Hermione qui querelle Pyrrhus. Nous sommes parties, après l'avoir cordialement embrassée et recommandée au silence. J'ai trouvé à mon retour les apprêts de mon voyage fort avancés, mes malles cordées et un affreux air de départ répandu partout : mais la vertu applaudissoit et la sagesse triomphoit ; elles sont contentes ces barbares, il faut donc bien l'être aussi. Je prévois, ma très-chère, que je serai longtemps en route : je ne crois pas être aux Rochers avant le commencement de juillet, peut-être plus tard ; mais tant mieux, j'aime cette vie vagabonde dès que je ne peux pas être avec vous. Je resterai trois semaines ou un mois à Nantes, dont nous ne voulons pas désemparer que nous n'ayons fini certaine affaire, c'est-à-dire, touché certain argent qui nous est dû depuis un temps immémorial : pour prouver que nous avons la chicane en horreur, nous arrivons le rameau d'olivier à la main, offrant généreusement de laisser tomber un tiers de nos justes prétentions ; mais nous prétendons être payés exactement des deux autres : moyennant cela nous promettons paix solide et durable ; peut-on être plus accommodant? J'oublie de vous dire que j'ai promis à l'abbé Bayard d'aller

passer quelques jours à Langlar pour y prendre une indigestion : consentir à y être festoyé c'est du moins jouer gros jeu, et la sobriété, à son corps défendant, y perd toujours partie, revanche et le tout : vraiment il devroit y avoir la corde pour ceux qui régalent trop bien leurs amis. En attendant j'ai surpris le Bien-Bon qui commandoit en faux-bourdon à Larmechin de lui faire préparer ses pillules stomachiques : pour moi, ma fille, vous connoissez mon peu de désir de manger, qui va de pair avec mon grand désir d'écrire, ou plutôt de recevoir de vos lettres, car je n'écris que pour cela ; et là-dessus je jette mon bonnet par-dessus les moulins et je dis : Dieu est le maître.

Voici un billet pour vous, de Barillon.

A LA MÊME.

Aux Rochers.

Oui, ma très-chère, vous avez calculé juste; me voici depuis hier dans ces bois, ces jardins, cette maison tous si pleins de votre souvenir, où je vous ai vue, où je vous chercherai toujours. Partout je vous demande sans nul espoir de vous trouver; partout je crois vous voir, vous entendre et à tout instant cette solitude augmente. Le bruit de ceux qui arrangent la maison et qui se sont emparés des chambres et des corridors m'est insupportable; il me semble qu'ils m'empêchent d'entendre le léger bruissement de votre robe qui effleure le parquet; enfin je vous ferois un alphabet de mes déraisons; je regarde souvent le pom-

meau de ces antiques serrures sur lesquelles votre main venoit se poser ; c'est bien en vain que je l'attendrois aujourd'hui et cependant je reste longtemps les yeux fixés sur cet endroit, comme si votre main dût arriver encore. Savez-vous bien que cet état de choses, ce vide absolu de réalité et ce plein de souvenirs composent tout juste l'état d'un homme qui se noie? Ma fille, on étouffe. Songez donc que c'est ici que vous avez passé une partie des plus belles années de votre jeunesse ; ce n'est pas que je trouve à redire à celles qui vont suivre et seront peut-être plus parfaites ; mais encore eussé-je redemandé les anciennes, les vieilles, les passées. Hélas, ma très-chère, que tout cela est déraisonnable, mais que c'est naturel ; la puissance des lieux est une terrible chose, je sais qu'en dire, j'en ferois bien un livre qui feroit frémir. Ne manquez pas de me mander comme vous aurez été reçue à Grignan. Ils avoient fait ici une manière d'entrée à mon fils ; Vaillant avoit mis plus de quinze cents hommes sous les armes, tous fort bien habillés, un ruban neuf à la cravate ; ils vont en très-bon ordre nous attendre à une lieue des Rochers. Voici un bel incident : M. l'abbé avoit mandé que nous arriverions le mardi et puis

tout d'un coup il l'oublie ; ces pauvres gens attendent le mardi jusqu'à dix heures du soir, et, quand ils sont tous retournés chacun chez eux bien tristes et bien confus, nous arrivons paisiblement le mercredi, sans songer qu'on eût mis une armée en campagne pour nous recevoir : ce contre-temps nous a fâchés ; mais quel remède ? Voilà par où nous avons débuté.

J'étois il y a un moment au jardin ; il y avoit deux garçons jardiniers qui se démenoient avec leur sarcloir tout près de ces grands rosiers que vous aimez ; je cours à eux pour leur recommander de prendre excessivement garde à ne pas les blesser parce que ma fille les aime ; ces gens lèvent la tête et me regardent d'un air stupide et surpris ; c'étoient de nouveaux venus qui ne savoient pas que j'eusse une fille. Je m'en retournai le cœur serré de penser qu'il y avoit si près de moi deux créatures qui ne savoient pas que vous existez. Pour m'achever, songez qu'il n'y a pas une heure que Mlle du Plessis, sachant que je suis ici, me dépêche un de ses laquais, une manière de berger, un faux Céladon qui m'apporte un gros billet où elle me dit qu'elle apprend en ce moment même mon arrivée (jugez, moi qui avois cru la

lui escamoter au moins pendant huit jours) ; et qu'elle est prête et tout à mes ordres pour venir me distraire et me tenir compagnie ; qu'elle se fera dédire chez sa tante. A l'instant je lui réponds que je la prie en grâce de ne pas bouger, que je ne suis pas triste du tout, point abattue, nullement accablée ; que je ne me suis jamais senti tant de force, de fermeté et de courage pour soutenir votre absence ; que rien n'est sacré comme une tante, et que si elle tient le moins du monde à mon estime elle aille dîner chez la sienne : voilà à quoi j'en suis, ma très-belle. Mes lettres vont devenir bien misérables, bien insipides ; nulle nouvelle de Paris que quelques ridicules réchauffés qui vous feront pâmer de rire, et puis des relations bien exactes de nos Philis et de nos dindons ; mais, ma fille, tels quels, il faudra les supporter : le moyen de vous en écrire d'autres !

A LA MÊME.

Aux Rochers.

Non, mes yeux ni mon cœur ne s'y accoutumeront jamais, comme vous dites fort bien, ma chère enfant. Ne pas vous retrouver ici me paroît une impossibilité; voilà pourquoi je nourris aussi le plus sincèrement du monde l'espérance de vous y revoir ; et quoique jusqu'ici rien ne me paroisse moins probable, je trouverois excessivement mauvais qu'on vînt me prouver ce que je craindrois le plus de voir démontré : rien ne me contrarieroit comme les bons argumens qu'on pourroit me présenter pour m'ôter cette chimère à laquelle je ne crois foncièrement pas, mais que je veux conserver, parce que j'y tiens à fer et à clou. Tous ces

jours-ci la vue des humains m'a été odieuse, je ne veux point de société, je repousse avec brutalité ceux qui viennent. Hier je laissai impitoyablement repartir deux ou trois carrosses ; on avoit ordre de dire que j'étois au lit avec la migraine ; il n'en étoit rien ; le fait, c'est que j'avois une impossibilité de voir qui que ce soit, jointe à une passion de ne parler qu'à vous, rebrochée d'une insatiable avidité de vous écrire : voilà mon secret et mon mal. Je m'amusai à regarder à travers les volets, j'aperçus la grande guimbarde des Tonquedecs remplie de Kermadecs, un carrosse anonyme et une vieille calèche rase-pleine de Kerkabons et de Coestloquets ; la grand'mère de ces derniers en étoit et paroissoit fort courroucée ; elle péroroit et inspiroit la résignation à la troupe : cela étoit divertissant : les jeunes avoient les avant-dernières modes de Paris dans un haut degré de perfection : je crus reconnaître une jupe avec laquelle Mme de Polignac avoit fort réussi aux ballets de Versailles, l'an passé : vraiment, vous auriez dit des comédiens ambulants qui cherchent à s'établir ; mais la vieille étoit plus parfaite que les autres, elle avoit préféré la calèche, il commençoit à pleuvoir ; elle cacha sous son énorme mante

grise plusieurs générations ; elle ressembloit à la sarigue. J'aurois voulu entendre ce qu'ils disoient entre eux de mon impertinence : ils m'en puniront, je pense, en ne revenant de longtemps ; c'est précisément ce que je veux. En attendant vos lettres je vais me jeter dans les Essais (de Nicole), je veux relire le traité des moyens de conserver la paix avec les hommes : un des meilleurs moyens selon moi, ma belle, c'est de renvoyer les gens sans leur parler.

A LA MÊME.

Aux Rochers.

Oui, ma fille, l'espoir bien ou mal fondé de vous retrouver un jour dans des lieux que vous avez embellis d'un charme inexprimable, me donne une trop sensible joie, pour que je n'aime pas imprudemment à m'y livrer; et voilà pourquoi, ma belle, je préfère avec tant d'obstination et de persévérance le passé qui étoit tout pour moi, au présent qui m'est de si peu Les années où je ne vous suis quasiment bonne à rien je les hais en comparaison de celles où j'avois la douce erreur, quelquefois même, la certitude de ne vous être pas absolument inutile. Il est très-possible, et je ne m'en plaindrois pas, que vous ne prissiez pas,

à beaucoup près, autant de plaisir à être ici que j'en aurois de vous y voir, cela serait assez dans la règle. Cependant j'aime quelquefois à confondre mes intérêts les plus chers avec les vôtres; à me persuader que vous seriez aussi bien aux Rochers que vous le fûtes jadis; mais comme rien ne me soutient dans ce sentiment, bientôt je retombe plus bas que jamais, avec tout le découragement et le noir que peut donner la solitude: j'entre malgré moi dans la pensée que vous vous ennuieriez; je m'y enfonce avec un redoublement de tristesse dont nos grandes allées sombres et les troncs noircis par les pluies peuvent à peine justifier l'excès. Vivant avec les chênes, il semble qu'on devroit au moins savoir s'approprier quelque chose de la dureté de leur écorce. Hélas! ma bonne, j'en suis bien loin encore, et en attendant, mon imagination trotte, elle va, elle court, elle vous demande partout, je vous vois ici, je vous vois à Grignan; je combine, je compare le passé avec le présent et l'avenir; je me fais des dragons de tout; je vous fais mille querelles injustes; c'est le chagrin qui rend déraisonnable, il a presque toujours cette faculté, et il en use largement: mes déraisons sont dignes des petites maisons, mais

vous savez aussi que le malheur et les petites maisons sont proches. Ce dont je devrois me souvenir, c'est que malgré que notre vie fût toute simple et monotone, et que la vôtre ait été depuis toute brillante et animée, vous n'en avez pas moins conservé la droiture de votre esprit, aimant solidement ce qui est bon, de quelque part qu'il vienne, et en quelque temps ou lieu qu'il se trouve placé, ne méprisant nullement la Bretagne pour n'avoir ni orangers, ni citronniers à vous offrir. N'est-il pas vrai que le parfum de vos fruits et de vos fleurs ne vous a pas tellement *entêtée*, que vous ne rendiez encore justice avec plaisir à des mérites subalternes? que vous n'entendiez encore volontiers parler de nos prés, de nos vaches et de notre beurre de la *Prévalaie?* Pour moi je suis d'une impatience extrême de tâter un peu de votre beau pays, de me moquer du serein sur vos belles terrasses et de me promener, avec des sentimens très-chrétiens, mêlés pourtant d'un brin d'orgueil profane, sur le toit de votre église, et de pouvoir dire, en voyant et foulant toutes ces merveilles : « Tout cela est à ma fille » Ah! que j'en ai trouvé de ces choses *à ma fille* en ravaudant l'autre jour dans un bureau qui n'avoit pas été ouvert depuis

votre départ. Plusieurs petits meubles servant à l'amusement de votre enfance, je les ai précieusement serrés.

J'ai reçu vos deux lettres avec une sorte de joie qu'il n'est pas aisé d'expliquer dans une lettre. Enfin, ma bonne, je les reçois deux jours après qu'elles sont arrivées à Paris, cela me rapproche de vous. Celle que vous avez écrite à mon fils, depuis le premier mot jusques au dernier est parfaite ; je laisse à mon fils le soin de vous répondre, et de vous dire comme il a réussi dans sa paroisse et dans un bal de Vitré. Nous avons lu *Bertrand du Guesclin*, en quatre jours ; cette lecture nous a divertis. Au reste, vous n'avez pas bien vu, ma calèche n'est pas rompue par les chemins ; mes arcs sont forgés de la propre main de Vulcain : à moins que de venir de cette fournaise, ils n'auraient pas résisté à un troisième voyage de Bretagne. Ce que vous voulez dire, c'est que l'un de mes chevaux, le plus beau de France, est resté à Nogent, et y mourra, selon ce qu'on m'en écrit ; c'est cela qui vous a trompée.

Si vous continuez de vous bien porter, ma chère enfant, je ne vous irai voir que l'année qui vient. La Bretagne et la Provence ne sont pas

compatibles : c'est une chose étrange que les grands voyages : si l'on étoit toujours dans le sentiment qu'on a, quand on arrive, on ne sortiroit jamais du lieu où l'on est ; mais la Providence fait qu'on oublie ; c'est la même qui sert aux femmes qui sont accouchées : Dieu permet cet oubli ; afin que le monde ne finisse pas, et que l'on fasse des voyages en Provence. Celui que j'y ferai me donnera la plus grande joie que je puisse recevoir dans ma vie, mais quelles pensées tristes de ne point voir de fin à votre séjour ! J'admire et je loue de plus en plus votre sagesse ; quoiqu'à vous dire le vrai, je sois fortement touchée de cette impossibilité ; j'espère qu'en ce temps-là nous verrons les choses d'une autre manière, il faut bien l'espérer, car, sans cette consolation, il n'y auroit qu'à mourir. J'ai quelquefois des rêveries dans ces bois, d'une telle noirceur, que j'en reviens plus changée que d'un accès de fièvre.

Mlle du Plessis est tout justement comme vous l'avez laissée ; elle a une nouvelle amie à Vitré, dont elle se pare, parce que c'est un bel esprit qui a lu tous les romans, et qui a reçu deux lettres de la princesse de Tarente. J'ai fait dire méchamment par Vaillant, que j'étois jalouse de

cette nouvelle amitié, que je n'en témoignerois rien; mais que mon cœur étoit saisi: tout ce qu'elle dit là-dessus est digne de Molière; c'est une plaisante chose de voir avec quel soin elle me ménage, et comme elle détourne adroitement la conversation pour ne point parler de ma rivale devant moi, je fais aussi fort bien mon personnage. Mes petits arbres sont d'une beauté surprenante; Pilois les élève jusqu'aux nues avec une probité admirable: tout de bon, rien n'est si beau que ces allées que vous avez vu naître. Vous savez que je vous donnai une manière de devise qui vous convenoit: voici un mot que j'ai écrit sur un arbre pour mon fils qui est revenu de Candie: *Vago di fama*; n'est-il point joli pour n'être qu'un mot? Je fis écrire encore hier, en l'honneur des paresseux: *Bella cosa far niente*. Hélas, ma fille, que mes lettres sont sauvages? Où est le temps que je parlois de Paris comme les autres? C'est purement de mes nouvelles que vous aurez: et voyez ma confiance, je suis persuadée que vous aimez mieux celles-là que les autres. La compagnie que j'ai ici me plaît fort; notre abbé est toujours admirable; mon fils et La Mousse s'accommodent fort bie de moi, et moi d'eux; nous nous

cherchons toujours ; et, quand les affaires me séparent d'eux, ils sont au désespoir et me trouvent ridicule de préférer un compte de fermier aux contes de La Fontaine. Ils vous aiment tous passionnément ; je crois qu'ils vous écriront : pour moi, je prends les devants, et n'aime point vous parler en tumulte. Ma fille, aimez-moi donc toujours ; c'est ma vie, c'est mon âme que votre amitié : je vous le disois l'autre jour ; elle fait toute ma joie et toutes mes douleurs. Je vous avoue que le reste de ma vie est couvert d'ombre et de tristesse, quand je songe que je la passerai si souvent éloignée de vous.

A LA MÊME.

Aux Rochers.

Après ce que vous dites des confiseurs d'Aix, en vérité, ma fille, il faut que mes tourtes aux brignoles se cachent, elles n'ont pas d'autre parti à prendre ; on ne se fait pas d'idée d'une aussi énorme profusion de sucre et d'un tel emploi de pâtisserie ! Quoi, le *Panthéon* sort tout cuit du four, et le *Colysée* se reproduit en sucrerie, cette fois *il n'y manque pas une pierre ?* Et qu'on dise encore que l'architecture dégénère parmi nous, vraiment, elle fait les plus grands progrès ! Vous me dépeignez au naturel votre effroi en voyant paroître le lendemain chez l'archevêque, qui ne le vouloit point céder au commandant , l'église de

Saint-Pierre avec toute sa colonnade, portée par dix hommes robustes, et cet édifice déranger par sa subite apparition plus de vingt petits verres de malaga. Ce fut, comme vous le dites fort bien, un dérangement que ni Michel-Ange, ni le Bramante n'avoient prévu. Votre lettre est sur un ton de folie qui me plaît : vous vous portiez bien, ma fille, en dépit de vous-même. Voici des vers qu'on a faits à l'occasion des mêmes excès qui eurent lieu à Paris au nouvel an, car vous pensez bien que Paris ne le cède en rien à la Provence. Mme de Coulanges me les envoya hier ; ils sont jolis, il y en a qui précèdent, mais qui m'ont échappé.

Au secours du dessert appeler tous les arts,
Surtout celui qui brille au quartier des Lombards,
Là vous pourrez trouver au gré de vos caprices,
Des sucres arrangés en galans édifices,
Des châteaux de bonbons, des palais de biscuits,
Le Louvre, Trianon et Versailles confits ;
Les amours de Sapho, d'Abeilard, de Tibulle,
Les noces de Gamache et les travaux d'Hercule[1].

Cette poésie s'accorde au mieux avec votre prose. Pour moi je ne m'occupe de rien de pareil.

[1] Gastronome, chant IV.

Je lis toujours avec ravissement mon *livre de Job.* Mon Dieu ! quel homme, ma chère enfant ! comme il a parlé, comme il a souffert ! Pensez donc qu'il n'étoit pas seulement chrétien. Quel modèle pour nous et combien inimitable ! Si jamais Job revenoit au monde, il ne logeroit que chez moi ! Je dis un jour à Corbinelli que j'aurois bien voulu voir sa vie écrite par *Plutarque* : Vous avez raison, dit-il, je vais l'écrire ! Je ne m'attendois pas à cette conclusion.

La raison que vous donnez, pourquoi Mlle de Piennes ne peut plus aimer M. de Marbœuf, quoique tous deux se conviennent, est fort bonne. « Ma mère, quand on a aimé longtemps un homme « qui a le nez court et la bouche grande, on ne « peut tout de suite aimer un homme qui a le « nez long et la bouche petite : cela vous déso- « riente, vous ne savez plus vous retrouver : On « s'étoit fait une sorte d'image de la beauté et de « l'agrément auxquels ce nouveau visage ne s'a- « juste point. Pour pouvoir prendre de l'affection « pour un nez long, il faut auparavant en avoir « pratiqué un médiocre ; il faut des traits qui fas- « sent la transition et s'accommodent ainsi à la foi- « blesse de notre imagination et aux misères de

« nos habitudes. » Ces réflexions, pour être folles, n'en sont pas moins justes. Je ne sais personne comme vous pour attacher avec grâce les grelots de la folie au col de la Raison, et faire de l'extravagance un hochet pour la Sagesse. Voilà une phrase un peu *tortillée* que je vous donne en place des vôtres qui le sont fort peu. — Ma chère enfant, que vos lettres sont aimables, qu'elles me plaisent, qu'elles sont bonnes à lire (je suis vaine d'avoir formé votre style), je ne sais ce que je deviendrois si je ne les avois pas.

A LA MÊME.

Aux Rochers

Ma fille, je vous écris de provision ; j'avois espéré recevoir de vos lettres ; il n'en est point venu, cela me désappointe fort ; pour me dépiquer je vais vous dire ce qui m'arriva dimanche, et comme quoi Mme de Chaulnes [1] me rendit un vrai service en me tirant d'un mauvais pas. J'avois bien prévu que ce jour-là il viendroit compagnie aux Rochers ; j'avois bien aussi à tout hasard fait préparer une collation, mais je prévoyois que sur l'article principal, les perdrix, elle ne seroit pas suffisante. A l'arrivée de la gouvernante je la pris à part et lui appris mon dénuement ; après un instant de recueillement : n'ayez pas peur, me dit-elle en riant,

[1] Gouvernante de Bretagne.

j'ai votre fait, je vous tirerai d'affaire. En effet, dès qu'elle vit de loin arriver ma collation, elle commença la conversation sur Versailles : « Sans doute, « Madame, vous êtes informée de la disgrâce des « perdrix ? » — Madame, je l'ignore. — Comment, on ne vous auroit pas mandé que Mme de Montespan eut mercredi une indigestion fort alarmante pour avoir mangé avec trop de précipitation d'une perdrix rouge ! Les lettres de Paris ne sont pleines que de cela : on en oublie la mauvaise humeur du duc de Wurtemberg et la colère de l'électeur de Trèves, cet événement a fait un bruit ! et la voilà qui se jette avec tant de naturel et de vivacité sur les inquiétudes du Roi, sur la grosse colère où il étoit entré contre les perdrix rouges, disant qu'il n'en vouloit plus jamais voir sur sa table ; sur toutes les allées et venues des médecins, sur trois recettes consécutivement déchirées, sur tous les mouvements qu'à cette occasion la cour s'étoit donnés, que moi-même j'écoutois avec admiration, surprise et charmée de voir qu'on pût mettre tant de vérité dans un mensonge. J'oublie le meilleur : lorsque Mme de Montespan se trouva mal, on la coucha sur six carreaux de brocard, dont le Roi en rangea deux de sa propre main ; je vous prie

de ne pas oublier cette circonstance. Ma fille, c'est un plaisir de voir comme les provinciaux gobent ces sottises ; ils n'ôtent pas les yeux de dessus celui qui conte, et comme il arrive qu'ils n'ont aucune relation directe, on ne risque rien de leur faire des fagots. Mme de Chaulnes finit par nous assurer que depuis cet accident on ne voyoit plus à Versailles, ni à six lieues à la ronde, de perdrix rouges, ni grises : je riois sous cape, car dès ce moment j'étois sauve et bien assurée que tout le bel air de Rennes auroit pris la ferme résolution de ne pas toucher aux miennes ; mais comme c'est ma bête d'aversion que ces sottes imitations de la cour auxquelles on n'est pas obligé, voyant dans un coin les trois Launay, qui chuchotoient et refusoient obstinément ce qu'on leur offroit, je fus droit à elles, et d'un bon ton je leur dis : mais pourquoi donc, Mesdemoiselles, ne voulez-vous pas toucher à ce gibier ? Refuseriez-vous par hasard d'en prendre parce qu'on n'en mange plus à Versailles ? On en peut fort bien manger aux Rochers : le Roi assurément n'en saura rien, je vous en donne ma parole ; et elles là-dessus de s'éventer comme des folles à rompre leurs éventails, à me faire des révérences de guingois et à dire, plus

rouges que des écrevisses : Eh, mon Dieu non, Madame, ce n'est point du tout cela ; mais c'est qu'effectivement on nous les a défendues. Je m'en allai me moquant d'elles en basse note, c'est bien employé. Ce qu'il y eut de casuel dans l'invention de notre gouvernante, c'est qu'en effet il est resté au Roi une forte aversion pour cette sorte de volaille, depuis qu'un jour le cardinal lui en fit manger jusqu'à satiété, dans un voyage pendant la guerre de la Fronde, où l'on n'avoit, à la lettre, eu autre chose à lui donner, et qu'il est certain encore qu'il demanda, il n'y a pas quinze jours, d'un grand sérieux à Fagon, s'il n'étoit donc pas vrai, malgré tout le bien qu'on se plaisoit à dire des perdrix, que ce fut un manger fort indigeste ? Le pauvre Fagon, qui auroit bien voulu les défendre par inclination et par conscience, mais qui sentit que ces paroles valoient un ordre pour la Bastille, les abandonna lâchement comme de vrais jansénistes : Messieurs, vous le voyez, dit le Roi, se retournant vers les courtisans, Fagon pense précisément comme moi. Ma fille, que de lanternes ! ne vous aurois-je pas fait comme le Mazarin ?

— —

A LA MÊME.

Aux Rochers.

Il a plu toute la journée sans discontinuer. Savez-vous ce que nous avons fait, non pas pour nous amuser, mais pour nous distraire et nous occuper? Nous avons devisé tout du long sur la religion : le temps étoit triste et la matière grave ; cela s'accordoit assez bien. Sans le moins du monde nous être entendus d'avance, la Mousse, mon fils et moi, sur les points capitaux, nous fûmes du même avis et nous en conclûmes, aucun de nous n'étant ni stupide, ni impie, que nous pourrions bien avoir eu raison et rencontré juste ; nous décidâmes donc, à l'unanimité dans notre petit concile, qu'en matière de religion, la superstition est

pire dans ses effets que le libertinage d'esprit; que le fanatisme porté à l'excès est pire que l'athéisme en spéculation, et qu'enfin l'hypocrisie, sans aucune comparaison, les surpasse tous. Puis nous trouvâmes encore que si, en matière de foi et de croyance, l'indifférence totale est très-répréhensible, du moins en ce malheureux état de choses ne nuit-on qu'à soi-même, tandis qu'étant superstitieux, fanatique, athée ou hypocrite, non-seulement on risque de nuire à autrui, mais sans aucun doute sera-t-on appelé tôt ou tard à faire le malheur du prochain. La Mousse observa fort chrétiennement que toute religion qui est bonne et sensée doit naturellement tendre à la concorde, à l'union, à la clémence, et que toute religion qui agit autrement et opère en sens contraire, n'en mérite pas le nom; mieux, mille fois mieux, s'écria mon fils (qui tient fort bien sa place dans une conversation sérieuse), mille fois mieux vaudroit-il n'avoir pas de foi, ne croire à rien, que de croire en Dieu et à la vie éternelle en égorgeant ses semblables. Conserver au contraire la vie à ses semblables et répandre sur cette pauvre vie le plus d'allégement, de douceur et de consolation possible, est le premier et le plus saint des devoirs,

et je vous dirai là-dessus, mon enfant, mais tout à fait entre nous, qu'il est deux ou trois passages dans l'Évangile que j'aurois voulu pouvoir ôter, fût-ce au prix de vingt mille ans de mon bonheur éternel, bien entendu qu'au bout de ce temps j'eusse repris le fil de mes perfections et de ma béatitude. Ces passages sont ceux-ci : *Contrains-les d'entrer ; si votre main vous tente, coupez-la.* Ces endroits, pris à la lettre, ont causé d'étranges méprises et des ravages affreux dans les idées et dans les actions, et à cette occasion nous nous rappelâmes une malheureuse femme de Vitré qui, au sortir d'un sermon sur les moyens d'éviter la tentation et surtout d'y remédier, s'abattit la main d'un coup de hache. Jugez, une mère qui a besoin de ses deux mains pour entretenir sa famille, se porter à telle extrémité [1] ! Il y en a encore une couple qui me reviennent et qui m'inquiètent tout autant, si ce n'est plus : « *Là où il y en a deux* « *dans un champ, l'un sera pris et l'autre laissé ; de*

[1] Le fait est arrivé en 1786, à La Tour près Vevey. En conséquence du précepte : Si votre main vous tente, coupez-la, une pauvre femme tentée de s'approprier un ustensile de sa voisine, s'abattit d'un coup de hache la main qui la tentait. J'abandonne au lecteur à faire ses réflexions.

« *de deux hommes qui seront dans un même lit, l'un* « *sera pris et l'autre laissé; deux femmes qui mou-* « *dront au moulin, l'une sera prise et l'autre lais-* « *sée.* » Cela ne fait-il pas dresser les cheveux si on le prend à la lettre? De quelles angoisses ne devroient pas être saisies de malheureuses têtes foibles qui se trouveroient dans un champ ou dans un lit avec un ami ou un parent et à qui tout à coup un pareil oracle reviendroit à l'esprit? Ma fille, je vous le dis nettement : si j'avois été occupée à moudre avec vous ou avec Mme de la Fayette, jamais je n'aurois pu me figurer que l'une put être prise et l'autre laissée; et certes, si j'avois vécu du temps du Seigneur Jésus, je me serois jetée à ses genoux pour qu'il n'autorisât pas par sa parole des assertions aussi sinistres. Oui, ma très-chère enfant, ce sont précisément ces fatales paroles qui ont provoqué dans la religion tout le contraire de l'union, de la concorde, de la clémence; aussi je déplore du fond de l'âme, non-seulement le sang catholique versé dans ces cruelles divisions, mais aussi tout celui que perdirent les malheureux huguenots, car enfin c'étoient aussi des hommes. Ce qui est un fait, c'est que jamais rien à l'avenir ne pourra réparer le mal causé par ces terribles pa-

roles. Ceux qui croient avoir quelque force d'esprit les repoussent sans barguigner et s'en moquent, et ceux qui ont la tête foible, prenant tout au sérieux et à la lettre, en deviennent fous; tenons-nous toujours, ma chère Comtesse, à une égale distance des uns et des autres, c'est le plus sûr.

Nous abordâmes encore à pleines voiles l'importante question du martyre et nous trouvâmes qu'à l'exception des apôtres qui, directement appelés par le Seigneur à le suivre, ne pouvoient décemment refuser une si haute mission et devoient par conséquent en subir toutes les conséquences, jusqu'à une mort violente inclusivement, que l'on n'auroit pas dû être si empressé à se laisser martyriser pour des opinions quelconques; qu'il n'auroit pas fallu s'être tant prononcé, surtout de manière à ne pouvoir plus reculer, pas avoir montré si ouvertement ce que l'on pensoit sur telle ou autre matière profonde et délicate; j'avoue cependant qu'il auroit pu exister quelques cas d'exception où, pour cause religieuse ou autre, on n'auroit pu, sans manquer à l'honneur et à la vérité, renoncer à ses convictions, convictions mille fois avouées et manifestées; par exemple, je suppose qu'on eût voulu exiger que je fisse abjuration

de mon attachement pour vous, ma chère enfant, il est apparent qu'on n'auroit rien obtenu de moi, et qu'au contraire, on m'eût vue monter sur le bûcher avec plus de persistance, de fermeté, de joie intime, de foi, en un mot, qu'on ne vit Jean Huss ou Jeanne d'Arc grimper sur le leur ; vous le voyez, ma fille, ce qui demeurera toujours une vérité incontestable, c'est que comme que je m'y prenne, comme que je fasse, comme que je tourne, comme que je raisonne ou déraisonne, c'est vous, toujours vous qui êtes le centre auquel tout revient, auquel tout aboutit.

A LA MÊME.

Aux Rochers.

Écoutez ce qui m'arrive. Mme de Kirikimini vient de partir furieuse : elle étoit venue me faire visite ; moi je n'en voulois pas, surtout aujourd'hui que je m'étois édifiée. Je m'échappe donc au moment qu'elle descend de calèche (elle ne doutoit point qu'elle ne dût être reçue) ; mais ne faut-il pas que, par une malencontre inconcevable, j'oublie de retrousser ma robe en fuyant ; au moment où je ferme la porte sur moi, elle aperçoit le bout de ma queue. Hélène cependant, d'un visage imperturbable, assure que je n'y suis point. — Osez-vous bien, ma mie, répond Mme de Kirikimini avec de grands airs, soutenir que Madame

n'y est pas, tandis que je l'ai vue entrer dans cette chambre ; elle a une robe rouge..... Hélène que rien ne déconcerte répond qu'effectivement ma robe a passé par là, mais que ce sont des tailleuses qui viennent de l'emporter précipitamment voyant qu'il arrivoit compagnie. — Eh bien, allez me chercher cette robe et je vous croirai. Hélène vient me trouver, j'avois tout entendu, en moins de rien je lui donne ma robe..... La Kirikimini l'examine, elle s'aperçoit que la taille est tiède, voire chaude encore, elle branle la tête..... A cette incrédulité, Hélène lui dit : Cela étonne Madame, que le corps soit chaud, mais c'est que justement les ouvrières y travailloient..... Bien persuadée qu'on la jouoit, mais dissimulant son dépit, Mme de Kirikimini part, disant : faites bien mes complimens à Mme de Sévigné quand elle rentrera ; votre maîtresse vous doit un cadeau, quant à moi, je ne voudrois pas de vos services, vous êtes

. . . . . une fille suivante
Un peu trop forte en gueule et fort impertinente.

Là-dessus la Kirikimini regrimpe dans sa calèche d'une telle furie qu'elle montra ses jarretières. Heureusement il n'y avoit ombre d'homme par-là.

Si cette scène avoit eu lieu il y a cinq siècles, en moins de rien on eût vu le siège devant le château des Rochers. Aujourd'hui le tout se passera plus paisiblement, je serai quitte des Kirikimini sans plomb fondu, ni résine brûlante. Je ne nie point qu'elle ne soit de bonne maison, sa famille vaut la nôtre : Coëtquen par sa mère, Coësloquet par son ayeule et Coëtlogon par son grand-père ; je ne lui conteste point sa qualité, je le répète, mais je lui conteste son amusement, car elle m'ennuie fort.

A LA MÊME.

Aux Rochers.

Nous fîmes hier une folie à laquelle votre gravité n'auroit sans doute pas voulu prendre part, mais qu'elle apprendra sans trop s'indigner. La sœur de Marie, cette bonne créature qui nous est toujours si utile et si dévouée quand nous venons nous établir aux Rochers, et qui demande toujours de vos nouvelles, vient de prendre une hôtellerie à Vitré : elle s'est fort recommandée pour que nous lui fissions l'honneur d'y descendre quand nous y passerions : j'ai répondu que dans l'occasion je me souviendrois de son offre, en même temps je songeai à lui faire une surprise. Nous empruntons au Plessis tout ce qu'il faut pour

nous déguiser : la perruque noire de M. du Plessis pour mon fils, nous lui faisons de plus le ventre d'un capitaine de vaisseau hollandois ; ma belle-fille endosse une robe du dimanche ridicule de Mlle du Plessis ; moi je me mets en vieille, mais tellement en vieille que même à la maison on s'y fût trompé : je m'étois fait arranger une épaule plus haute que l'autre. Pour la récompenser du prêt des habits, nous mettons la du Plessis de la partie, mais également bien fagotée. Cependant j'adresse au Cygne d'or une lettre pour annoncer qu'une famille de Normandie, Mme la baronne de Crépigny, avec son fils le marquis de Jonsac, sa femme et une parente se trouvent chez moi, et comptent aller dîner le lendemain à Vitré, qu'ainsi on leur prépare un joli repas, et que je leur prêterai mon carrosse. Nous arrivons et trouvons tout en ordre : seulement en entrant dans la maison, j'entends la petite de l'auberge qui dit à sa mère, à mi-voix : *elle est bossue !* Ma fille, je crus étouffer. On se met à table, après la soupe paraissent les entrées, nous prenons ce moment pour dire que nous voulons demeurer seuls et que nous sonnerons quand nous aurons besoin de quelque chose. A l'instant même mon fils de Jonsac se lève, se jette sur mon

épaule et me l'arrache, et moi en mère forcenée je lui arrache les entrailles, je le débarrasse pour jamais de ses obstructions : perruque noire, coiffe de vieille sous la table, etc. Sévigné reprend sa perruque blonde (on l'avait ployée en quatre pour faire ma bosse), Mlle du Plessis cesse heureusement d'être ma nièce, enfin tout dans un clin d'œil rentre dans l'ordre ; nous nous remettons à table et nous sonnons. Non, ma très-chère, jamais, jamais vous ne pourriez vous faire une idée de l'étonnement de ces gens : ils restent un moment immobiles, puis un cri s'élève de partout : Madame de Sévigné, Madame de Sévigné ! Il se répète de proche en proche, toute l'auberge le répète, ceux même qui ne m'avoient ni vue ni connue, s'écrièrent : c'est Madame de Sévigné. Jusque dans la cour les poules, les canards, une famille de marcassins qu'on avoit séparés de leur mère, et un vieux paon qui faisoit la roue, s'écrièrent : c'est Madame de Sévigné ! Mais ce qu'il y eut de mieux et de vraiment parfait, M. d'Harouïs étoit dans l'auberge, il dînoit paisiblement dans une chambre à part, il s'étoit fort intrigué pour savoir quelle singulière famille l'équipage de Mme de Sévigné avoit amené là : il se ruinoit en

conjectures lorsque tout ce brouhaha arrive jusqu'à lui. A l'instant il prend son parti, il fait lever subitement son petit dîner et je le vois qui entre en pâmant de rire avec ses plats dans notre chambre et demande la permission de se joindre à nous. Jugez si nous refusâmes : ce furent des rires inextinguibles. Il assure qu'il est fort ami et serviteur du marquis de Jonsac, qu'il connoit particulièrement Mme de Crépigny ; il demande à mi-voix si elle est encore veuve et assure qu'il méditoit depuis quelque temps de lui offrir sa main : que c'étoit une ancienne passion et qu'il se trouve bienheureux de pouvoir enfin s'en expliquer franchement, et mille folies ! La du Plessis même fut fort bonne dans cette comédie ; il lui faut de grands spectacles pour valoir quelque chose.

Adieu, ma très-chère et tout aimable ; dans votre prochaine, mandez-moi des choses plus raisonnables que celles que je viens de vous conter ; cela ne vous sera pas difficile !

A LA MÊME.

Aux Rochers.

Hier, mon fils disputoit avec un huguenot qui nous étoit venu de Vitré; c'étoit sur les bonnes œuvres. Moi je me tenois modestement à l'écart dans un coin avec mon parement d'autel, je ne disois mot, mais j'écoutois. Cet homme soutenoit comme un roc, fort et ferme, l'inutilité des bonnes œuvres, non pas comme actes de vertu, et, comme telles, louables, recommandables et même nécessaires, mais comme méritoires, vous m'entendez, méritoires à salut. Il ne vouloit absolument point que nos œuvres pussent être ajoutées (comme valant la moindre des choses) aux mérites de Notre Seigneur: cela lui faisoit horreur, il en jetoit les hauts cris, et mon fils de le poursuivre comme les

chiens poursuivent le renard. Cependant, vous le dirai-je, mon fils me parut cette fois un très-mauvais chien et l'autre un excellent renard. Je ne sais si cela tenoit à l'heure, à la disposition de mon fils, à la mienne, à celle de cet homme, mais Sévigné, au lieu de me fortifier dans mon ancienne et catholique opinion, m'y sapa et m'y affoiblit considérablement. Je finis presque par trouver d'un côté plus de générosité à faire de bonnes œuvres avec l'idée qu'elles ne sont point méritoires, qu'elles ne peuvent point contribuer à notre salut, et de l'autre, à l'égard de Dieu, plus de grandeur et de majesté de nous accorder gratuitement, pour l'amour des mérites de son fils, cette faveur inappréciable. Je trouvois donc que le créateur et la créature, le pécheur et le juge gagnoient également à cette hérésie ; mais n'en dites rien à personne, je commence, je crois, à en revenir. Quant à la dispute entre le huguenot et mon fils elle se termina comme toutes les discussions de ce genre, chacun demeura dans son opinion.

L'autre jour on devoit pendre à Rennes un homme, dont la chevelure étoit remarquablement belle, il ne l'ignoroit pas, car pendant que le prêtre l'exhortoit à la mort, il ne fesoit que se

peigner avec un soin extrême ; sur quoi celui-ci, impatienté et indigné de le voir si fort occupé de ses cheveux, et si peu de l'éternité, le prit rudement par les épaules et le secouant lui dit : Eh ! peigne ton âme, malheureux, peigne ton âme ! J'aime cette exhortation.

Je suis bien de votre avis sur le bonheur : je l'ai pensé mille fois, on pourroit s'arranger d'une manière tout au moins tolérable dans la vie : il n'y auroit qu'à renoncer à être heureux ; c'est ce diantre de désir du bonheur qui gâte tout ; si l'on pouvoit être en jubilation et crier hosanna pour ce qui est passable, on auroit son sort tout trouvé. C'est le passable qui est l'élément dans quoi tout nage ici-bas (grande vérité dont on veut toujours s'écarter) ; mais nous avons malheureusement entendu parler d'un certain rivage où tout sera beaucoup mieux, et c'est ce rivage que nous cherchons et où nous voudrions aborder. Je ne dirai pas que nous nous noyions chemin fesant ; j'assurerai bien moins encore que le rivage n'existe pas, mais ce qui est certain, c'est qu'en attendant on néglige les avantages présens et le bien actuel. Ma chère comtesse, quelle morale rebattue ! Je vous en demande mille pardons.

A LA MÊME.

Aux Rochers.

Il vient de nous arriver une scène plaisante en allant à Rennes pour notre procès. Il y avoit assignation de comparoître personnellement : pas moyen par conséquent de barguigner ; il fallut partir, bon gré, mal gré. Un de nos chevaux étant malade, nous prîmes le coche : je m'y embarquai avec mon fils : pas une âme de connoissance : un moine, un marchand de bois et un gros bourgeois de Saint-Malo. Celui-ci nous amusa fort. Pour ne pas nous sauter aux yeux (par où l'on finit toujours si l'on reste longtemps en voiture les uns vis-à-vis des autres) on entra en conversation. — Vous avez sans doute dans les environs, dit Sévigné,

bonne et grande compagnie? à qui sont ces châteaux qu'on aperçoit dans le lointain? — A Monsieur le marquis de Lomaria, dit le bourgeois soulevant à demi son chapeau, au comte de Coëtlogon et à Mme la marquise de Sévigné. — Mme de Sévigné, reprit mon fils, la connaissez-vous? — Pas personnellement, repartit le gros homme, mais j'en ai entendu parler. — C'est une femme assez difficile à vivre, même acariâtre, dit-on? — Acariâtre! repartit l'autre, croisant les mains sur le pommeau de sa canne et fixant Sévigné d'un regard improbatif, il paroît bien, Monsieur, que vous ne la connoissez guère: ses fermiers assurent que c'est la femme la plus accommodante. — Peut-être, reprit Sévigné, suis-je mal informé; elle a des enfants? — Un fils et une fille mariée au gouverneur de la Normandie. — S'il en est du mérite de ma... du mérite de Mme de Sévigné, reprit mon fils, comme du mariage de sa fille je vous la donne pour décidément acariâtre, car je crois avoir ouï dire que la fille de Mme de Sévigné est assez bien établie en Provence. — Toujours est-il qu'elle est fort aimée de cette fille, dont à son tour elle est folle. — Et du frère? — Pas autant: c'est un dépensier enragé, du reste bon enfant. — Pour le coup, dit le frater,

mon ami, vous avez raison : si la mère est bonne comme le fils est dépensier, elle l'est parfaitement.

Ma fille, pendant ce dialogue, le moine disoit son bréviaire, une femme chantoit entre ses dents (c'étoit moi). Ici le gros marchand de bois s'en mêla aussi pour accabler ce pauvre Sévigné. — Cela est très-vrai ce que vous dites que M. le marquis mange son bien en herbe ; moi-même j'ai acheté il n'y a pas longtemps une partie des bois qu'il a fait abattre à sa terre du Buron[1] : le bois je l'ai eu pour rien ; mais ce qui a gâté le marché c'est qu'il y a eu un fort pot de vin à son homme d'affaires. Ici à mon tour je jetai à Sévigné un regard improbatif : il le comprit de reste et je vis clairement dans le dépit qui étinceloit dans ses yeux que le congé de son homme d'affaires étoit signé : c'est bien employé. Mon enfant, on a dit que la vérité est dans le vin ; elle est bien aussi quelquefois dans le coche, on y puise de bonnes leçons, je ne voudrois pour beaucoup que votre frère n'eût eu celle-là : il en profitera mieux que de mes remontrances.

[1] Voir le volume *Du Goût*, p. 134.

A LA MÊME.

Aux Rochers.

Savez-vous bien, ma fille, qu'il me prend quelquefois des pensées noires ou tout au moins d'un gris très-foncé quand je suis seule dans ma chambre, dans ces jours où personne ne vient nous voir. Le vent et la pluie nous battent de tous côtés : des tourbillons d'une force extraordinaire balaient les allées et emportent des milliers de feuilles. Voilà le siècle qui passe, dis-je, voilà tous mes contemporains en l'air, les voilà qui décampent ; bon Dieu de quel train ils vont ! et moi aussi je les suivrai ces contemporains, feuille-morte, écarlate, jaune, rose, il en tombe de toutes cou-

leurs, et puis un bourdonnement affreux, un roulement épouvantable de vent dans la cheminée me dit : oui, tu partiras, toi aussi tu partiras! Et moi de répondre avec effroi : eh bien! oui je partirai, je le sais, mais laisse-moi au moins recevoir encore quelques lettres de ma fille, laisse-moi l'embrasser encore une fois!..... Puis au milieu de cette triste poétique, tout à coup sur le pas de la porte se présente quelqu'un qui m'annonce que le chocolat est servi et m'attend chez mon fils, que je trouve tout guilleret et gaillard derrière une épaisse colonne de fumée vanillée, ou si vous l'aimez mieux, de vapeur qui embaume et qui restaure; puis quand je vois étalées devant moi dans un bel ordre toutes ces jolies porcelaines que votre frère m'a données, que j'entends le léger cliquetis de la petite argenterie qui va accompagner et consommer ce sacrifice, que surtout j'aperçois les peines qu'on se donne à me faire plaisir et à tromper l'uniformité du temps, ma fille, comme je suis bonne aussi, je m'abandonne à une humeur toute différente, je me laisse gagner et nous voilà à causer comme de pauvres femmes et à nous moquer du vent et de la pluie avec une entière irrévérence et une parfaite sécurité, et à dire à la Mort et au Temps : *à*

demain. C'est inouï combien une tasse d'un bon breuvage chaud peut rendre l'homme insolent en remontant ses esprits; c'est que nous sommes *un sujet ondoyant et divers*, et que notre jugement, je crois, est au fond de notre estomac.

Comme j'allois plier ma lettre, nous avons eu le plus joli démenti du monde sur notre prétendue solitude; car vraiment, ma fille, nous sommes des ingrats, rarement nous restons dans l'isolement, nous ne sommes que trop visités par nos voisins; peu de soirées se passent sans un reversi. Cette fois ce jeune poète dont je crois vous avoir parlé et qui fait des vers charmans vint nous voir : je lui contai ma maussaderie et mes mauvaises dispositions de la matinée. Il me dit qu'il avoit éprouvé quelque chose de pareil; que la vue de toutes ces feuilles qui voloient l'avoient aussi profondément attristé; enfin, mon enfant, pendant que je fesois de méchante prose, il fesoit d'excellente poésie, et d'autant plus aimable que la peinture est tout à fait *suave:* je ne sais si vous aimerez ce mot, mais je vous garantis que vous aimerez les vers, ils sont pris d'un petit poème sur la nécessité de faire des oppositions et des contrastes; cela a rapport *aux Jardins;* il n'a pas dépeint le

temps aussi mauvais qu'il a été (les poètes embellissent), il suppose une espèce de calme :

C'est par des tons changeans qu'au sein des paysages
Vous pouvez avec choix varier les ombrages,
Produire des effets tantôt doux, tantôt forts,
Des contrastes frappans, ou de moelleux accords.
Observez-les surtout, lorsque la pâle automne,
Près de la voir flétrie, embellit sa couronne :
Que de variété, que de pompe et d'éclat !
Le pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat,
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Hélas ! tout cet éclat marque leur décadence,
Tel est le sort commun. Bientôt les aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons ;
De moment en moment la feuille sur la terre,
En tombant, interrompt le rêveur solitaire.
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits,
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature.
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie ;
Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie ;
Viens, non le front chargé des nuages affreux
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,
Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne :

Viens, le regard pensif, le front calme, et les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

Remerciez Mongobert de son billet ; elle m'a dit précisément ce que je désirois savoir ; elle n'écrit jamais ni plus ni moins que ce qu'il faut ; j'aime son style laconique ; le mien pourroit bien n'être pas aussi bon : il est étrange ce que je vous mande d'inutilités.

A LA MÊME.

Aux Rochers.

Je ferme mon paquet, ma chère belle, en songeant que voici à peu près la dernière lettre que vous recevrez de moi cette année. Cela me jette dans des réflexions et un attendrissement dont j'ai peine à sortir, et me fait naturellement songer à la nouvelle où nous allons entrer et où je vous souhaite assurément plus de biens que vous ne sauriez en rassembler pour moi ; c'est dans l'ordre, ma chère enfant, et assez vous donner la mesure de mes vœux. Enfin, puissions-nous un jour, ce grand jour où nous n'aurons plus rien à désirer les uns pour les autres par rapport à ce monde périssable, qui aura alors entièrement passé, nous retrouver

ensemble en présence de Dieu, dégagées de nos imperfections, de nos foiblesses, de nos défauts, de nos vices même : ces mots sont rudes, sont durs à prononcer; l'amour-propre s'en effarouche, l'amour-propre qui est tout payen les rejette, mais le christianisme reconnoît tout avec humilité, il fait tout avaler. Avalons donc, ma chère bonne, puisqu'il le faut, et dépouillons-nous aussi du vieil homme, comme le serpent quitte sa vieille peau et marchons dans un renouvellement de vie; il n'y a que cela de bon. Voilà ce que je pensois ce matin en me promenant par la neige. Savez-vous ce qui m'arriva? J'avois pris en sortant un mouchoir blanc; tout à coup j'aperçois à mes pieds un petit haillon gris qui me fait horreur, je le repousse: ma fille, c'étoit mon mouchoir blanc que je ne reconnoissois point, que je reniois : il falloit bien, bon gré, mal gré, le reprendre en le relevant avec toute sorte de confusion de dessus cette neige éblouissante. Je me dis : voilà précisément comme sont faites nos vertus à côté de celles des anges : cette moralité me fit doubler le pas sans marchander.

Adieu, ma très-chère bonne, adieu.

BALZAC

Hartsoeker se trouvant à Paris, et sa découverte des *infusoires* faisant grand bruit dans le monde savant, ce qu'il y avait de plus éminent dans l'Académie française et dans celle des Sciences et Belles-Lettres, se rendit chez lui pour prendre part à ses expériences. Le savant hollandais leur montra dans une goutte d'eau un monde inconnu jusqu'alors. Balzac, toujours avide de connaître ce qui mérite d'exciter la curiosité de l'homme instruit, fut un des premiers à y courir. Son ami Conrart, empêché d'y assister, lui ayant demandé ce qu'il y avait vu, il y répondit par la lettre suivante :

A M. CONRART,

Conseiller et Secrétaire du Roi.

Monsieur,

Bien qu'en toute autre occasion, Monsieur, je tinsse à grand honneur à vous obéir, et que mon inclination naturelle à vous servir m'y portât, cette fois je ne puis obtempérer à votre demande, à moins que vous ne vouliez exiger que mes idées se brouillent, que ma cervelle se trouble et qu'enfin toute ma tête ne s'égare, ensorte qu'au lieu de recevoir une lettre d'un homme qui a l'usage de ses sens, qui est passablement raisonnable et qui vous est dévoué, vous receviez celle d'un fol qu'il faudroit arrêter, d'un extravagant qu'il faudroit enfermer, voire même, que sais-je, d'un furieux qu'il faudroit mettre à la gêne!

Vous voyez que le résultat d'une relation exacte ne seroit donc ni dans l'intérêt de l'amitié dont vous m'honorez, ni du respect que je vous dois. Oui, Monsieur, oui, j'ai vu des choses épouvantables chez notre ami Hartsoeker. J'ai vu toutes les horreurs, les fureurs, les calamités, les scènes d'effroi qui se passent habituellement dans les déserts de l'Asie et de l'Afrique. J'ai vu des monstres s'entr'égorger, d'autres s'acharner, se ruer les uns sur les autres et se dévorer d'un commun accord. J'ai vu des êtres effroyables dont je ne m'étois fait aucune idée, des êtres dont la figure et la semblance ne se peignirent jamais à l'esprit, à l'imagination d'aucun naturaliste, et où ai-je vu tout cela? Dans une goutte d'eau.

Et jusqu'à des atomes doivent donc se haïr ! Et des animaux invisibles à l'œil éprouvent donc des passions aussi violentes que nous, colosses de la nature! Quelque petit qu'on soit, le démon de la guerre trouve encore à s'y loger! l'exiguïté n'est pas un abri contre les orages ! Un cœur imperceptible s'abreuve de fiel : le rien s'entre-déchire et le temple de la haine est placé sur les confins du néant !

Après vous avoir fait ce foible exposé, Mon-

sieur, sur ces infiniment petits, que pourrois-je encore ajouter sur mon attachement pour vous? Le format d'une lettre seroit précisément ce qu'une goutte d'eau est pour cette étonnante partie de la création; il faudroit que j'y rassemblasse dans un abrégé inapercevable à l'œil, toute l'immensité de mon estime et de mon admiration, car vous ne sauriez ignorer avec quelle passion je me fais l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre, etc.

MONTAIGNE

DES LIVRES.

J'ayme à hanter et fréquenter ceulx dont les liures sont un peu usés, veoire fripés et mesmement un peu deschirés par les bords à force de lire et feuilleter dedans. Mais ie hay et il me desplaist d'arriuer chez un homme (surtout s'il m'est amy ou cognoissance particulière) et de trouuer ses liures bien méthodiquement rangés sur des tablettes sans que nul vuide s'y remarque et annonce qu'on en a soubstrait aulcuns, pour le journalier usage ; mais qu'au contraire touts soyent rangés là et collés les uns contre les aultres comme fantassins à qui l'on va commander l'exercice. Il ne fault pas qu'un liure ayt l'air et la contenance de se laisser prendre à regrest, crie soubs la main de celui qui l'ouvre pour estre trop neuf

et qu'il faille souffler entre ses feuillets ou les froisser avecque le poulce pour en avoir contentement. De plus sauf ès Librairies Royales, Papales et Cardinalitiennes, tout liure dont la tranche est *dorée* m'est suspect et antipathique : ce sont d'honnestes paresseux qui entretiennent la paresse d'aultruy, et donnent petite opinion, certe, de la diligence de son possesseur à en faire son proufit. Mais ce n'est encores là le tout, il est d'aultres maulx plus grands : les liures aussi ont leurs contrariétés et leurs destinées aduerses..... et sua fata, habent libelli !

J'en ay cogneu qui ont esté arresté tout droict dans leur course d'une merveilleuse manière ! Je me soubviens qu'un jour il m'advint d'entrer dans la Librairie ou Bibliothèque (comme aulcuns disent presentement qui se picquent de mieulx parler que leurs pères) d'un homme qui estoit l'un des principaulx de l'endroict et mesmement, si j'ay bonne soubvenance, Magistrat du lieu, et feust l'année où il pleut à Dieu nous affliger par la fameuse bataille de Saint-Quentin, que perdismes contre le Roy Philippus deuxième d'Espaigne (lequel se faict moult vieulx à l'heure qu'il est), mais qui, pour lors, sembloit debvoir estre aussy fatal

à nostre France que cet aultre Roy Philippus le Macedonien le feust jadis aux anciennes Respubliques Grecques : c'estoyent deux fiers abatteurs de quilles, mais m'est advis que le Macedonien feust le pire ! tant y a qu'en attendant le maistre du logis (qui vacquoit à ie ne sçay quelle besoigne à luy particulière) j'oubvre par passe temps des armoyres où il tenoyt ses liures, touts excellents et recommandables oubvrages, Thucidides, Xenophon, les commentaires de Julius Cæsar, Cicero, les tragedies de Sophocles, bonnes et excellentes éditions de Robert-Estienne, des Aldes, des Vascosan, etc. Je veulx lire et treuue (bien que le liure feust duement relié en un honeste maroquin noir) toutes les tranches d'en hault fermées : ie le pose et en prends un aultre, mesme chose, jusque à un sixiesme et dixiesme ; alors je demne, et arrive le propriétaire avecques force courbettes et singeries de civilité, dont me seroy parfaictement passé, ne faisant nuls cas de telle marchandise entre hommes, et surtout en voyage où il est expédient d'estre brief : Qu'est-cecy, mon camarade, luy dy-je, touts vos liures sont fermés? pourquoy cela ? Et luy de respondre : Maistre, c'est qu'alors on les revend mieulx..... Je le saisy par la fraise

croiant avoir mal entendu, et lui fay répéter. « Maistre, reprend-il en balbutiant, c'est qu'alors on les revend mieulx. » Alors ie le lasche, croiant qu'il a la peste, car à une response aussy impertinente et infernale folie, les cheveulx me dressent à la teste et, sans respliquer mot, je reprends ma dague que j'avoy jetée en un coing (pensant faire un long seiour en cette maison) et avec laquelle dague j'auroy bien faict de percer au pied de sa Librairie ce vil contempteur de la Saincte anticquité, et de plus hypocrite insigne : Certe cettuy-là n'eust pas esté plus fol d'espouser femme jeune et accorte, et oncques ne prendre joyeux ébats avecque elle, qu'avoir chez soy un si noble et riche amas de cognoissances humaines et divines, et par sordide et indigne avarice les borner au poinct de n'y oser toucher. De tels pensers me transportent d'une saincte cholère, aussy n'ay jamais trop peu comprendre, comment il se pouvoy faire, que qui que ce soit préférast à tel poinct les faulx biens aux véritables, l'argent à la science, et une poignée de cette boue jeaune, que nous appellons *or*, à l'excellence (tout aultrement merveilleuse et salustaire) de ces escripts, plein de moëlle et de substance d'une haulte et admirable sapience, qui,

pour peu que nous y feuilletons, nous apprennent à tout mespriser fors elle-mesme qui est la santé et la vigueur de l'âme :

> Fervet avaritia, miseroque cupidine pectus ?
> Sunt verba et voces, quibus hunc lenire dolorem
> Possis, et magnam morbi deponere partem.
> Laudis amore tumes? Sunt certa piacula, quæ te
> Ter pure lecto, poterunt recreare libello [1].

Peult-on mieulx dire, et recommander plus vertement l'étude que faict-là Horatius Flaccus? C'est mon amy, avec Virgilius et Marcus Tullius Cicero : avecques ces trois, ie ne crainds personne, ny mort, ny maladie, ny exil : ils font un noyau de société parfaicte autour duquel tous les aultres orateurs et poëtes latins doibvent venir se ranger la tocque à la main, en toute humilité et resvérence.

Et à propos des maulvais choix que sans cesse nous faisons, laissant continuellement le *bon* et

[1] Ton cœur est-il rongé par l'avarice et l'ambition? Il y a des maximes, des pensées bien propres à adoucir ton mal et à te guérir presque entièrement. Es-tu tourmenté de l'amour de la gloire? Lis trois fois certains ouvrages avec l'attention convenable, et tu te sentiras soulagé. Hor. ép. I.

l'utile pour prendre avec assurance et capacité le maulvais et le nuisible, choisissant presque tousiours l'un et l'aultre à rebours; ie me rappelle d'avoir ouy conter que les petits gars de la coste de Malabar ont entre eulx, sans qu'ils s'en doubtent, un ieu fort philosophique, et auquel ce croisie Platon et Diogenes, entortillés en leur manteau, se seroyent volonstiers quelque peu arrestés. Un mien amy trépassé, il y a longtemps, le dernier Vidame de Chartres, me le conta, les ayants veus mille fois se jouants au bord de la mer sur leur sable bruslant, comme nous veoions nos enfants jouer sur la neige. Ces petits gars donc prennent deux tortues des plus gentes et mignonnes que peulvent treuuer et dont leur pays abonde, l'une blanche, l'autre quasiment *noire* : la noire comme par tout pays s'appelle la *maulvaise*, et la *blanche*, la *bonne*. Le ieu est de les faire trotter et courre ensemble dessouls un drap ou morceau de toile n'importe lequel, puis saisir une sans veoir et deviner laquelle? On pense combien et quantes fois ils se trumpent, et c'est en quoi la gausserie consiste : or aultres hommes ressemblons fort en ceci aux petits gars de Malabar, nous saisissons aussy merveilleusement à contre poil le *Bien* et le *Mal* :

mais eulx ne se pressent point, ils ne se précipitent pas en leur besongne : avant de lever la toile, ils devinent, ils doublent, ils tastonnent, nous, nous affirmons. Ce n'est le tout, dès qu'ils connoissent leur erreur et combien grande, ils laschent prinse ; nous au contraire, nous tenons bon, et serrons le mal de peur qu'il ne nous eschappe, pour eulx, aultre n'en est que virer de bord, et gaillardement recommencer, si fantaisie leur en prend : nous mesnons dueil de nostre opiniastreté et entestement ; nous savourons la confusion à pleine gueusle. Certes, c'est vite faict encore d'estre fol et estourdy, quand ce n'est que sur bagatelles que tout roule : mais c'est long d'estre coupable en matière grave. Un ancien d'un grand sens a dict : « On avale le fruict de sa sottise, mais celuy de son crime on le masche..... » A tout prendre, c'est petit proufit pour la pluspart des gens (tels qu'ils sont faicts) de vieillir : on entre dans ce monde l'esprit un peu de travers, et on en sort bossu.

Voilà ce que ie vouloys marquer quant aux liures et à leur usage.

PASCAL

Si je me suis permis d'insérer dans ce recueil quelques pensées de Pascal dont j'ai fort bien senti que l'imitation devait être plus audacieuse que tout autre, c'est que j'y ai reconnu quelque conformité avec la rigidité des principes, la noble sévérité de la morale, et surtout avec l'austère orthodoxie de l'ancien Port-Royal. Sous ces divers rapports, elles pourraient avoir leur utilité comme antidote ou correctif des opinions peut-être trop hasardées des philosophes du dix-huitième siècle.

I

Qu'il est difficile de proposer une chose au jugement d'un autre, sans corrompre son jugement par la manière de la lui proposer! Si on dit, je le trouve beau, je le trouve obscur, on entraîne l'imagination à ce jugement, ou on l'irrite au contraire. Il vaut mieux ne rien dire : car alors il juge selon ce qu'il est, c'est-à-dire selon ce qu'il est alors, et selon que les autres circonstances dont on n'est pas auteur, l'auront disposé ; si ce n'est que ce silence ne fasse aussi son effet selon le tour et l'interprétation qu'il sera en humeur d'y donner, ou selon qu'il conjecturera de l'air du visage ou du ton de la voix : tant il est aisé de démonter un jugement de son assiette naturelle, ou plutôt tant il y en a peu de fermes et de stables!

II

Bien des gens confondent deux choses qui, pour n'être pas opposées, n'ont cependant pas entre elles un rapport nécessaire. Il y a à vivre sensément, et il y a à vivre saintement. On peut vivre sensément, c'est-à-dire d'après les préceptes du bon sens, sans que pour cela on vive d'après les préceptes de la religion. On peut vivre saintement, c'est-à-dire d'après les préceptes de la religion, et manquer néanmoins en plus d'un point à ceux du bon sens. Les mondains méprisent volontiers ceux qui ne vivent que saintement ; les hommes religieux ont une aversion tout aussi fondée pour ceux qui ne vivent que sensément. La perfection suprême seroit donc de réunir la sainteté à la raison, et de cette manière on ne seroit ni conspué par le monde, ni réprouvé par la piété.

III

Pour être heureux et marcher dans la voie vulgairement appelée la bonne, et qui l'est aussi, il faut vivre raisonnablement. Si l'on vit raisonnablement, on vivra vertueusement ; et si l'on vit vertueusement, on vivra religieusement. La raison conduit à la vertu, et la vertu à la piété ; aussi toute religion qui manque de raison est mauvaise, et si elle est contraire à la raison, c'est pis encore, elle est ridicule.

IV

Il s'en faut de fort peu, peut-être même de rien du tout, que la raison n'indique ce que veut ou prescrit la morale : en sorte que celui qui a suffisamment raison et qui la suit, n'a guère à faire de la morale.

V

Le bon sens se dirige toujours par instinct vers la vertu, comme l'aiguille aimantée cherche le nord ; tandis que le vice, préférant par nature les chemins détournés et les voyes obliques, prend la *ruse* pour le bon sens et finit d'ordinaire par s'embarrasser dans ses combinaisons les plus habiles et les plus astucieuses : confirmation plus qu'évidente de ces paroles : « Le méchant fait une œuvre qui le trompe. »

VI

S'il est beaucoup de gens qui n'ont pas le sentiment des choses religieuses, c'est qu'ils n'en ont pas la compréhension, c'est qu'ils n'en ont pas le sentiment. Pour leur en donner donc le sentiment, il faudroit commencer par pouvoir leur en donner la compréhension ou l'intelligence. Généralement

on n'aime que ce que l'on comprend bien, et l'on ne comprend bien que ce que l'on aime.

VII

Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment. On se forme l'esprit et le sentiment par les conversations. Ainsi les bonnes ou les mauvaises le forment ou le gâtent. Il importe donc de tout de bien savoir choisir pour se le former et ne point le gâter ; et on ne sauroit faire ce choix si on ne l'a déjà formé et point gâté. Ainsi cela fait un cercle d'où bienheureux sont ceux qui sortent.

VIII

Nous nous amusons quelquefois de l'irréligion, mais au fond elle nous fait horreur. Cette horreur, c'est le seul bien, la seule étincelle qui nous soit demeurée de notre primitive innocence ; et comme une étincelle peut causer un incendie, de même

cette étincelle de sainteté peut occasionner l'embrasement de nos âmes pour tout ce qui est religion et goût de la vertu et du bien. Malheur à celui qui viendroit à éteindre cette dernière étincelle !

IX

Il est dans l'Écriture un exemple frappant qui prouve sans réplique, et par le fait, la dualité de la nature du Christ, c'est-à-dire comme quoi il réunit à la fois la nature de l'homme et celle de Dieu ; j'entends parler de la mort de Lazare. Quand Jésus arrive dans la maison du décédé, et qu'il apprend la perte qu'il a faite de son ami, il est ému, il se détourne pour pleurer, il répand des larmes. Aurions-nous fait autrement? Voilà donc l'homme dans sa nature pure et simple. Mais quand le Seigneur s'approche du sépulcre où est étendu le cadavre, et que d'une voix forte et du ton du commandement il dit : « Lazare, lève-« toi ! » l'homme a disparu, c'est le Dieu qui parle.

Après cet exposé, s'il pouvoit rester encore un esprit de contestation chez celui à qui on auroit cité cet exemple ; s'il pouvoit disputer et faire des objections, il faudroit supposer son âme à peu près dans l'état de mort et de dissolution où étoit le corps de Lazare, et il seroit indispensable pour son salut que le Seigneur lui adressât ces paroles touchantes et impératives : « Lazare, lève-« toi ! »

X

Les incrédules ont rejeté bien des choses des saintes Écritures, et comme tout, en dernier lieu, doit se rapporter au bonheur des élus, ce rejet même est bon, car il doit fortifier la foi chez ceux qui en ont. Les incrédules disent, par exemple, au sujet de la tentation au désert, que le fait est impossible par l'inégalité qui a dû exister dans cette lutte entre Jésus et le Diable ; et, à n'envisager cette histoire que par son écorce, ils ont raison, mais ils ne considèrent pas que, si la nature humaine du Christ étoit à son tour trop forte, l'u-

nion admirable de ces deux natures rétablit une sorte d'équilibre ou de parité entre les antagonistes. La foiblesse humaine diminue la puissance de la nature divine, et d'autre part la puissance de la nature divine soutient et fortifie la foiblesse humaine, et ainsi tout étant équilibré, tout peut servir aux fins que Dieu s'est proposé et à sa gloire. Mais les incrédules niant le fait, par cela même nient les conséquences qui résultent de la possibilité de ce combat mystérieux ; et cependant c'est par la possibilité qu'on établit la réalité du fait, ensorte qu'en dernière analyse, les incrédules niant le fait et les conséquences, il est de toute inutilité de vouloir leur prouver l'un par l'autre.

XI

La pitié et la commisération nous sont non-seulement partout recommandées dans l'Écriture, mais expressément prescrites : c'est une jouissance pour tout homme de bien ; toutefois comme on peut abuser de tout, on le peut de la commisération et de la pitié. Cela arrive lorsqu'à force de

compâtir aux maux et aux misères du prochain, on prend parti en sa faveur contre Dieu, en un mot qu'on se révolte contre ses dispensations : en prenant les choses par ce biais on fait donc très-mal, on commet un grand péché, ensorte que ce que Dieu, dans sa miséricorde, avait destiné à servir à notre salut, finit par devenir entre nos mains un sujet de condamnation : tant l'homme sait abuser de tout !

XII

Un malheur affreux pour l'homme, mais qui heureusement ne peut pas avoir lieu, ce seroit d'avoir RAISON *contre Dieu.* L'ordre moral, l'ordre intellectuel et même l'ordre religieux serait bouleversé et ne présenteroit plus que la confusion et le chaos. En effet, la créature humaine qui souffre, la famille qui est opprimée, la contrée frappée d'une grande calamité, enfin tous ceux qui sont malheureux et qui sont convaincus que c'est sans raison et sans justice, à qui dans l'état actuel des choses recourent-ils, si ce n'est à l'arbitre suprême

dont ils implorent secours, réparation ou vengeance? Or si cet ordre naturel des choses n'existoit pas d'une manière immuable, mais que l'on fût au contraire quelquefois dans le cas de se plaindre avec raison de Dieu, où et à qui recourir? Devant quel tribunal plaideroit-on? Quels seroient les juges qui recevroient nos plaintes et dès lors quelle indemnité, quelle réparation à espérer et de qui? On voit donc que rien ne seroit plus déplorable pour l'homme, plus affreux (quand même nous trouvons parfois que la main de Dieu s'apesantit sur nous) que cet état de choses s'il pouvoit exister, et que par conséquent celui qui existe est le seul bon, le seul dont nous devions être content, parce que dans l'ordre raisonnable et actuel il suffit à nos besoins.

AMYOT

Parmi les livres rares et précieux qui composaient la bibliothèque si célèbre au dix-huitième siècle du duc de la Vallière, il y avait un missel peu apparent, ayant appartenu à Amyot, dont M. de Buffon fut quelque temps possesseur. Ce qui donne du prix à ce bouquin, ce sont deux ou trois feuillets où l'aumônier de Catherine de Médicis s'était plu à traduire un fragment de Moschus. Apparemment ce fragment était destiné à faire un jour partie des *Amours de Daphnis et Chloé;* toutefois il n'a paru dans aucune de ces éditions. Le voici.

..... « Une des allures favorites de Vénus, déesse de la Beauté et des Charites, estoit de quitter l'Empyrée vers l'heure du soir, et descendre avec la rosée dans la Forest, où son mignon Adonis avoit chassé tout le jour : et là ordinayrement trouvoit cettuy-ci mollement couché et moult recru soubs un pin, où sauvages papillons et moucherons des bois lui faysoient la guerre, se posant incontinent sur son gentil visage et blonde chevelure, d'où lui incontinent, d'une main endormie, les rechassoit. Jetée soubs une verte ramée, sa chasse reposoit à ses côtés pêle-mesle avec ses chiens : la meute cognoissoit à merveilles la Déesse ; aussi la voyant approcher, oncques chien n'aboya-t-il, mais au

contraire flayroyent tous très-curieusement ses traces empreintes d'ambroysie, et renasquoient-ils ores de peine, ores de playsir, car encore que ne comprenoyent rien à ce parfum céleste, y revenoient-ils de nouveau, ne pouvant s'en lasser. Les Cygnes qui avoyent trainé Cypris, dételés par les Charites, s'estoyent allés esbattre au loin, et descendus de plein vol auprès d'une fontaine crystalline, y trouvèrent les dragons de Cérès qui finissoyent de se désaltérer. Après deue courtoysie, les Cygnes se advancèrent à la fontaine, mais les dragons leur jectèrent un vilain cri moqueur, demenant fortement ayles en fasson menaçante, et les gentils oiseaux rememorant pour lors leur hault lignaige, et à quelle Dame appartenoyent, se précipitèrent avec furie sur ces discourtoys, et quant bien que moins vigoulreux qu'eux les pourchassèrent au loing, et ce feust bien employé. Encores cejourd'huy, cette eau clayre est appelée le *Combast des Cygnes*, et toutes gens au pays vous le diront. Mais estoit advenu dans le fort du combat, que l'un de ces beaux chevaliers blancs s'estoit empenné la poitrine sur les pointes crochues des Dragons, de manière que perdoyt tout son sang, comme eust pu faire le plus preux, toutefois vole-

tant et courant se rendit auprès de Vénus qui voyant son oiseau tout sanglant se coucher à ses pieds, et lui adresser un regard pitoyable, faillit à ce spectacle se pâmer de déplaisir ; et en jetoit par la Forest des cris perçants et lamentables, toutefois par son grand sçavoir, Dieux aidants, et une bonne herbe que lui chercha son cher Adonis rendit beauté et santé à ce bel animal, mais dict que de sa vie elle ne l'oublyeroit, et les baizers que lui prodiguoit son mignon, pour la faire taire, ne purent venir à bout de l'appaiser, et éloignoit sans-cesse, sa main, sa tête, et même sa bouche ; et bien que l'oiseau feust déjà guéri, en bon poinct, et plus dispos que jamais ne cessoit, tant avoyt esté effrayée, de se douloir, de lui chercher des playes imaginaires, et de dire que sitôt de retour dans l'Empyrée, chanteroit une belle gamme à Cérès : certes, c'était un beau sujet de guerre entre deux femmes, bien que Déesses, et vouloit grandement requérir de son père Jupiter, d'exterminer à tout jamais et partout, dragons et griffons comme aussi feust faict à ce jour, car depuis, oncques auteur n'en a vu ni aperçu trace [1].

[1] Et de ce faict mémorable (l'accident du Cygne), Poly-

« Pendant le laps de ce combat, la charrette de Vénus, d'une fine nacre de perle, estoit confiée aux filles des Boys, les gentes Dryades, comme nous l'apprend Moschus, dans sa légende grecque, d'où cecy est prins. Elles cachoyent donc la charrette nacrée ès plus profond de la Forest, là où les ombrages sont plus épais, et reluisoit là tant doulcement et tant gentiment soubs cet ombrage, que sembloyt de loin comme un tendre crépuscule de Phœbé, cachée derrière l'air nuageux de la nuict. Cependant les Nymphes bocagères et les Faunes apportoyent force bouquets et guirlandes pour orner la conque, formoyent des ronds tout-à-l'entour du flageollet d'un vieux Satyre, qui ryoit dans sa vieille barbe, voyant leurs jeux et danses folâtres: Mais encore, les jeunes faunes par leurs pieds crochus, fesoyent-ils grand dégât parmi les tendres violettes, que fouloyent impitoyablement, et qui aussi rendoyent l'âme tôt-après: veoire les Nymphes dansoyent tant plus vîte et

gnotte en avait dépeinté une très-belle table dans le temple de Vénus à Gnide, où feu Cicéron dit l'avoir veue et n'avoir pu s'en rassasier: ces particularités se trouvoyoient anciennement dans une lettre à Atticus perdue, mais dont Macrobius, homme de bien, avoit tenu une authentique copie.

plus légèrement, que nul œil ne les pouvoit suivre, ni nulle main les atteindre : Si Notus ou Borée fussent venus pour les embrasser seroyent venus trop tard, y auroyent perdu leurs peines. »

BUFFON

Buffon, dans une de ses excursions à Paris, lut à Mme la comtesse d'Egmont * qui affectionnait particulièrement le grand naturaliste, le fragment d'Amyot qu'on vient de lire, ce qui fit naître à Mme d'Egmont la fantaisie de prier Buffon de lui faire sur les Cygnes quelque chose qui eût un tour différent de celui de l'article qu'on lit dans son Histoire des Oiseaux. Quelques jours après il lui apporta le morceau qui suit :

* Fille du maréchal de Richelieu.

LES CYGNES

Pour se faire l'idée la plus exacte, l'image la plus complète de ce bel animal que nous connoissons sous le nom de cygne, chez qui l'élégance des formes se trouve réunie à la plus séduisante blancheur, à la mollesse des mouvements, à la majesté du port de cet oiseau consacré à Vénus, comme la colombe, et qui ne le cède à celui de Jupiter ni en noblesse, ni en fierté, il faut se le figurer tel qu'il étoit dans ces beaux jours de gloire, où l'imagination des Grecs décoroit la réalité déjà si belle, de tous les charmes, de tous les prestiges de la mythologie, où elle embellissoit la nature de toutes les grâces, de tous les enchantements de la fiction et de la fable; il faut se figurer le cygne tel que les anciens l'ont vu avec la tradition que ses belles

formes servirent un jour à dérober à l'œil mortel la présence d'un dieu, enfin tel qu'ils l'ont vu toujours, paré d'orgueil et d'amour, tracer un sillon prolongé sur les eaux bleuâtres du Méandre ou venir plonger de plein vol dans les flots écumeux du Caystre, les briser d'une aile agile et puissante et, dans un instant indivisible, en confondre avec fracas la blanchissante écume avec tout l'éclat de sa large et éblouissante poitrine..... Il faut l'avoir vu, comme les anciens, avec ses pieds d'or fendre et écarter à la fois d'une rapidité extrême l'onde azurée de l'Eurotas..... tout en naviguant, boire de cette onde limpide qui fuit, et secouer autour de sa noble tête une nuée de diamants..... Il faut l'avoir vu cingler, avec le désir de plaire et le secret instinct de réussir, autour de sa belle et sauvage compagne, l'objet de ses amours, qui d'abord ne tient nul compte de ses empressements, qui détourne même ses regards comme si la chose ne la pouvoit concerner, et porte d'un air de dédain sa tête altière et son bec sur l'aile opposée, dont elle ajuste le plumage avec une imposante lenteur et une majesté désespérante jusqu'à ce que, lasse elle-même d'un rôle fictif et fatigant, qu'elle ne joue qu'à regret (car toutes ses rigueurs et ses di-

tractions ne sont que des feintes) et ne pouvant plus commander à ses feux, auxquels la pénétrante fraîcheur des eaux ajoute un nouveau degré d'activité et d'énergie, elle cède enfin à l'attrait du plaisir et succombe avec une voluptueuse humiliation à la loi du plus fort.

L'image de la félicité de cet oiseau, unique en son espèce, il faut se la représenter, non sous une atmosphère brumeuse, chargée de frimas et de givre, ou tout au moins d'épais et froids brouillards, de ces vapeurs méphytiques et condensées dont l'Europe occidentale n'offre que trop souvent l'exemple, mais au milieu de toute la pompe et l'éclat d'un couchant radieux, tel que le climat fabuleux et cependant si réel de la Grèce en présentoit fréquemment le ravissant spectacle à ses fortunés habitants..... Et cette inépuisable imagination des sages et des poëtes, cette imagination qui avoit coutume de tout embellir, de tout enrichir, achevoit encore de s'exalter et enivrer elle-même par des idées accessoires aux cygnes ; elle se figuroit, dans ses riantes rêveries, le char de la déesse des Grâces, cette voluptueuse conque de nacre qui, dételée sous l'épais feuillage d'un bois sacré (tandis que les coursiers ailés, les cygnes, se dés-

altèrent dans quelque fleuve voisin) formoit au centre de cette obscurité profonde comme une clarté tempérée réfléchissant une lueur douce et mystérieuse, comme le foyer d'une paisible et immobile lumière qui devenoit elle-même à son tour le point de réunion des jeux et des danses folâtres des Dryades à qui ce précieux dépôt a été confié. Et pendant que les pipeaux résonnent gaiement sous les doigts agiles du jeune satyre, la mousse blanche et élastique, pressée avec mollesse sous les pas cadencés des nymphes bocagères, s'affaisse légèrement derrière elles, mais soudain se relève, tandis que l'humble et modeste violette, foulée jusqu'en sa racine par le pied tranchant et impitoyable du Faune, meurt en exhalant avec douceur et pour jamais son âme parfumée.

Mme DE STAËL

Mme de Staël est un des auteurs de nos jours qui a été le plus lu; j'en ai pris ma part comme un autre, et ce qui m'a paru surtout frapper dans ses écrits, c'est bien moins le style que l'ordre des idées et la nature des impressions. Si donc j'ai jeté sur le papier quelques lignes où j'ai tâché de me rapprocher d'elle, ce n'est pas tant pour imiter sa manière d'écrire (partie la moins originale de ses compositions) que pour prendre quelque chose de sa manière de penser et de sentir.

Quand Mme de Staël ne se livre point à juger et peser ses opinions politiques ou philosophiques, occupation digne de ses hautes facultés et qui a rempli une partie de sa vie, ce qui se passe dans son âme, c'est un mélange incessant d'impressions passionnées ou mélancoliques, mélancoliques ou passionnées : c'est à quoi on la reconnaît toujours. Voir Delphine et Corinne.

LA NUIT

RÊVERIE

TROUVÉE DANS LE PORTEFEUILLE DE

CORINNE

APRÈS SA MORT

ET DESTINÉE A LORD OSWALD

Cher Oswald! ô noble ami, qui dira, qui saura jamais dire le charme inexprimable de la *nuit*, d'une belle *nuit d'été!* Le parfum des fleurs que l'on respire de jour ne fait que réveiller un moment l'organe assoupi de l'odorat, mais les parfums de la nuit, répandus avec profusion dans les bosquets et les bois par une main invisible qui semble les promener autour de nous, tantôt affaiblissant leurs délices par la brise du soir, tantôt les augmentant par l'haleine du Zéphyr; ces parfums-là, Oswald, portent à l'âme.

Y aurait-il un être assez malheureux, dites-le moi, mon ami, un être qui eût assez peu joui de la vie, pour n'avoir jamais été caché, à l'entrée de la nuit, sous un berceau de chèvrefeuille, dont les

douces exhalaisons inspirent à la fois une tendre volupté, une délicieuse tristesse, et qui là n'eût reçu, avec ces divines émanations, les confidences secrètes, les épanchements du cœur d'un ami, d'une amie, et sous de si favorables auspices ne lui en eût fait à son tour?

Pour le vulgaire, la nuit n'est qu'un temps de repos et de suspension de toutes les fonctions de l'âme. Dans ces moments, l'homme ordinaire répare les forces que souvent même il n'a point perdues; les êtres médiocres, privés en tout temps d'une sensibilité active et délicate, amassent dans cet état de torpeur et d'inertie de nouveaux moyens, de nouvelles facultés d'être insupportables, égoïstes, durs, barbares, impitoyables à leur réveil. Mais ceux qui ont souffert, ceux qui ont aimé ou qui aiment encore, attirent alors autour de leur couche solitaire les soucis, les chagrins, les inquiétudes, les chimères du cœur..... pour s'en laisser dévorer en silence. Et comment se pourrait-il qu'une pauvre créature humaine ne succombât pas à toutes ces misères; que l'homme, cet être si faible sous tous les rapports, put résister à la vie qui se lève en masse contre lui, armée de toutes ses persécutions réelles et imaginaires! La mélancolie, le coude

sur la main, le regard vers la nue, assise sur une pierre d'un gris terne, ombragée par un saule pleureur qui distille sans cesse sur elle les eaux du ciel (pendant que des vapeurs condensées et froides forment le fond du tableau), la mélancolie contemple l'homme et semble lui dire avec un sourire amer: « Tu es ma proie..... mais cela ne me rend pas plus heureuse..... »

Oswald! il n'est point de sentiment de bienveillance, d'amitié, d'amour, d'intimité quelconque qui ne doive peut-être expirer de jour : il n'en est aucun que la *Nuit* n'ait vu naître. L'obscurité est pour nos sentiments les plus mystérieux ce que le duvet des ailes maternelles de la poule est pour les rejetons prêts à éclore..... Jamais, mon cher Oswald, les hommes ne comprendront ni ne sauront comprendre quelles délices il y a pour nous à être plus faibles qu'eux; jamais ils ne sauront sentir que pour tout au monde nous ne voudrions échanger notre faiblesse contre leur force, en un mot devenir les créatures les plus éminemment douées de puissance ; c'est dans notre infériorité même que gît en grande partie l'intérêt que nous inspirons ; or qu'y a-t-il de plus doux, de plus délicieux dans la vie que d'inspirer de l'intérêt à celui même

que nous trouvons plus estimable que nous et que tout nous porte à admirer!

Je veux vous expliquer ceci par un exemple, mon cher Oswald; les exemples éclairent. Petite fille, j'aimais à m'imaginer que j'étais une jeune brebis, un agneau qui a perdu les traces de sa mère; en cette qualité, je me sauvais à quatre pattes sous la toilette de la mienne, et cette toilette de mousseline à grands falbalas se transformait dans mon imagination rêveuse en une profonde forêt. Ce n'est pas tout, un vieux valet de chambre, la meilleure pâte d'homme du monde, devait aussi venir à quatre pattes, faire le loup sous cette toilette et me dévorer dans ce bois..... Je ne puis dire combien j'étais jouissante, combien j'étais heureuse de me trouver si faible, en un mot d'être dévorée par ce brave homme. Oui! mon ami, les plus tendres, les plus vives caresses que vous m'ayez faites quelquefois m'ont transportée: le dirai-je, elles avaient de l'analogie avec ce jeu, je me disais: Me voici encore la brebis et voilà le loup, cette bête féroce..... j'étais ravie d'être encore *bonne à dévorer*; je m'apitoyais délicieusement sur mon sort, d'autant plus que, dans vos empressements, vous me faisiez bien plus illusion que ce vieux serviteur,

qui n'était chargé que de me dévorer; je vous découvre là un de nos *arcanes;* n'allez pas le redire.

Le *Jour* est sans pitié pour tout ce qui est faiblesse de l'esprit et du cœur. La *Nuit* enveloppe tout de ses voiles d'aménité et d'indulgence; il y a plus, jamais un corps organisé d'une manière céleste, jamais une âme digne d'habiter un tel corps ne se reproduit dans notre imagination sur un fond plus favorable que *ressortant sur une nuit bien noire.* Les ombres sont la vraie toile des illusions et même des réalités. Arrière de moi la lumière quand je veux penser à ce que j'aime!!! Les ténèbres sont amies de l'homme; les ténèbres sont les flambeaux qui éclairent les perfections des absents, et c'est alors que se trouve l'application du mot espagnol qui, parmi nous, sera longtemps étranger, mais qui est beau dans une langue noble et poétique, *la vista del tocar..... la vue du toucher.* En général le tact joue un faible rôle pendant que le soleil est sur l'horizon; dans les ténèbres, il reprend ses avantages, il reprend sa revanche, il fait *mépriser la vue.....*

Tous les âges, Oswald, ont leurs plaisirs, toutes les saisons leurs délices. Dans la vieillesse et même dans l'âge mûr, la Bienfaisance qui a le don de

tout rajeunir et de tout apaiser, qui rehausse toutes les jouissances et amortit toutes les douleurs, la Bienfaisance s'assied au chevet de l'homme de bien à qui elle révèle de bonnes actions à faire et des bienfaits à répandre; mais dans la jeunesse (plus personnelle parce qu'elle tient à la vie par plus de liens) les songes retracent d'autres images..... Ce n'est point la charité qui occupe ses rêves, ce n'est point l'aumône, ce n'est pas l'abnégation de soi-même, de ses désirs, de ses besoins, pour procurer à l'être souffrant, à l'individu qu'on connaît à peine, à l'étranger qu'on voit pour la première fois, quelque allégement à son sort, quelque jouissance nouvelle, non! c'est la passion avec toutes ses fougues, avec tous ses délires.

De *nuit*, la passion, semblable au mineur, *creuse* toujours davantage l'abîme commencé au déclin du jour..... heureuse si de temps en temps quelque pierre précieuse (quelque plaisir pur et vrai) vient luire et briller sous sa main tremblante et avide et la dédommager ainsi de tant de peines et d'anxiétés; mais le jour reparaît et aussitôt l'affreuse indifférence, accompagnée des soupçons, des doutes, des incertitudes et de l'irrésolution, s'avance et tâche de tout combler, de tout niveler..... A son

tour revient le soir et avec lui la passion accompagnée des illusions aux ailes dorées, des désirs frémissants, des feux follets du plaisir, et soutenue par l'exaltation, il recommence son fantastique et trop réel ouvrage. O cher Oswald! l'existence n'est, après tout, que le métier de Pénélope. Là où la vie morale est plus féconde et la vie physique plus riche, là aussi il y a un plus grand nombre de points à arracher ; c'est la seule différence qui les distingue. Et quand les Bourdaloue, les Pascal, les Bossuet osaient affirmer qu'il ne fallait pas même commencer une aussi dangereuse broderie.... le dirai-je? hélas! ces grands hommes n'entendaient rien au cœur humain. Fervente admiratrice de leurs sublimes talents, je baisse une tête humiliée devant leur immense génie, mais cette tête humiliée je la secoue chaque fois que je surprends ces grands hommes parlant du *sentiment, du cœur, de la sensibilité, de l'empire des sens.*

Adieu, Oswald..... adieu!

DE QUELQUES

IMITATEURS DE STYLE

Nous commencerons la série de ceux qui ont mérité de remporter quelques succès dans les imitations de style, par deux lettres, celles de Boileau au duc de Vivone. Elles sont censées datées des Champs Élysées et écrites par Voiture et Balzac. Ces beaux esprits, chacun à leur manière et dans leur style que Despréaux a très-heureusement saisi, félicitent le Général de sa victoire devant Messine. Ces jolis morceaux faisant partie de la prose de Boileau que l'on ne feuillette guère, je crois devoir les reproduire ici, d'autant plus que ni l'un ni l'autre n'est prolixe.

Aux Champs Élysées, le 2 Juin 1675.

MONSEIGNEUR,

Le bruit de vos actions ressuscite les morts. Il réveille des gens endormis depuis trente années condamnez à un sommeil éternel. Il fait parler le silence mesme. La belle, l'éclatante, la glorieuse conqueste que vous avez faite sur les Ennemis de la France ! Vous avez redonné le pain à une ville qui a accoutumé de le fournir à toutes les autres. Vous avez nourri la mère nourrice de l'Italie. Les tonnerres de cette flotte, qui vous fermoit les avenues de son port, n'ont fait que saluer vostre entrée. Sa résistance ne vous a pas arrêté plus long-

temps qu'une réception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de vostre course, elle n'a pas seulement interrompu l'ordre de vostre marche. Vous avez contraint à sa vue le Sud et le Nord de vous obéir. Sans châtier la mer comme Xerxès, vous l'avez rendue disciplinable. Vous avez plus fait encore, vous avez rendu l'Espagnol humble. Après cela que ne peut-on point dire de vous? Non, la Nature, je dis la Nature encore jeune et du temps qu'elle produisoit les Alexandres et les Césars, n'a rien produit de si grand que sous le règne de Louis le quatorzième. Elle a donné aux François, sur son déclin, ce que Rome n'a pas obtenu d'elle dans sa plus grande maturité. Elle a fait voir au monde dans vostre siècle, en corps et en âme, cette valeur parfaite, dont on avoit à peine entrevu l'idée dans les romans et dans les poèmes héroïques. N'en déplaise à un de vos poètes, il n'a pas raison d'écrire qu'au delà du Cocyte le mérite n'est plus connu. Le vostre, Monseigneur, est vanté ici d'une commune voix des deux côtés du Styx. Il fait sans cesse ressouvenir de vous dans le séjour mesme de l'oubli. Il trouve des partisans zélés dans le païs de l'indifférence. Il met l'Achéron dans les intérêts de la Seine. Di-

sons plus, il n'y a point d'Ombre parmi nous, si prévenue des principes du Portique, si endurcie dans l'école de Zénon, si fortifiée contre la joie et contre la douleur, qui n'entende vos louanges avec plaisir, qui ne batte des mains, qui ne crie miracle ! au moment que l'on vous nomme, et qui ne soit preste de dire avec vostre Malherbe :

A la fin c'est trop de silence
En si beau sujet de parler.

Pour moi, Monseigneur, qui vous conçois encore beaucoup mieux, je vous médite sans cesse dans mon repos, je m'occupe tout entier de votre idée, dans les longues heures de nostre loisir, je crie continuellement, le grand personnage ! et si je souhaite de revivre, c'est moins pour revoir la lumière, que pour jouir de la souveraine félicité de vous entretenir et de vous dire de bouche, avec combien de respect je suis de toute l'étendue de mon âme,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur,

BALZAC.

Aux Champs Élysées, le 2 Juin 1675.

MONSEIGNEUR,

Bien que nous autres Morts ne prenions pas grand intérest aux affaires des Vivants, et ne soyons pas trop portés à rire, je ne sçaurois pourtant m'empêcher de me réjouir des grandes choses que vous faites au-dessus de nostre teste. Sérieusement, vostre dernier combat fait un bruit de diable aux Enfers. Il s'est fait entendre dans un lieu où l'on n'entend pas Dieu tonner, et a fait connoistre vostre gloire dans un païs où l'on ne connoist point le soleil. Il est venu icy un bon nombre d'Espagnols qui y estoient, et qui nous en ont appris le

détail. Je ne sçais pas pourquoy on veut faire passer les gens de leur nation pour fanfarons. Ce sont, je vous assure, de fort bonnes gens ; et le Roy, depuis quelque temps, nous les envoye icy fort humbles et fort honnestes. Sans mentir, Monseigneur, vous avez bien fait des vostres depuis peu. A voir de quel air vous courez la mer Méditerranée, il semble qu'elle vous appartienne toute entière. Il n'y a pas, à l'heure qu'il est, dans toute son étendue, un seul corsaire en seureté ; et pour peu que cela dure, je ne vois pas de quoi vous voulez que Tunis et Alger subsistent. Nous avons les Césars, les Pompées et les Alexandres. Ils trouvent tous que vous avez assez attrapé leur air dans vostre manière de combattre. Surtout César vous trouve très-César. Il n'y a pas jusqu'aux Alarics, aux Genséric, aux Théodorics, et à tous ces autres conquérants en *ics*, qui ne parlent fort bien de votre action ; et dans le Tartare même, je ne sçais si ce lieu vous est connu, il n'y a point de diable, Monseigneur, qui ne confesse ingénûment qu'à la teste d'une armée vous estes beaucoup plus diable que luy. C'est une vérité dont vos ennemis tombent d'accord. Néanmoins à voir le bien que vous avez fait à Messine, j'estime pour moy

que vous tenez plus de l'ange que du diable ; hors que les anges ont la taille un peu plus légère que vous, et n'ont point le bras en écharpe. Raillerie à part, l'enfer est extrêmement déchaîné en vostre faveur ; on ne trouve qu'une chose à redire à vostre conduite : c'est le peu de soin que vous prenez quelquefois de vostre vie. On vous aime assez en ce païs-ci, pour souhaiter de ne vous y point voir. Croyez-moy, Monseigneur, je l'ai déjà dit en l'autre monde : c'est fort peu de chose qu'un demi-dieu quand il est mort. Il n'est rien tel que d'estre vivant. Et pour moi, qui sçais maintenant par expérience ce que c'est que de ne plus estre, je fais icy la meilleure contenance que je puis. Mais à ne rien vous celer, je meurs d'envie de retourner au monde, ne fust-ce que pour avoir le plaisir de vous y voir. Dans le dessein même que j'ai de faire ce voyage, j'ay déjà envoyé plusieurs fois chercher les parties de mon corps pour les rassembler ; mais je n'ai pu ravoir mon cœur, que j'avois laissé, en partant, à ces sept maîtresses que je servois, comme vous sçavez, si fidèlement toutes sept à la fois. Pour mon esprit, à moins que vous ne l'ayez, on m'a assuré qu'il n'estoit plus dans le monde. A vous dire le vray, je vous

soupçonne un peu d'en avoir au moins l'enjouement. Car on m'a rapporté icy quatre ou cinq mots de votre façon, que je voudrois de tout mon cœur avoir dits, et pour lesquels je donnerois volontiers le panégyrique de Pline, et deux de mes meilleures lettres. Supposé donc que vous l'ayez, je vous prie de me le renvoyer au plus tost. Car, en vérité, vous ne sçauriez croire quelle incommodité c'est que de n'avoir pas tout son esprit, surtout lorsqu'on écrit à un homme comme vous. C'est ce qui fait que mon style aujourd'hui est tout changé. Sans cela, vous me verriez encore rire, comme autrefois, avec mon compère le Brochet, et je ne serois pas réduit à finir ma lettre trivialement, comme je fais, en vous disant que je suis,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur,

VOITURE.

Un autre exemple d'imitation, on pourrait le prendre dans les *Caractères de la Bruyère,* au chapitre du mérite personnel. L'auteur des *Mœurs de ce siècle* s'est amusé à imiter le style de Montaigne dont il faisait grand cas. Marmontel analyse ce passage avec sa sagacité accoutumée, et trouve que La Bruyère, sauf quelques réflexions critiques que l'auteur des Éléments de Littérature s'est permises, a heureusement triomphé de son modèle.

Si le dix-septième siècle a présenté quelques exemples d'imitations plus ou moins heureuses, à son tour le dix-huitième, et le dix-neuvième, en offrent quelques-uns dont il est juste de tenir compte et de faire mention. A l'occasion de la fameuse querelle qui eut lieu en 1766, entre David Hume et Jean-Jacques Rousseau, Walpole publia une lettre que le Roi de Prusse était censé écrire à l'atrabilaire Genevois : elle fut tirée à un grand nombre d'exemplaires et ne contribua pas peu à augmenter l'irritation des esprits [1].

Le premier ouvrage de Burke porte la date de 1756. Il est intitulé : *Réclamations en faveur des droits de la Société naturelle, ou coup d'œil sur les maux qu'a produits la civilisation,* ouvrage posthume de lord ***. Lord Bolingbroke était celui qu'il désignait ainsi, et il avait parfaitement imité le style et la manière de cet auteur.

Il finit par avouer la supercherie [2].

En fait d'imitations en vers, il en est qui méritent d'être citées :

1 *Biographie Universelle.* Article Horace Walpole.
2 *Biographie Universelle.* Article Edmond Burke.

LE BONHEUR DES SOTS.

De la ville, un baudet retournait au village.
D'engrais et de fumier son panier était plein :
Chacun, pour l'éviter s'écartait du passage.
Ho! ho! dit-il, voyez comme on me craint!
Du village à la ville apportant beurre et crême,
Et maint vase de fleurs aux parfums ravissants,
En foule, autour de lui se pressaient les passants.
Voyez, dit-il, comme l'on m'aime!

Grenus, Fables diverses. (Tome II, livre IV. Fable XIX.)

L'ÂNE PORTANT DES RELIQUES

Un baudet chargé de reliques,
S'imagina qu'on l'adorait ;
Dans ce penser il se quarrait,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur et lui dit :
Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due.
D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

Fables choisies de La Fontaine. (Fable XLVI.)

La *Guerre de Genève* n'est assurément pas une des meilleures productions de Voltaire, cependant il suffisait qu'elle fût de lui, pour que dans sa nouveauté on se l'arrachât. Un soir, dans une société, on fait voir à Cazotte les derniers chants arrivés; il les regarde et sourit. « Vous n'avez encore que « ceux-ci, dit-il? vous êtes bien en retard. » Rentré chez lui il prend la plume et broche un septième chant, où il suppose les événements du cinquième et du sixième qui n'ont jamais été faits par Voltaire, et le rapporte le lendemain. Il avait si bien saisi la manière de Voltaire que tout le monde en fut la dupe et voulut avoir des copies. La capitale partagea pendant huit jours cette mystification. Ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que Voltaire lui-même s'y trouvait drapé, et l'on regardait cela comme un effet de la modestie du grand homme. Cazotte prit d'autant plus de plaisir à cette espiéglerie qu'il la regarda comme une espèce de vengeance. Quelque temps auparavant, il avait publié, sous le voile de l'anonyme, un conte en vers intitulé la *Brunette anglaise*. Il fut trouvé charmant, et la versification en était si facile que, d'une commune voix, on l'attribua à Voltaire, et celui-ci ne le désavoua pas; en sorte que Cazotte eut beaucoup de peine à détromper le public à ce sujet. Il l'inséra depuis dans Ollivier [1].

L'abbé Galiani, connu par plusieurs ouvrages estimables sur la numismatique et l'économie politique, ami intime de Mme d'Épinay, publia en 1749 (l'auteur avait 21 ans) un

1 *Biographie Universelle*, Article Cazotte.

éloge funèbre du bourreau de Naples. Cette facétie, qui se composait d'un certain nombre de pièces attribuées aux académiciens de cette capitale, et où Galiani avait singé avec un rare bonheur leur manière d'écrire, au point que le public y fut trompé, les couvrit de ridicule. Quand la mystification fut reconnue, ce fut un rire et un applaudissement universels. Quelque temps après, cet abbé publia un autre petit écrit pseudonyme dans le même genre, mais sur un autre sujet. La réussite fut encore complète [1].

Mme du Deffand voulut aussi se mêler d'imiter. Elle avait, comme le prouvent ses lettres, beaucoup d'esprit, et surtout un esprit mordant. Mais bien que Voltaire la félicite de sa *belle imagination*, elle n'en donna qu'une preuve dans le couplet *du Papillon*. Ayant voulu une autre fois s'aventurer dans la carrière de l'imagination, elle n'obtint pas le même succès.

Chacun connaît son intimité avec Horace Walpole; c'était une liaison de pure amitié, Mme du Deffand ayant une trentaine d'années de plus que lui. N'ignorant point l'admiration passionnée d'Horace Walpole pour Mme de Sévigné, à qui il avait consacré une sorte de culte, elle crut avoir trouvé une heureuse idée en feignant une lettre de Mme de Sévigné [2], datée des Champs Élysées et adressée à cet ami. Cette épître familière, par laquelle elle espérait amuser son correspondant, ne manquait ni de grâce ni d'esprit. Cependant la plaisanterie ne réussit point; au contraire, Walpole trouva que Mme du Deffand était restée si loin de son modèle, qu'il ne put, avec sa franchise par trop anglaise, s'empêcher de le lui faire sentir. Au reste voici cette lettre :

1 *Biographie Universelle*, Article Galiani

2 Cette lettre était accompagnée d'une miniature représentant Mme de Sévigné.

A M. HORACE WALPOLE.

Des Champs Élysées.

Je connois votre folle passion pour moi, votre enthousiasme pour mes lettres, votre vénération pour les lieux que j'ai habités ; j'ai appris le culte que vous m'y avés rendu ; j'en suis si pénétrée que j'ai sollicité et obtenu la permission de mes souverains, de vous venir trouver pour ne vous quitter jamais. J'abandonne sans regret ces lieux fortunés ; je vous préfère à tous ses habitants ; jouissés du plaisir de me voir, ne vous plaignés point que ce ne soit qu'en peinture, c'est la seule existence que puissent avoir les ombres, j'ai été maîtresse de choisir l'âge où je voulois reparoître, j'ai pris celui de vingt-cinq ans pour m'assurer

d'être toujours pour vous un objet agréable. Ne craignés aucun changement, c'est un singulier avantage des Ombres, quoique légères elles sont immuables. J'ai pris la plus petite figure possible pour n'être jamais séparée de vous ; je veux vous accompagner partout sur terre, sur mer, à la ville, aux champs. Mais ce que j'exige de vous c'est de me mener incessamment en France, de me faire revoir ma patrie la ville de Paris et d'y choisir pour votre habitation le faubourg Saint-Germain, c'était là qu'habitoient mes meilleures amies, c'est le séjour des votres, vous me ferés faire connoissance avec elles, je serai bien aise de juger si elles sont dignes de vous et d'être les rivales de

RABUTIN DE SÉVIGNÉ.

On doit à Mlle Lespinasse, cette charmante lectrice de Mme du Deffand, deux chapitres imités du voyage sentimental de Sterne où elle s'exprime au nom de Mme Geoffrin. Elle y célébrait avec grâce et bonheur deux bonnes actions de cette dame. Ces chapitres ont été insérés dans les œuvres posthumes de d'Alembert.

Au commencement de ce siècle, le prince de Ligne, dont on a publié des mélanges très-remarquables, et dont Mme de Staël disait : que de tous les Allemands qu'elle avait connus, c'était le moins allemand, fit paraître les mémoires du fameux prince Eugène de Savoie. Les faits y étaient si bien exposés, (comme l'aurait pu faire le héros qui humilia si fort Louis XIV) que tout le public s'y laissa prendre. Ce ne fut que bien des mois après la *publication* de ces mémoires, qu'un célèbre littérateur, je crois M. de Fontanes, découvrit le bout de l'oreille, par l'emploi d'une ou deux expressions qui n'avaient pu être connues du temps du prince de Savoie.

Qu'on me permette d'ajouter encore l'exemple de plusieurs autres mystificateurs pris cette fois, non pas parmi les littérateurs, mais parmi les artistes.

Tous les amateurs d'ancienne gravure connaissent de réputation Henri Goltzius et savent que, dans six de ses estampes connues sous le nom de *Chefs-d'œuvre*, il s'attacha à imiter sous le rapport de la composition quelques-uns des peintres les plus célèbres de son époque, et plus spécialement encore des graveurs, Albert Durer et Luc de Hollande, dont les productions avaient une vogue tout extraordinaire. La *Circoncision*

imitée du premier de ces maîtres, était si parfaite que Goltzius, avant que le public eût été mis dans sa confidence, en ayant fait tirer une épreuve sur un morceau de papier vieilli, et cette épreuve ayant été produite dans une vente d'estampes, les amateurs ébahis regardant l'apparition de celle-ci comme une véritable découverte, achetèrent ce morceau à un prix excessif. Goltzius fut flatté d'avoir si bien réussi, on ignore s'il rendit l'argent à la porte.

Si la plaisante supercherie de Goltzius est généralement connue, on n'ignore pas non plus que Bernard Picard le Romain, au commencement du dix-huitième siècle, s'exerça avec bonheur dans le même genre. Les gravures à l'eau-forte exécutées par les premiers maîtres italiens ayant excité son émulation, il les imita; et ces essais il les rassembla en un volume sous le titre de *Ruses innocentes*. Le *Saint*, étendu sur un lit de douleur, dans le genre de Guido Reni est surtout d'une telle perfection, qu'il semble ne pouvoir être que du célèbre Bolonais. Je crois ne mieux pouvoir terminer cette liste de mystificateurs qu'en en rappelant un dont les supercheries réussirent toujours au delà de toute idée. A la fin du XVIII siècle, il existait, à Rome, un jeune Français, nommé Cadès, qui avait un talent surhumain pour l'imitation. Aussi en abusa-t-il étrangement à son profit. Presque tous les grands peintres, surtout les Italiens, ont laissé, comme on sait, une foule de croquis, d'esquisses, de dessins à demi commencés et abandonnés ensuite, où tout le feu de leur génie, les heureuses saillies de leur imagination, apparaissent peut-être mieux encore que dans leurs plus beaux tableaux, et leurs ouvrages les plus achevés. Eh bien le petit Cadès avait le diabolique talent d'imiter ces précieuses reliques du seizième et du dix-septième siècle à s'y méprendre. Il se procurait des papiers bien traînés, bien usés,

même tachés par-ci par-là, puis avec une effronterie dont lui seul était capable, il y représentait à la plume ou au pinceau des figures mythologiques ou sacrées d'une véritable beauté et d'une rare correction. Les Anglais qui visitaient l'Italie, et qui connaissaient de réputation ce fameux brocanteur des beaux-arts ne manquaient pas de le solliciter de leur ouvrir ses riches portefeuilles. Il se faisait bien prier, et surtout, quand ces étrangers avaient fait choix de quelques morceaux, il les leur faisait payer à un prix exorbitant. Jules Romain, le meilleur des disciples de Raphaël, était son auteur favori.

L'auteur de l'*Histoire de l'art*, le célèbre Winckelmann, fut un jour cruellement mystifié et d'autant plus que lui-même avait provoqué en quelque sorte cette mystification. Dans un passage d'une lettre au comte de Bruhl, sur les antiquités d'Herculanum, il s'égayait aux dépens des antiquaires qui ont assez peu de goût pour confondre le moderne avec l'antique, et à cette occasion il nommait le célèbre comte de Caylus, qui naguère avait acheté comme antique une peinture d'un artiste très-moderne, nommé Guerra. Malheureusement Winckelmann était lui-même dans un cas analogue, et son livre en contenait la preuve irréfragable. Trompé par la ruse d'un peintre qui se disait son ami, et qui, irrité en secret contre lui, avait imité, à s'y méprendre, la manière antique dans plusieurs tableaux qui furent montrés avec grand mystère à Winckelmann, il en inséra une description magnifique dans sa lettre au comte de Bruhl, et peu après dans sa première édition de l'*Histoire de l'art*. Cette erreur n'eut pas été plutôt consignée publiquement et de manière à ne s'en pouvoir dédire, que Casanova (c'était le nom du peintre) se vanta hautement de sa supercherie et de la facilité avec laquelle il avait dupé un homme qui s'était imaginé de connaî-

tre si bien l'antique. Le trait passait les bornes de la plaisanterie, et Winckelmann, outré de dépit, exhala des plaintes amères contre le mystificateur. Pour comble d'infortune, pendant que l'aventure occupait les oisifs de Rome, l'ouvrage se traduisait à Paris, sous les yeux du comte de Caylus, qui sans doute était au fait de la malice de Casanova, et qui n'était pas fâché de prendre cette petite revanche de la critique railleuse du bibliothécaire de la Villa Albani. Celui-ci écrivit à Paris, et conjura, *au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré*, son ami Wille, de s'opposer à la publication de sa lettre. Elle parut néanmoins quelques jours après, sous le titre de *Lettre de M. l'abbé Winckelmann, sur les découvertes d'Herculanum*, à M. le comte de Bruhl. La traduction est d'Huber. Au reste, l'erreur de Winckelmann pourra paraître moins surprenante, si l'on songe que, toujours plein de confiance dans ceux qu'il croyait ses amis, il s'en rapportait aveuglément à ce qu'ils lui disaient, et que, d'autre part, Casanova, doué d'un talent véritable pour la peinture, élève de Mengs, et habitué à entendre Winckelmann raisonner sur les signes caractéristiques de l'antiquité d'un tableau, mit dans son ouvrage tout ce qui pouvait tromper et séduire l'habile antiquaire. C'était Winckelmann lui-même qui, par sa conversation, avait fourni à son ennemi l'arme dont il le frappait. Aussi cette affaire fit-elle moins de tort à sa réputation que de bien à celle de Casanova.

Je termine le catalogue de ceux qui ont réussi dans le genre pastiche par citer un homme qui, en rang de date, aurait dû l'avoir été le premier, Annius de Viterbe, littérateur distingué du quinzième siècle. Il publia plusieurs fragments d'auteurs anciens des plus renommés, tels que Bérose, Archiloque, Manéthon, Mégasthènes, Fabius Pictor et qui plus est, les *Origines* de Platon. Il paraît qu'il se divertissait à composer en même

temps les textes de ces auteurs et leurs commentaires. A l'instant même grande rumeur et contestation entre les savants sur l'authenticité de ces pièces, car parmi ces érudits il s'en trouva un certain nombre qui les déclarèrent vraies, tenant pour impossible que l'imposture pût aller aussi loin. Annius, pendant ce conflit, comme on le pense bien, dut se renfermer dans une respectueuse neutralité, et, chose singulière, jusqu'à ce jour, la question n'a pas été vidée, le public attend toujours l'arrêt final.

Muret, le docte et célèbre Muret, ne se faisait aucun scrupule de tromper les savants, ses contemporains, en composant et publiant des fragments qu'il avait extraits d'anciens auteurs; et, du reste, la fameuse bibliothèque d'Alexandrie était remplie d'ouvrages supposés. Aristote n'avait composé que quatre *Analytiques;* on en comptait dans cette bibliothèque environ quarante, en outre de ceux qui n'ont rien d'apocryphe et qui avaient été primitivement connus. L'émulation des rois d'Égypte et de Pergame, pour la composition de leurs bibliothèques, avait donné lieu à la supposition d'un grand nombre de livres; ainsi l'on voit que la pseudonymie n'est pas chose nouvelle.....

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS V

Bernardin de St-Pierre 11

La mer de l'Inde 13

Le firmament 16

Le matin. 21

Rousseau 25

Lettre à Mme la maréchale de Luxembourg . . . 27

Id. à M. le bailli de Graffenried. 32

Id. à M. le comte de Forcalquier-Brancas . . 37

Id. au même 41

Voltaire 45

Lettre à d'Alembert 47

Id. au même 51

Id. à Mme du Deffand. 56

Id. à M. le comte Schouwalow. 61

Id. au même 64

Id. au même 70

Pages.

Lettre à d'Alembert 73
Id. à M. le comte Schouwalow. 77
Id. à d'Alembert 81
Id. au même 85

D'Alembert. 89
Lettre à M. Lestevenon de Berkenroode 91

D'Holbach au sujet de Diderot 99
Lettre du baron d'Holbach à M. Duclos 101

Mme de Sévigné 105
Lettre à Mme de Grignan. 107
Id. à la même. 111
Id. à la même. 114
Id. à la même. 121
Id. à la même. 126
Id. à la même. 131
Id. à la même. 138
Id. à la même. 143
Id. à la même. 147
Id. à la même. 150
Id. à la même. 157
Id. à la même. 161
Id. à la même. 165
Id. à la même. 171
Id à la même. 174
Id. à la même. 178
Id. à la même. 181
Id. à la même. 184
Id. à la même. 189

Balzac 191
Lettre à M. Conrart 193

Montaigne 197
Des livres 199

Pages.

Pascal 207
Amyot 219
Buffon 227
Les cygnes 229
Mme de Staël 233
La nuit, rêverie 235
De quelques imitateurs de style . . . 245
Lettre de Balzac au duc de Vivonne. 247
Id. de Voiture au même 250
Le bonheur des sots 255
L'âne portant des reliques 256
Lettre de Mme du Deffand à M. Horace Walpole. 259

PQ
239
C4

Chatelain, Nicolas
Pastiches

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY